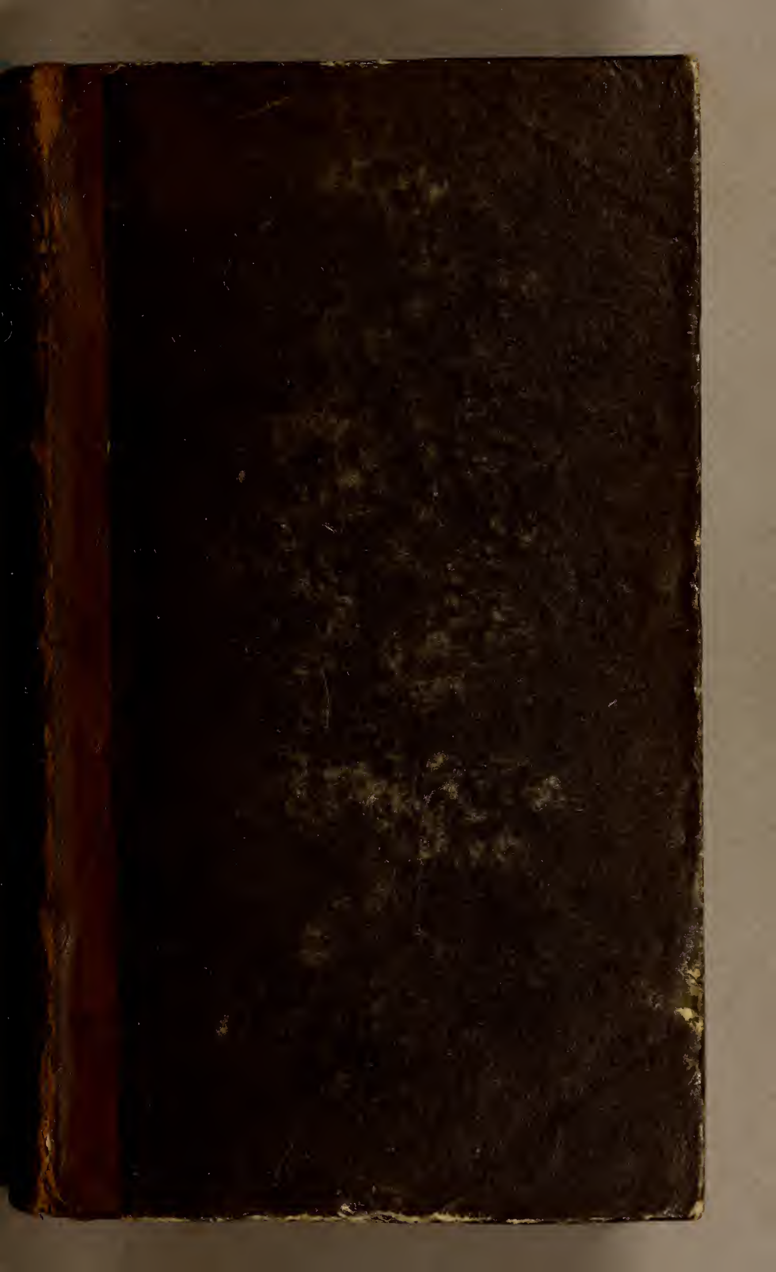
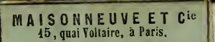






John Carter Brown


MAISO
15,
A LA
(Anc.
Librairie
SS. Père
Liturgie.
Livre

DESCRIPTION
DE LA JAMAÏQUE.

TOME PREMIER.

VUES PITTORESQUES

DE LA JAMAÏQUE,

Avec une description détaillée de ses productions, sur-tout des cannes à sucre, des travaux, du traitement et des mœurs des Nègres, etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE M. W. BECKFORT;

PAR J. S. P.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LA VILLETTE, Libraire; rue du Battoir, N°. 8.

1793.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

DONNER un ouvrage au Public, c'eſt préſumer aſſez de ſoi-même, c'eſt du moins attendre beaucoup de l'indulgence & de la patience du Lecteur; j'ai ſenti tout cela avant de mettre au jour l'Eſſai ſuivant, & ma ſituation particulière l'a emporté ſur toutes mes craintes. Mes heures s'écouloient dans la triſteſſe & l'abattement; j'ai cédé au plaiſir de les paſſer d'une manière agréable & innocente; pour m'oublier moi-même, je me ſuis occupé de la ſituation & des travaux d'une claſſe entière de mes ſemblables,

privés comme moi du bienfait de la liberté ; j'ai cru que s'il étoit de l'intérêt de chaque planteur de rendre leur état moins pénible, il étoit du devoir de tout écrivain obſervateur, inſtruit de leur manière d'être, d'eſſayer de rendre le poids de la ſervitude moins pénible pour eux.

On aura à me reprocher, dans le cours de cet ouvrage, bien des digreſſions, bien des réflexions trop longues peut-être pour des critiques exacts & ſévères. Je l'avoue auſſi, on s'y plaindra des répétitions ; les mêmes mots ſe retrouveront quelquefois à trop peu de diſtance, & bleſſeront les oreilles ; tout cela eſt vrai encore, & ſans doute j'ai beſoin de n'être lû que

par d'honnêtes & bénévoles Lecteurs, qui se rappellent souvent ma position fâcheuse, & n'exigent pas une précision dont trop de choses conspirent à me priver.

On dira que je parle beaucoup de moi; je l'ai remarqué en me lisant, & j'ai essayé en vain de faire autrement; c'est l'écueil de tous les voyageurs; mais il me semble inévitable. J'ai pu même dans mes tableaux employer des figures que je croyois sublimes, & qui devenoient ampoulées dans le genre pastoral; je conjure donc le Lecteur d'y suppléer avec bonté, & d'atténuer avec complaisance ce qui lui semblera trop fort, trop exagéré dans mon style.

Il est possible enfin que j'aie vû

les beautés naturelles de la Jamaïque avec plus de partialité que de justesse, & qu'en les décrivant je me sois laissé aller à toute l'ardeur de mon imagination ; mais suis-je coupable d'avoir exprimé ce que je sentois, & ce qu'un autre, à ma place, auroit sans doute vû comme moi ?

Quant à mes détails sur les cannes à sucre, les saisons & les travaux des esclaves, j'ai consulté mon expérience ; ses leçons ne m'ont pas été d'une grande utilité ; je crains bien que d'autres n'en retirent pas plus de fruits que moi ; mais il est toujours possible que les faits que j'avance, les fautes dont je fais ingénument l'aveu, servent pourtant à guider le planteur

attentif & réfléchi, & à l'écarter du moins des erreurs qui m'ont égaré.

A l'égard de mes obſervations ſur le traitement des Nègres malades, elles doivent s'appliquer moins à la totalité des plantations qu'au petit nombre de celles qui ſont dirigées par des maîtres humains & judicieux, où, pour l'ordinaire, les eſclaves ſont bons eux-mêmes, dociles, patiens dans leurs maux, & où enfin un médecin habile eſt regardé comme un membre eſſentiel de la Communauté. Il eſt malheureuſement bien des poſſeſſions où tout ne ſe paſſe pas ainſi; c'eſt un fait reconnu, & les impreſſions qu'il laiſſe dans les ames ſenſibles ſont bien douloureuſes; auſſi ai-je

préféré ne peindre que les planteurs dont l'exemple influera pour l'honneur de l'eſpèce, ſecondera les ſoins charitables de tous les législateurs, & détruira des maux dont j'aime à ne voir la ſource que dans l'indolence & l'habitude, ſans aller la chercher dans la dépravation du cœur. On ne peut nier en effet que la plupart des Nègres ne ſoient de leur côté plus capricieux qu'intéreſſans, plus obſtinés & plus inſenſibles que ſouples & dociles; il eſt difficile alors que les Inſpecteurs les plus indulgens ne s'aigriſſent inſenſiblement, ne s'enflamment & ne déployent de la ſévérité, lors même que leur vœu conſtant eût été de n'écouter que la voix de la pitié & de la douceur.

J'ai déjà soumis au jugement du Public mon opinion sur l'abolition de l'esclavage ; je me tairai donc sur cet objet, & m'en tiendrai à la décision de ce juge respectable.

Pour donner plus d'autorité à mes tableaux, je comptois joindre à mon ouvrage des gravures de quelques vues particulières à l'isle, prises sur la place ; & en nommant M. Robertson pour l'artiste en qui j'avois mis ma confiance, je ne crains pas d'être seul à regretter amèrement ce génie, dont le pinceau consoloit de la perte du printemps, quand il en retraçoit toute la richesse & la fraîcheur.

Je n'ai point parlé du nord de la Jamaïque ; il présente pourtant, m'a-t-on assuré, tout autant de scènes

variées & pittoresques que la partie que j'ai décrite ; mais je n'ai jamais eu d'occasions de le parcourir. Je me ferois étendu davantage sur ce que j'avois observé & senti moi-même, si mes descriptions déjà prolixes ne m'eussent laissé craindre de paroître trop me complaire dans mes souvenirs, sans égard pour des Lecteurs dont l'intérêt ne pouvoit être aussi vif.

Les mœurs des Colons auroient pu certainement me fournir plus de détails que je n'en ai donnés; mais je ne désirois pas employer des couleurs trop sombres; & les grandes masses entraînent avec elles des ombres proportionnées. Les premières classes de la société offrent sans doute des caractères brillans;

mais pourquoi tirer de leur obſcurité habituelle ces individus inſignifians & abjects, dont les vices mêmes ne laiſſent pas appercevoir un ſeul trait ſaillant & caractériſé.

J'ai voulu implorer de l'indulgence pour mon ouvrage, & je ne m'apperçois pas que j'en aurois beſoin même pour ma préface; je la demande enfin pour la teinte mélancolique à laquelle je pourrai me laiſſer entraîner, & je ne puis trop rappeler au Lecteur ma ſituation actuelle. Je ne puis trop en même temps rendre un hommage de cœur à la continuité d'égards & de ſoins que j'éprouve dans cet aſile d'humiliation & de misères; & que je n'aurois pas connus dans les jours de ma proſpérité.

A la Fleet, Février 1790.

AVIS

DU TRADUCTEUR.

M. Beckfort fait précéder son ouvrage par un petit traité fort détaillé, qui a pour objet tout ce qui tient à la topographie du pays, & aux détails du commerce. Comme il ne paroit destiné qu'aux personnes qui pensent précisément à s'établir dans la Jamaïque, & que cette classe est vraisemblablement la moindre de mes Lecteurs, j'ai pris la licence de le supprimer. Il me sembloit cruel de retarder le plaisir que peut donner une suite d'images, de tableaux, de réflexions, animés par une imagination enchanteresse, & où l'on voit toujours dominer une bonté de cœur, & une philanthropie à l'épreuve de tout événement.

PLAN DE L'OUVRAGE.

BUT DE L'AUTEUR.

La même précaution qui me fit publier mes réflexions ſur l'état des Nègres de la Jamaïque, m'anime encore & m'engage à revenir à ce ſujet intéreſſant. Mes premières idées étoient ſuſceptibles de plus d'étendue ; j'eſſayerai de la leur donner ; j'y en ajouterai même de nouvelles.

Peu de gens ont été à portée de voir par eux-mêmes les mœurs, les uſages de ces malheureux êtres dégradés, qu'on voudroit preſque retrancher de la chaîne des peu-

ples. Cette obfervation eft furtout vraie à l'égard de ceux qui, dans ce moment, agitent & difcutent l'importante queftion de l'efclavage des Noirs. Tout homme qui a eû l'occafion de faire des expériences locales & fuivies fur cet article doit donc faire hommage de fes lumières. Elles peuvent être foibles, mais elles ferviront toujours à éclaircir un fujet qu'enveloppe l'obfcurité la plus profonde. Une longue habitude, un long féjour dans l'isle, ne m'ont que trop inftruit de tout ce qui en regarde les habitans. Avec du crédit, de l'éloquence, des talens, d'autres feroient un meilleur ufage des connoiffances que j'ai acquifes; leur plan auroit fans doute

un effet heureux & immédiat; ils sauroient rendre la vie des Nègres plus douce, plus heureuse; ils la leur rendroient respectable à leurs propres yeux; ils parviendroient à diminuer le nombre des peines; ils feroient sentir peut-être que l'existence de ces hommes laborieux est indispensable à la conservation de toute la machine dont ils sont les premiers mobiles.

Je suis loin de prétendre à exprimer mes idées avec la force nécessaire; je suis loin de songer à obtenir une attention particulière. Mais il est possible que je fasse naître des réflexions salutaires; il est possible que je produise une légère amélioration dans la situa-

tion des Noirs, & cette chance eſt tout pour moi. Je ferai donc connoître leurs maux ; je préſenterai un tableau fidelle de leurs travaux; on verra juſqu'où peuvent s'étendre la protection & les ſecours qu'exigent ces objets de la compaſſion de l'homme.

Cela m'amènera tout naturellement à une vue générale du pays, & à la culture dont il eſt ſuſceptible. Je m'arrêterai ſurtout à ſuivre les procédés relatifs aux cannes à ſucre. Je les prendrai au moment même où on les plante, & après avoir obſervé leurs progrès, je ne les quitterai qu'à l'inſtant où leurs cendres retournent fertiliſer le ſol même où elles ont commencé à végéter.

Je chercherai enſuite à faire connoître le climat, les mœurs, les occupations, le caractère, les amuſemens des Blancs; & tout en examinant quelle étonnante influence morale leur conduite a ſur celle de leurs eſclaves, je reviendrai encore à ceux-ci & à leurs travaux: en les ſuivant dans leurs occupations journalières, on ſe fera une idée raiſonnable de leur état. Ce n'eſt pas que j'aſpire à produire une réforme générale; je n'ai obſervé qu'une partie d'une ſeule de nos isles, je n'exige rien; mais s'il ſe pouvoit qu'on en vînt ſucceſſivement partout à examiner avec franchiſe les mœurs des Colons, celles des Nègres & leur traitement, on

pourroit attendre quelques effets bienfaiſans de cette recherche de la vérité ; l'eſclavage perdroit ce qu'il a d'odieux, & peut-être n'en reſteroit-il que le nom.

DESCRIPTION

DE LA JAMAÏQUE.

PREMIERE PARTIE.

Vues générales de la Jamaïque.

LA Jamaïque, au premier coup-d'œil, préſente un des tableaux les plus grands & les plus animés que la main du Créateur ait peut-être pû produire. Des montagnes d'une hauteur immenſe ſemblent aller écraſer celles qui ſont au-deſſous; tandis que ces chaînes inférieures ſont embellies par une ſuite non interrompue de bois épais, & d'une verdure dont la vivacité charme les yeux. Les collines forment le

troisième gradin de cet amphithéâtre majestueux. Depuis leur sommet jusqu'aux bords de la mer, elles sont couvertes d'arbres & d'arbrisseaux de la plus noble, de la plus belle structure. Leur verd, plus rapproché de l'œil, plus varié dans ses nuances, inspire une douce gaieté; on croit voir les franges du colosse, mais des franges du goût le plus élégant & le mieux proportionné au tout. On n'en sauroit détacher les yeux, & à chaque moment, un objet nouveau & pittoresque captive davantage l'attention. Ce sont des moulins, ce sont des plantations, ce sont des habitations, qu'on voit percer à travers les branches, & qu'on entrevoit ensevelis dans les ombres de la forêt.

La mer semble assez généralement devenir unie & brillante sur les côtes; & même avant le point où

les brisans commencent à en rider la surface, elle est si étonnamment transparente, que vous oubliez presque que les rayons de vue y soient interceptés; vous distinguez les rochers & le sable à une profondeur considérable; vous saisissez presque les coraux & les mousses qui tapissent les premiers; vous compteriez sans peine les étoiles & les autres poissons testacées qui se reposent sur l'autre.

Ce spectacle magnifique est encore susceptible de beautés, & de beautés toujours variées, toujours nouvelles. Chaque nuage fait sentir des détails plus piquans, fait appercevoir des points de vue plus enchanteurs. Les vapeurs embrasées de l'atmosphère, au lever & au coucher du soleil, font naître une foule de tableaux, tous plus riches, plus étonnans. Leurs grou-

pes pittoresques & bisarres se réfléchissent dans le miroir poli que présentent les eaux; & semblent donner à la nature, sur ces rives enchanteresses, cette teinte délicieuse qui caractérise les climats chauds; on se croit transporté sous le ciel saffrané des campagnes de Rome & des environs de Naples.

On retrouve fréquemment à la Jamaïque les situations romantiques & sauvages de Frescati, de Tivoli & d'Albano; le peintre n'y rencontre pas, il est vrai, ces ruines élégantes & pittoresques, qui donnent au paysage en Italie tant de noblesse & de grandeur. Mais l'œil n'est-il pas bien dédommagé par la vue d'une foule d'habitations? L'imagination ne s'échauffe-t-elle pas davantage, en contemplant leur variété & leur nombre?

Les prairies de l'Angleterre, si belles

belles au milieu de l'été, le dispu-
tent à peine en fraîcheur à celles de la Jamaïque; & celles-ci étalent le même éclat, sept, huit, & neuf mois de l'année. C'est surtout sur les montagnes qu'on est forcé à l'admiration & à l'extase; comme la végétation y est de la plus grande force; on n'y voit presque aucun arbre, aucun arbuste qui donne les plus légères idées de ruine & de caducité, & on se croit réellement dans un séjour privilégié de la nature; la verdure y paroît éternelle & inaltérable.

A peine changez-vous de position, que les points de vue se multiplient à vos regards étonnés avec une diversité inconcevable: partout où vous vous fixez, un nouveau paysage vient s'offrir à vous, & vous surprendre par la magnificence des objets, ou la majesté des

ombres, ou l'éclat inattendu des coups de lumière; ici ce ſont de ſombres forêts, ou des plaines boiſées; là des torrens; plus loin, des ruiſſeaux dont vous aimez à ſuivre les détours; tantôt vous vous arrêtez à des groupes de nègres, tantôt à de nombreux troupeaux; quelquefois ce ſont des chariots chargés qui vous peignent l'abondance, & viennent animer le payſage. L'imagination ne forme pas de tableaux champêtres qu'elle ne puiſſe retrouver dans ces lieux; l'obſervateur n'a pas le temps de déſirer de nouveaux objets, il n'eſt attentif qu'à ſaiſir tous les détails dont il eſt entouré.

Les montagnes paroiſſent couronnées de chênes touffus & élevés; on y voit auſſi, comme dans les plaines, des cotonniers d'une grande beauté; ces arbres ſeuls font tableau,

& d'une manière vraiment pittoresque; ce ſont les branches qui ſemblent toutes liées les unes aux autres par une multitude d'oſiers; ce ſont les troncs ſurchargés de toutes les variétés de plantes rampantes ou ſtationnaires; ce ſont d'énormes racines qui ſemblent s'être ménagé des retraites profondes au ſein des tiges, ou qui s'étendent au loin ſur le terrein, & prennent toutes ſortes de directions; c'eſt un tout, c'eſt un enſemble dont la ſingularité frappe l'œil le plus indifférent.

On voit ſe renouveller preſque tous les mois la verdure dont ſont révêtues les collines & les prairies de l'isle en général; on croit preſque ſaiſir à chaque pas les progrès de la végétation, tant elle eſt rapide & étonnante. C'eſt ſurtout après les ſéchereſſes & les orages

qu'elle ſemble redoubler d'énergie. Comme ils en éprouvent alors avec tranſport les effets bienfaiſans, ceux dont les poſſeſſions étoient devenues le jouet des élémens furieux! Comme ils béniſſent la main puiſſante qui verſe le baume de la conſolation, après avoir frappé de ſes foudres! Ils ne penſent plus qu'à l'accroiſſement de leurs richeſſes; ils ne vivent plus que pour l'eſpérance, & oublient en quelque ſorte les pertes & les mécomptes qui ont précédé.

Les buiſſons & les plantes qui couvrent les rivages de la Jamaïque ſont les plus riches & les plus belles productions de cette eſpèce que j'aie jamais vues; les rives des fleuves ſont de même bordées d'une foule d'arbuſtes, tellement variés, que l'imagination du peintre le plus exalté s'humilie & ſe proſterne

devant leur pompe & leur multiplicité. Ces rives enchantées, où les Claude Lorrain, les Pouſſin, les Salvator Roſa, ſemblent avoir épuiſé tout leur art, toutes les reſſources du génie, toutes les idées plus riantes; Dieu! qu'elles ſont encore froides & meſquines à côté de celles que la nature a voulu parer & embellir elle-même dans cette isle romantique! Les artiſtes conſommés peuvent à force de ſoins, à force de travaux, raſſembler les grands traits que leur offre la nature, réunir habilement les beautés éparſes qui les ont frappés. Mais jamais ils ne rendront cette profuſion de richeſſes que la main créatrice ſemble avoir étalé dans ces lieux, comme ſur l'autel de ſon auguſte temple.

Les caſcades, les torrens, les fleuves, juſqu'aux ruiſſeaux, tout

prend ici une teinte particulière & extraordinaire; tout préfente des fcènes tour à tour fublimes, calmes & intéreffantes, & que diverfifient à l'infini les variations des faifons & le choc impétueux des élémens.

Ce font même ces variations, ces orages, ces tempêtes, que je ne fuppofe pas que nul autre climat foit deftiné à éprouver, & qui caractérifent trop, peut-être, celui de la Jamaïque. Ce font des modèles de ce genre qui me femblent faits pour le pinceau de Loutherbourg; c'eft ici qu'il trouveroit des chûtes d'eau, des cafcades, des cataractes, dont la beauté lui feroit oublier les fcènes fi vantées de Schaffaufen, de Piffevache, de Terni, & où il ne feroit embarraffé que du choix des morceaux à peindre.

Les rochers, & en particulier ceux

de la baye de Bluefields, offrent au peintre des ſujets d'études bien belles & bien utiles : il eſt impoſſible de décrire avec aſſez de vérité la multiplicité & le moëlleux des nuances qui les colorent; la hardieſſe impoſante de leurs maſſes, la projection de leurs ombres; il faut voir ſoi-même, pour en juger, les acceſſoires pittoreſques dont ils ſont entourés; des arbres s'élèvent de leurs baſes dégradées, & déployent ſur eux leurs rameaux épais; des arbriſſeaux végétent auſſi près de ces maſſes immobiles, & en dérobent à l'œil une partie, tandis que des buiſſons entiers, & la famille nombreuſe des plantes paraſites, embelliſſent le tout par leurs ramifications irrégulières. L'action des flots vient donner un nouveau prix à ce groupe giganteſque; leur irritation, & leurs efforts continuels

y creusent des cavernes, des grottes, & y déposent ensuite, comme pour réparer leur fureur destructrice, les teintures les plus éclatantes; le peintre les admire d'un œil jaloux, & veut en vain les reproduire dans ses ouvrages. Je connus un homme qui savoit les apprécier, & qui pouvoit aussi s'approcher de la perfection de ses modèles, mais il n'est plus ! & il ne me reste que l'hommage stérile de mes regrets à offrir à sa cendre.

Vue générale de la Jamaïque, dans des momens particuliers.

Les matinées dans ce pays ſont d'une beauté remarquable. Elles le ſont ſurtout dans la ſaiſon des roſées abondantes. Pour en jouir complètement, il faut ſaiſir l'inſtant où le ſoleil, paroiſſant avec tout ſon éclat, fait jaillir ſes premiers feux du ſommet des montagnes. On le voit éclairer par degrés les plaines & les champs, & dorer légérement les feuilles des plantains & les branches des orangers. Ces arbres mêmes & leurs feuillages préſentent alors un tableau dont le piquant égale la nouveauté. Un réſeau, ou plutôt une foule innombrable de réſeaux, les gaze avec délicateſſe; ils s'éten-

dent dans tous les ſens; ils ſemblent tiſſus de la ſoie la plus fine & la plus tranſparente ; les gouttes imperceptibles de roſée qu'ils ont retenues ne ſont plus que tout autant de perles que le ſoleil ſe plait à colorer à l'infini ; & du centre de chaque réſeau partiel étincelle de lumière l'inſecte , induſtrieux auteur de ces merveilles. Les prairies offrent auſſi ce curieux phénomène ; & le payſage y prend un caractère que jamais on n'a eſſayé de peindre , & que je n'ai retrouvé nulle part avec le même plaiſir, le même charme.

Dans ce moment du jour la température de l'air eſt modérée , & l'on peut ſans inconvénient s'amuſer à contempler tous les détails champêtres qui ſe préſentent : mais une fois que le ſoleil s'avance au-deſſus de la plaine, & verſe égale-

ment les flots de ſa lumière, l'excès de la chaleur ne laiſſe plus la force de ſentir; & la paſſion d'obſerver cède à une langueur irréſiſtible, qui énerve, & éteint les diſpoſitions les plus fortes à l'étude.

Cette chaleur inſupportable n'eſt pourtant pas conſtante; le vent du nord la tempère au point de la rendre agréable, ſi ce n'eſt du moins peu incommode. Ce vent même eſt quelquefois ſi pénétrant, qu'il paſſeroit pour violent dans les pays du nord.

Depuis cinq à ſix heures du matin il n'eſt que frais, mais depuis ce moment juſqu'à celui où les briſes de mer commencent, c'eſt-à-dire, à-peu-près entre neuf & dix heures, il devient inſupportable.

Les ſoirées peuvent permettre une heure de promenade agréable; & les nuits en général ne ſont pas

à beaucoup près ſi accablantes que je ne l'ai prouvé dans des climats plus froids.

Le coucher du ſoleil produit à la Jamaïque, dans les nuages, les effets les plus biſarres & les plus curieux. J'ai toujours été étonné, qu'en général, les peintres de payſages n'étudiaſſent pas avec plus de ſoins, & d'après la nature, ces premiers principes de leur art. Combien n'y en a-t-il pas, en effet, qui s'occupent des différentes combinaiſons de la lumière & des ombres ſur la ſurface de la terre, qui les imitent comme ils peuvent, & ne ſauroient pas développer le moins du monde les cauſes réelles qui donnent lieu à ces apparences & à ces oppoſitions. Que font la plupart des artiſtes ? Ils tracent les principaux traits que la nature leur offre dans leurs arbres, leurs terreins,

leurs rochers, leurs ponts, leurs bayes, leurs mers ; ils indiquent les ombres, les réflexions qu'ils voient à chacun de ces objets ; puis, de retour dans leurs atteliers, ils croyent *finir* le payſage qu'ils avoient esquiſſé ; & cependant ils n'ont pas daigné exprimer le plus léger contour du nuage qui dominoit peut-être tout le local qu'ils ont voulu peindre ; ils n'ont pas rendu une ſeule de ces belles nuances qui caractériſent un ciel brillant ou vaporeux ; ils n'ont pas eû, peut-être, le moindre égard à l'influence de ces météores impérieux, qui ſeuls peuvent varier à leur gré les ſcènes au-deſſus deſquelles ils plânent ſans ceſſe. Il me ſemble que l'on néglige trop la partie des *Ciels*. On ſe permet de n'y penſer qu'après tout le reſte, à loiſir ; & ſouvent il arrive qu'au lieu de ſervir à l'enſemble du

tableau, ils en gâtent l'effet, & en altèrent la vérité, en faiſant ſuppoſer des incidens qui n'étoient pas dans la nature. Il y a une bien grande différence entre tracer des traits ſur les données de la nature, ou ne prendre pour guides que l'analogie & ſon jugement. Encore faut-il bien de l'art pour faire ſentir la nature, de manière à faire croire que c'eſt bien elle.

Les clairs-de-lune ont un genre de beauté très-ſéduiſant; mais peu de perſonnes cédent au plaiſir de les obſerver. On a contre la roſée un préjugé enraciné, qui ne permet guères de s'y expoſer : ſur les montagnes, leur effet eſt ſinguliérement beau; les brouillards y joignent le leur, & la combinaiſon qu'ils entraînent des illuſions de l'imagination avec la réalité, rend le payſage parfait; je me plaiſois à

jouir de ce ſpectacle, & je me plais toujours à me rappeler mes ſenſations. Il y a ſurtout une ſcène dont l'impreſſion eſt encore auſſi vive dans mon cerveau que ſi j'en euſſe été témoin à l'inſtant même.

La nuit étoit le calme même. Pas un zéphir, pas un ſeul bruit dans la nature qui troublât l'harmonie de tout. Seulement on entendoit dans l'éloignement les cris des chiens de garde qui aboyoient en voyant la lune. Elle étoit en effet dans ſon méridien, & brilloit avec tout ſon éclat. Les planètes, les aſtres, toutes les plaines du ciel ſe déployoient avec magnificence, ſans que le plus petit nuage en interceptât la moindre partie. Le croaſſement bruyant des grenouilles frappoit bien les oreilles, mais ce fredon n'étoit pas déſagréable; leur cri rauque & particulier à la

nuit contribuoit à entretenir les idées paſtorales du moment; c'étoit réellement la baſſe répondante des cadences délicieuſes des roſſignols. D'une éminence [illegible]z élevée, & environnée par des montagnes éloignées & couvertes de bois de la manière la plus romantique, nous examinions, nous admirions les beautés de la plaine qui étoit au-deſſous de nous. Que dis-je! ce n'étoit plus une plaine, c'étoit un lac immenſe. Il avoit ſes bayes, ſes criques, ſes ports, ſes rivages. Il ſembloit même que nous y découvrions au milieu un Archipel entier, un monde de petites isles dont la tête s'élevoit au-deſſus des flots. L'imagination ſéduite & ravie donnoit un corps à cette plaine aërienne, & ſe plaiſoit à y voir des lieux réels, à y diſtinguer des habitations, à leur appliquer des noms. Une par-

tie de la ſcène étoit dans l'ombre. Une autre partie l'étoit moins. La lune brilloit ici ; là, elle tremblottoit à peine ; mais la ſurface du lac recevoit la maſſe de tous ſes rayons, & les réfléchiſſoit tout autour. Des inſectes de feu gliſſoient dans les ombres, & de leurs yeux jailliſſoient des météores électriques, ou bien le mouvement de leurs aîles en faiſoit briller les couleurs éclatantes. Dans quelques places, nous ſuppoſions que des rivières venoient par mille détours mêler leurs eaux avec les ondes argentées dont nous avions couvert la plaine. Dans d'autres, nous tracions preſque des ſentiers & des routes ; nous appercevions le tremblement d'une lumière à la porte d'une cabane ; nous entendions le cliquetis d'un moulin éloigné.

Entre nous & la plaine, nous

avions une succeſſion de collines qui ſouffroient une dégradation de lumière auſſi merveilleuſe que tout le reſte; les plus proches de nous étoient tout-à-fait dans l'obſcurité, les autres devenoient éclairées par degrés, & cette progreſſion inſenſible couronnoit l'effet de ce tableau magique. Non, jamais dans aucun temps, dans aucun pays, je n'ai été affecté dans tous mes ſens d'une manière plus neuve, plus piquante, plus durable, que dans la ſituation que j'ai eſſayé d'eſquiſſer.

Kingston, Port-Royal, Sixteen-mile-Walk, &c.

Chaque ſituation qui domine le port de Kingſton étale à l'œil des beautés particulières ; c'eſt une réunion de tout ce que la nature peut offrir en mille endroits d'agréable, de romantique, d'étendu & de ſublime.

La majeſtueuſe courbe que décrit la baye de Port-Royal, le nombre prodigieux de voiles qui en bornent l'horiſon, & qu'on voit prendre le vent dans toutes les directions poſſibles, la projection pittoreſque de la ville qui lui donne ſon nom, le groupe vaporeux & lointain des maiſons qui déterminent la place de Kingſton, la forêt de

mâts qui s'élève encore au-deſſus & couronne le point de vue, préſente à la fois autant d'images qu'il eſt poſſible d'en déſirer pour avoir l'idée de la variété, du commerce, de l'induſtrie. Tout à côté, les pâturages unis que vous diſtinguez, les ſables du rivage, l'apparence marécageuſe d'une partie des côtes, & les bouquets d'arbres que vous rencontrez au milieu de tous ces objets, vous inſpirent à leur tour le calme, le repos dont ſemble jouir la nature. L'ame paiſible & contemplative s'en détache avec peine, & n'y revient qu'avec plus de charme, malgré tout le piquant des ſcènes qui encadrent le tableau. Le contraſte eſt réellement des plus marqués; & l'on peut ſe peindre, ſans crainte d'exagérer, l'effet que produit ſur ce payſage moëlleux & *flou*, l'aſpect terrible & menaçant

des batteries nombreuſes qui le dominent, adoſſées en quelque ſorte à toutes les collines de Ligunnea, que ſurmonte enfin le coloſſe pyramidal des montagnes Bleues. Les neiges de celles-ci, leurs ſommets élevés qui ſemblent diſparoître dans les nues, leur teinte de ſaphir, forment avec tout le reſte un enſemble qu'on ne peut ſaiſir & fixer de ſang froid, à moins d'avoir une ame abſolument incapable des mouvemens nobles & impérieux que fait naître la vue du beau & du ſublime.

Seize-milles, (Sixteen-mile Walk) eſt une partie de l'isle qu'on a nommée ainſi à cauſe de ſon étendue. Matlock & Dovedale peuvent paroître en certains momens plus pittoreſques, mais il me ſemble que Sixteen-mile Walk a des charmes uniques & originaux,

Ses beautés ſont plus variées, plus nombreuſes; & les rochers qui l'entourent ſont d'une hauteur qui tient du giganteſque. Le voyageur qui ſe promène dans cette vallée a toujours quelque nouvelle ſcène à obſerver; il paſſe alternativement du terrible au ſimple & à l'agréable, & a de la peine à ſoutenir les tranſitions ſoudaines & rapides des jets de lumière les plus vifs, aux ſombres horreurs de la nuit. Un chemin large & ſpacieux donne la liberté de parcourir toute la vallée avec agrément. Une rivière tranquille & limpide la traverſe & la diviſe en deux parties, & ſi quelquefois les pluies viennent enfler & troubler ſes ondes, ſes débordemens & ſes écarts ajoutent une nouvelle dignité à la ſcène. Les rochers ſont loin d'être ici un ſpectacle aride & monotone. Les uns

paroiſſent unis étroitement, & vouloir diſputer le paſſage à l'obſervateur. Les autres, au contraire, ſemblent lui ouvrir leur ſein, & l'inviter à y venir étudier leur ſtructure & leurs merveilles. Quelquefois leurs ouvertures ſont dans le haut de leurs maſſes, & on les croiroit preſque ménagées pour laiſſer aux rayons du ſoleil la facilité d'échauffer leurs cavernes glacées; tantôt, ce ſont des antres ténébreux que toute la ſubtilité de la lumière ne pourroit pénétrer.

Dans quelques endroits, on détourne les yeux avec effroi des précipices profonds qu'on découvre à ſes côtés; plus loin, ce ne ſera plus qu'une pente douce & facile, qui mène à des prairies. Ici vous verriez des rocs à nud, & polis par la main infatigable du temps; là, vous en trouveriez d'au-

tres ſe transformer en ruines, en arcades, en tours; & à peu de diſtance repoſent encore des maſſes auſſi énormes, mais qui ſe dérobent à la vue ſous des bois entiers d'arbuſtes, d'arbriſſeaux, d'arbres de toute eſpèce, de toutes groſſeurs, & de toute hauteur; quelques-uns même de ces arbres s'élancent à travers de fentes des rochers, ou s'élèvent avec hardieſſe de leur centre; l'œil étonné les ſuit dans le vague de l'air, puis ſe rabaiſſant ſur l'extrêmité de leur tronc, s'efforce en vain de deviner où peuvent en repoſer les racines premières.

Les bords de la rivière ne ſont pas le morceau le moins intéreſſant à admirer. C'eſt celui même qui m'a toujours fixé le plus longtemps. C'eſt une multiplicité & un mélange de plantes, d'arbuſtes,

de

de roſeaux dont on ne ſait pas ſe débarraſſer, & qu'on aime à ſuivre ſur toutes les langues de terre, les petits caps, les petits criques qu'on voit le long des rives. Un pont tout plat, tout uni, tout ſimple, & parfaitement au ton du payſage qu'il borne, vient, pour ainſi dire, ſervir de ligne de tranſition à toutes les beautés de contraſte parſemées près de ſes extrémités. Il ſemble à peine interrompre un inſtant le cours du fleuve, qui vient bouillonner & ſe briſer en écume contre ſes piliers; & dans la ſaiſon des pluyes, le courant devient ſi impétueux qu'il l'entraîne avec fracas, & en dépoſe çà & là les débris dans les fonds de roſeaux qui ſont ſur ſon paſſage.

Mai-day-Hill, Bath, &c.

DESIRE-t-on connoître la nature ſous ſes formes ſauvages & magnifiques ? Il n'y a qu'à ſe retirer à May-day-Hill, & conſacrer ſes loiſirs à parcourir cette montagne & ſes environs. Ce n'eſt au reſte qu'une alternative de pentes à gravir, de monticules à deſcendre ; ce ne ſont que des ſentiers à mille ſinuoſités, des bords d'une verdure immortelle, des bois épais & touffus. On voit ailleurs ces mêmes objets ſans doute ; mais ici on les voit réunis & variés, & embellis par le trait de la perfection,

On a pratiqué un chemin par lequel on peut aller juſqu'au ſom-

met en char; mais la pente eſt ſi roide, ſi eſcarpée, qu'on y éprouve plus de difficultés que ſur nulle autre montagne. Les pluies entraînent dès les premiers jours le peu de terre que la ſéchereſſe y a laiſſé accumuler; il ne reſte plus alors qu'un pavé de pierres fort irrégulier, & en pluſieurs endroits le roc ſeul, dont les ſaillies incommodes ne ſont malheureuſement que trop répétées. Quand on eſt parvenu au ſommet, le chemin devient aſſez bon, mais l'irrégularité du terrein le rend ſi ennuyeux à la vue, ſi déſeſpérant même, que je n'héſiterois pas à traverſer les Alpes ou les Pyrénées dans le moment de l'année le plus mauvais, plutôt que de me réſoudre à parcourir les collines dont je parle, lors même qu'on choiſiroit un temps délicieux pour cette excurſion. Ce n'eſt pas

au refte, qu'on n'y ait à obferver des phénomènes météorologiques très-curieux. En quittant la plaine, on cherchoit l'ombre avec empreffement, mais ce n'eft plus de même à mefure qu'on s'avance au terme de la courfe; le climat change complètement; c'eft le feu qu'on defire, c'eft lui qui devient prefque indifpenfable; on fe plaint pourtant moins de l'engourdiffement que d'une humidité pénétrante. Avec des foins un peu fuivis, on obtiendroit à cette hauteur toutes les productions des zones froides & glacées. Il femble d'abord qu'on pourroit auffi s'y ménager des retraites d'été délicieufes; mais il y a trop d'inconvéniens; fans parler de la difficulté d'accès qu'on éprouve, & des pluies dont on ne feroit pas plus à l'abri que dans la plaine, il y a encore à redouter

l'effet des roſées, qui ſont fortes & très-mal-ſaines, & plus que tout enfin, la fréquence des tonnerres, ſi communs à cette latitude.

La route qui conduit du petit village de Bath à la ſource des eaux minérales rappelle au voyageur toutes les ſituations les plus critiques & les plus effrayantes qu'il ait jamais éprouvées, & il trouve ici quelque nouvel acceſſoire plus terrible & plus impoſant; mais il oublie bien vite & le ſentier étroit par où il eſt venu, & les précipices qu'il appercevoit dans ſa marche, quand une fois il a atteint le but de ſa courſe.

Le chemin ſerpente ſur la gauche de la vallée. A côté s'élèvent à perte de vue une ſuite de collines, d'où deſcend en murmurant un ruiſſeau peu conſidérable. On le voit filtrer légérement à travers

les buiſſons & les arbres, qui cachent une partie du gouffre ſans fond au-deſſus duquel on ſe trouve. Bornée de toutes parts par des montagnes & des bois, cette route ne peut être qu'obſcure & ſombre; elle eſt auſſi expoſée à de fréquentes ondées; on a pourvu à tous ces inconvéniens, en ménageant par intervalles des abris commodes, où le voyageur ſe réfugie au beſoin. Cette petite courſe eſt au plus de trois quarts d'heure, & on y emploie toujours beaucoup plus de temps; mais on eſt loin de le regretter au milieu de tous les charmes de la retraite la plus pittoreſque. Sans y penſer, on s'arrête vingt fois à écouter le bruit des eaux qui s'échappent d'une foule de ſources, & on ſe laiſſe aller à une douce rêverie; ou bien c'eſt le roucoulement des ramiers qui

réveille & émeut la ſenſibilité; ce ſont enfin les chants du roſſignol, qu'interrompent de temps en temps les cris des corbeaux & des perroquets, qu'on ne peut s'empêcher de ſuivre; tandis qu'ils ſont tous dominés & accompagnés par le croaſſement plus ou moins rapproché des grenouilles.

On arrive enfin à la maiſon de bain : c'eſt une chétive chaumière, mais on ne veut voir que la ſource; elle étale à vos yeux toute ſa richeſſe; elle ſort en bouillonnant du fond d'un bois épais, & vient blanchir de ſon écume un rocher, dont les teintes variées s'aſſortiſſent admirablement aux feuillages qui s'étendent autour de lui. Le payſage n'eſt point vaſte, point étendu; c'eſt une retraite modeſte & ſolitaire; on s'y croit à l'abri des importuns, du monde entier; on ſe plait

dans la ſolemnité philoſophique de ſes ombrages. Le torrent ſemble ne précipiter ſa courſe du haut des montagnes que pour tempérer plutôt ſes ondes glacées, & les unir à celles d'une caſcade dont la chaleur ſe communique aux ſiennes; plus tranquille après cette union, il ſe répand par mille détours dans une vallée auſſi ſombre que l'Erébe; le ſilence de ſes eaux n'eſt interrompu que par le frottement des cailloux, qui s'entrechoquent au fond du lit qu'il s'eſt creuſé; quelquefois auſſi une pierre ſe détache des collines ſupérieures; le fracas qui accompagne ſa chûte a quelque choſe des éclats & du craquement du tonnerre; elle paroit enfin, & s'enſevelit avec fureur dans les ſables qui tapiſſent le fond du vallon; cette maſſe immobile s'oppoſe au cours pénible du ruiſſeau; & le

bouillonnement qu'occaſionne ſa réſiſtance interrompt la douce & voluptueuſe monotonie de ſon mouvement.

On eſpéreroit en vain voir le ſoleil éclairer les ſcènes de cet ermitage ; quelquefois ſeulement il y pénétre en partie, & parvient à dorer les cimes découpées des arbres; mais jamais les pelouſes & les gazons qui ſont au-deſſous ne ſont arrachés à l'obſcurité où ils végétent doucement. Quelquefois auſſi la lune ſe plait à ſe gliſſer furtivement dans ce lieu ſolitaire, & à profiter des paſſages que lui ménagent les zéphirs; elle ſe repoſe alors quelques inſtans ſur la ſombre verdure du cocotier; elle cherche à éclaircir & faire briller les ombelles du plantain, ou à s'arrêter ſur la tige du giganteſque cotonnier. Ses rayons argentés ſe réflé-

chiſſent dans le ſein du ruiſſeau, & inondent de perles les fougères qui ſont ſur ſes bords; le roſſignol s'anime, s'excite, & continue avec plus d'ame encore ſes élégies nocturnes.

Comme ce ſéjour délicieux ſemble deſtiné uniquement aux charmes de la contemplation! Comme il inſpire le recueillement du ſilence! & comme il doit échauffer le génie du poëte! ah! ſans doute, c'eſt ici que le Penſeroſo auroit trouvé ſon paradis! C'eſt ici que la douleur écoute la voix de la conſolation; que le malheureux cède à l'eſpérance, & que le philoſophe oublie les peines & les ſoucis du monde.

Digression sur M. ROBERTSON.

LES arbres & les arbuſtes qui parent toute la ſurface de la Jamaïque ſont remarquables par la richeſſe de leurs teintes, l'épaiſſeur de leurs ombrages, & l'effet pittoreſque qu'ils produiſent. Il eſt preſqu'impoſſible de concevoir une végétation plus belle, plus capable d'échauffer l'imagination d'un peintre, que celle qui anime toutes les parties de l'isle. L'éclat & la magnificence en ſont réellement les caractères dominans; ils ne ſe trouvent pas ſeulement dans les rochers, ſur les montagnes; ils frappent également dans les bois, dans les plaines. Réuniſſez les palmiers, les cocotiers, les plantains;

faites-en à plaiſir mille groupes variés en leur joignant le tamarin, l'oranger, & tel autre arbre dont les nuances & la hauteur leur ſoient proportionnés, voyez jouer au milieu les plumes élégantes du bambou; peignez-vous entre toutes leurs tiges les variétés biſarres de l'épine de Jéruſalem, les riches buiſſons de l'oléander, & des roſes d'Afrique, l'écarlate vive & brillante du cordium, les berceaux entrelacés du jaſmin & de la vigne de Grenade, les touffes délicates du lilas, les feuilles ſoyeuſes & argentées de la portlandia; ajoutez-y la prodigieuſe quantité de plantes, de fleurs, d'arbuſtes moins marqués, mais tous précieux & diſtincts aux yeux du botaniſte. . . . . & vous avouerez que ce tableau, qui eſt à la lettre celui des plaines de la Jamaïque, eſt le plus ſéduiſant, le plus enchan-

teur qu'on puiſſe déſirer. Les jeunes ſouches de Campêche forment en pluſieurs endroits d'excellentes haies dont le coup-d'œil eſt raviſſant; le cèdre batard répandu dans les pâturages y offre de ſon côté une ombre hoſpitalière. Les buiſſons de tilleul plaiſent auſſi par la légèreté de leurs formes. La monotonie même des champs de cannes s'apperçoit moins à cauſe des intervalles qui les ſéparent. Les bâtimens des planteurs ont enſuite un effet particulier, & qui a auſſi ſes agrémens. Les fermes ſituées dans les grands parcs, ou établies dans des poſſeſſions plus reſſerrées, forment un acceſſoire varié & agréable. On s'arrête ſurtout avec ſurpriſe ſur les chétives cabanes des Nègres ; réunies enſemble, elles ont l'air de petites villes, & en même temps les touffes d'arbriſſeaux qui les ombragent &

les environnent à-peu-près toutes, prolongent & entretiennent les idées paſtorales qu'on nourrit à la vue de ce ſpectacle. De nombreux troupeaux viennent mettre le dernier trait au tableau & lui donner encore plus de vie ; une multitude de vaches, de brebis, de taureaux, de moutons paiſſent paiſiblement, tandis que les troupes plus folâtres des chèvres montent à l'écart, ſe ſuſpendent ſur les précipices, & ſautent de colline en colline.

C'eſt avec ces atours que la nature ſe montre à celui qui vient l'obſerver & la peindre à la Jamaïque. C'eſt en lui prodiguant tous ſes tréſors qu'elle récompenſe le naturaliſte curieux, & le dédommage de toutes ſes fatigues. Et c'eſt en me retraçant tous ces détails intéreſſans que je ſens plus amèrement la perte de l'homme qui les ſen-

toit & ſavoit les faire paſſer dans ſes ouvrages. Quelle vérité dans ſa manière, & que de goût, que de jugement dans ſon exécution! Me blâmeroit-on ſi, dans ce moment où ſon ſouvenir me frappe avec tant de force, je lui rends le léger tribut de vénération que ſa mémoire exige de moi! Mes éloges ſeront bien foibles, mais ſi je connus ſon cœur, ſi je me ſentis tant de fois éclairé par ſon génie, ſi chaque jour encore je trouve dans ſes ouvrages une occaſion perpétuelle de parler de lui avec l'enthouſiaſme qu'il ſavoit inſpirer, pourquoi craindrois-je de céder à la force d'un ſentiment ſi naturel? L'ame éprouve à la fois du déchirement & de la douceur à ſe rappeler les événemens qui aidèrent à remplir le vuide des plaiſirs de la jeuneſſe, les circonſtances qui

l'amenèrent à goûter les ouvrages de génie, les tendres épanchemens que lui firent connoître la confiance & l'amitié. Quand une ſéparation momentanée des êtres que nous aimons nous coûte & nous afflige ſi fortement, que ne ſentons-nous pas lorſque cette ſéparation n'a de terme que celui de notre vie ? La tendreſſe écoute peu alors les conſeils d'une philoſophie inſenſible, & les regrets & les ſouvenirs deviennent le ſeul baume qu'elle puiſſe ſupporter.

Le génie de M. Robertſon fut conſtamment obſcurci par ſa modeſtie ; & ſans doute c'eſt à cet aimable défaut qu'on doit attribuer ſon degré de réputation ; ſes connoiſſances & ſon habileté dans le payſage étoient capables de le faire aller de pair avec les premiers artiſtes ; & il ne put jamais ſe réſou-

dre à les produire avec une noble hardieſſe ; infatigable par principe autant que par goût, il ne s'en défioit pas moins de lui-même, & toujours prêt à faire valoir ſes émules, il ne ceſſoit jamais de juger ſes propres ouvrages avec une ſévérité inflexible. Les éloges, ſelon lui, étoient l'expreſſion délicate d'un cœur noble & généreux ; il ne pouvoit les regarder comme un tribut qu'on devoit au génie : déſintéreſſé preſque à l'excès, il étoit toujours prêt à reconnoître humblement la ſupériorité des autres, & jamais il ne connut l'envie. La bonté de ſon cœur ſe déployoit ſurtout dans ſa reconnoiſſance. Et quelle reconnoiſſance ? Toute en actions, elle avoit cette éloquence puiſſante, qui, ſans le ſecours des mots, émeut d'une manière ſi touchante. Et quand à ſon tour, il

pouvoit obliger, vous euſſiez crû que lui ſeul avoit à rendre graces, tant il mettoit d'empreſſement & de fineſſe à tout ce qu'il faiſoit.

Comme peintre, il n'a pas moins de titres à l'eſtime la plus générale. Au moins n'ai-je pas encore trouvé d'homme qui eût à la fois un tel enthouſiaſme pour les beautés de la nature, & qui sût les copier avec tant de correction. Il ſembloit que ſon inſtinct ſeul le menât à la recherche de toutes les variations de la nature; & il avoit enſuite l'art de s'en approprier tous les charmes, au point qu'il ne faiſoit abſolument pas naître l'idée d'imitation. Sa facilité étoit ſurprenante; tout ce qu'il avoit vû, examiné, contemplé comme obſervateur, il pouvoit le peindre comme artiſte; je l'ai vû même tracer de mémoire des morceaux entiers dont l'exa-

men des lieux démontroit enſuite la parfaite exactitude. Sa touche avoit un caractère purement original & diſtingué; jeune encore, il avoit une funeſte irritabilité de nerfs qui l'obligeoit ſouvent à appuyer l'une de ſes mains ſur l'autre pour pouvoir faire un trait; & malgré cette incommodité, ſes contours ont toujours été ſimples, fermes & corrects.

Je ne ſais ſi je ſuis trop partial, mais je l'ai toujours crû ſupérieur pour le choix de ſes arbres & ſon habileté à les grouper, pour ſes oppoſitions d'ombres & de lumières, ſa manière de découper les feuilles, de diriger les branches, de caractériſer les troncs.

On lui a reproché de colorer moins ſavamment que d'autres, mais il n'y a jamais eû qu'une voix pour admirer la juſteſſe de ſes deſſins.

Ses ciels étoient admirables ; ils exprimoient toujours la saison de l'année, & le moment du jour qu'il avoit voulu peindre. Il communiquoit même à l'atmosphère de ses tableaux la chaleur du climat; ses nuages sembloient flotter sur l'air qui les soutenoit; mais s'il se plaisoit à décrire des scènes tranquilles & douces, ce n'étoit pas qu'il ne sût également rendre avec vérité les horreurs des orages. Il réussissoit aussi bien dans l'expression sauvage & terrible de Salvator Rosa, que dans la manière délicate de Claude Lorrain, & la composition savante de Gaspard Poussin.

Ses chemins, ses terreins étoient pétillans d'esprit & de nature. Rien n'étoit trivial à ses yeux, tout prenoit sous son pinceau de l'intérêt & de la noblesse, parce qu'il savoit saisir la noble simplicité de la nature

& démêler toutes les nuances de ſes détails.

Il avoit une prédilection marquée pour les troupeaux, & c'étoit ſurtout là qu'il étoit tout vérité, tout eſprit, & plein de goût. Les lointains des morceaux de ce genre correſpondoient au tout; mais quand il ne conſultoit que lui-même, il prenoit rarement une grande étendue, & préféroit ſe reſtreindre & ſe donner des bornes. Sa facilité étoit inconcevable; & il avoit preſque fini un payſage pendant qu'un artiſte ordinaire auroit encore été à délibérer comment il l'eſquiſſeroit. Il faiſoit rarement des taches, & n'avoit pas plus ſouvent beſoin d'effacer. C'eſt à cette ſureté précieuſe d'exécution qu'il dût le grand nombre de ſes compoſitions, quoiqu'il n'ait travaillé que peu d'années, & qu'il ait été victime tout ce temps-là

de la foibleſſe de ſon tempéramment. Il y réſiſta long-temps, & ſuccomba enfin après être parvenu au moment de jouir dans l'indépendance du fruit de ſes travaux.

C'eſt dommage qu'on ait gravé un ſi petit nombre de ſes deſſins: de toutes ſes vues de la Jamaïque, je n'en connois que ſix qui aient été données au public, & cependant toutes ſont auſſi belles, auſſi intéreſſantes. Ses meilleurs tableaux ſont dans la collection de M. Alderman Boydell, & le prix que cet excellent connoiſſeur y met n'eſt pas le moindre éloge qu'on puiſſe leur donner. Il ſeroit à déſirer que l'on fit une collection complète de ſes ouvrages, & que quelqu'artiſte de génie en voulut perpétuer la mémoire, tout en ſe ſatisfaiſant lui-même & en méritant la reconnoiſſance du public. Les noms de

Robertson & d'Earlom réunis dans les mêmes planches suffiroient pour les rendre immortelles. Mais au moins restera-t-il pour monumens de la gloire de mon ami les ouvrages qu'il a confiés à sa compagne chérie, & les dessins colorés qui ornent la collection de M. Moore, l'un de ceux qui le pleureront sans cesse.

Conclusion de la première partie.

Tous les détails que je viens de donner ſont exactement vrais, toutes les ſcènes que j'ai eſquiſſées ſont bien en Jamaïque; un examen long & minutieux m'a mis en état d'en parler avec fidélité, & je puis aſſurer n'avoir pas peint un ſeul objet que je n'aie vû ſouvent & contemplé avec délices. Il m'auroit fallû ſeulement la plume de feu de l'imagination élégante qui a immortaliſé les beautés de Wye, & la magnifique variété de ſes lacs. J'ai pû approcher foiblement de la force de ces grands peintres de la nature, pour avoir vécû une partie de ma vie avec les plus célèbres, & ſi mon eſprit d'obſervation me donne

quelque

quelque avantage ſur d'autres, je la dois certainement à celui qui, dans mes voyages, m'animoit de ſon ardeur infatigable, & me pénétroit habituellement des grands principes qui guident l'obſervateur dans la contemplation de la nature, & lui font adorer la ſageſſe du Créateur dans les beautés qu'ils lui découvrent. Son goût, ſon jugement, ſon urbanité ſi reconnue s'inſinuoient, pour ainſi dire, dans mon ame flexible; & quand nous parcourûmes enſemble le pays délicieux qui forme les artiſtes, il eût toujours un ſoin particulier de me faire connoître les amateurs les plus eſtimés, les maîtres les plus habiles; nous les ſuivions dans leurs promenades, leurs courſes; nous les ſuivions encore dans leur attelier, & nous nous efforcions enſuite de dreſſer nos chevalets, & d'appli-

quer nos connoiſſances. Avec tous ces ſecours, ne puis-je pas prétendre à une certaine doſe de curioſité, & une légère probabilité de ſuccès dans mes recherches? Ne puis-je pas eſſayer de ſuivre de loin ces rayons bienfaiſans qui ont pû m'électriſer, s'ils n'ont pû tout-à-fait me communiquer leur éclat?

Après avoir parcouru bien des pays, & obſervé la nature ſans me laſſer jamais, je ſuis revenu aux ſcènes champêtres des isles d'Amérique avec plus de plaiſir que je n'en avois éprouvé nulle part, & j'ai toujours eû le chagrin de voir qu'elles étoient ignorées.

J'ai habité près de treize ans la Jamaïque, & à l'exception du peintre célèbre dont j'ai parlé, je n'y ai pas connu un ſeul artiſte digne de quelque réputation; il n'eſt pas même probable que les maîtres de

l'art y viennent jamais exercer leurs talens, & encore moins, que les amateurs oiſifs viennent s'occuper des ſituations romantiques de cette isle ; ce climat eſt trop contraire aux travaux du génie, pour que l'on ſe ſoucie de s'y expoſer; le moindre développement des facultés y entraîne une laſſitude mortelle; le ſyſtême nerveux s'y relâche d'une manière ſenſible; l'indolence y remplace inſenſiblement l'induſtrie, les mal-aiſes fréquens font diſparoître la ſanté, le corps s'uſe, ſe mine; les ſoins inquiétans, les angoiſſes, le découragement arrivent enfin, & détruiſent bientôt la vigueur & la force de l'ame.

Ce n'eſt pas au reſte que bien des gens n'y vivent long-temps, & dans une eſpèce de bonheur; l'isle produit avec une abondance

rare tout ce qui eſt néceſſaire aux beſoins de la vie, & même tout ce qui peut contribuer à la délicateſſe des plaiſirs. Mais elle eſt on ne peut pas moins favorable à des gens élevés en Europe; c'eſt une ſphère où ils ne peuvent pas vivre, pour ainſi dire, tant il y a d'oppoſition ou du moins de différence dans les mœurs, les uſages, les occupations. La néceſſité la plus impérieuſe peut à peine retenir les plaintes des Colons qui s'y croyent enſevelis, & le temps ne peut jamais les plier à un joug qu'ils voudroient ſecouer à tout moment.

On ne peut s'empêcher de dire pourtant que c'eſt de toutes les parties du globe celle où l'homme pauvre & indigent peut le plus aiſément améliorer ſa ſituation. Il fait en effet y devenir indépen-

dant, il ſent peu-à-peu ſe diſſiper les nuages ſombres du chagrin & du déſeſpoir, & il voit avec transport que ſon cœur n'étoit pas fermé pour toujours à la joie & à l'eſpérance; avec de l'induſtrie, de l'ordre & de la patience, il ſait ſe faire une petite fortune, par les voies les plus légitimes; & ſon cœur ſatisfait cherche plutôt à répandre ſon contentement au-dehors, qu'à s'ouvrir à l'envie & aux petiteſſes qu'elle produit.

FIN DE LA 1re. PARTIE.

DESCRIPTION DE LA JAMAÏQUE.

SECONDE PARTIE.

Culture des Cannes a Sucre.

Examen des Cannes, depuis le moment où on les plante jusqu'à celui de la récolte.

POURQUOI l'homme veut-il toujours faire plus que la nature ? A voir son agitation, ses inquiétudes, tous les tourmens qu'il se donne pour embellir sa retraite, on l'y croiroit bien malheureux. Il l'est en effet, mais c'est lui-même qui est son tyran, c'est lui-même qui se ménage ses maux. D'après les riches tableaux que la Jamaïque étale à chaque instant à

ſes heureux inſulaires, on ne ſe doute pas qu'ils puiſſent former un déſir, ſouhaiter quelque bien nouveau. Sans doute ſes premiers habitans eurent la ſageſſe de voir les choſes ſous ce point de vue, & quand Chriſtophe Colomb découvrit leurs rivages, il n'y apperçut pas une ſeule ſouche de canne; mais une fois que les vices de l'Europe eurent altéré dans cette isle le bon ſens naturel, & que l'avidité eût remplacé la philoſophie naïve de l'âge d'or, on crût indiſpenſable de faire de nombreuſes plantations, on s'imagina ajouter aux charmes de la nature en lui en prêtant d'artificiels, ou plutôt on s'inquiéta fort peu d'elle, & les Colons ne ſongèrent qu'à s'enrichir.

Les cannes à ſucre devinrent bientôt le grand moyen qu'on em-

ploya dans ce but; quoiqu'étrangères à la Jamaïque, elles deviennent ainſi un des principaux objets de mes recherches, comme une des cauſes de la proſpérité du pays. Ce végétal eſt d'ailleurs d'une ſi grande utilité, il eſt ſi vrai qu'il n'eſt pas une de ſes parties qui ne ſoit propre à quelque uſage, qu'il devient intéreſſant à examiner, & que je me hâte d'entrer en matière.

Les mois de Juillet, Août, Septembre & Octobre ſe paſſent à préparer la terre à recevoir les cannes, & à lui donner, pour ainſi dire, de la vigueur & de l'énergie : on ſe met donc à la remuer, ou bien encore on dépoſe les engrais dans les creux deſtinés à recevoir la plante; on conſulte en général dans ſes opérations la

nature du lieu, & la plus ou moins grande facilité du *charroi :* un jour ou deux auparavant, une troupe de Nègres s'établit dans quelque champ voiſin ; ils y coupent autant de tiges de cannes qu'en pourront tranſporter en deux ou trois jours, au moins, tout ce que le propriétaire peut raſſembler de mules, de laboureurs & de chariots : la main d'œuvre eſt d'un prix ſi exorbitant en Amérique, qu'on ſouffre de la moindre perte de temps, & qu'on ne néglige ni ſoins, ni peines, ni prévoyance, pour éviter le moindre délai.

La foſſe où ſe plante la canne eſt de trois à quatre pieds de largeur ſur huit pouces à-peu-près de profondeur. On place, dans le ſens de leur longueur, deux cannes, ou morceaux de cannes, ſous les levées de terre, qui ſont de chaque côté

du creux. Quelquefois encore on les place toutes deux, près l'une de l'autre, dans le centre même de la foſſe. On sème ordinairement du blé entre les lignes. On recouvre enſuite les cannes d'une légère couche de terre; & au bout de cinq à ſix jours, du moins s'il y a eû de la pluie, on les voit commencer à bourgeonner.

Environ quatre ou cinq ſemaines après, elles exigent les premiers ſoins du ſarcleur. Tout dépend enſuite en grande partie du temps qui domine. La ſeconde fois qu'on travaille, on diminue la couche de terre qui recouvre les cannes, & à la troiſième repriſe, on l'ôte tout-à-fait; on doit même apporter un ſoin tout particulier à tenir les lignes toujours nettes & bien découvertes; mais tout en arrachant avec ſoin les feuilles, il faut y mettre

la plus grande délicateſſe ; autrement on courroit riſque d'arrêter les progrès de la végétation.

Je n'approuve pas la méthode de ceux qui dès le commencement d'Octobre effeuillent leurs cannes trop haut, ni en général ceux qui les approchent trop à cette époque. Comme elles commencent alors à mûrir, elles deviennent extrêmement fragiles, caſſantes ; & je ſuis sûr que les Nègres cauſent plus de déſordre dans une plantation à ce moment, qu'ils n'y font de bien. Il ne ſeroit peut-être pas inutile, après le tranſport des bois de chauffage, de faire le tour des pièces, & d'éclaircir les endroits trop touffus, pour aider l'air & la chaleur du ſoleil à pénétrer dans l'intérieur. Cependant cette meſure ne vaudroit rien ſur des collines, & pendant un temps ſec. Je ſerois

donc d'avis que le plutôt possible on portât les cannes au moulin ; & qu'on se mît à les moudre sans délai ; je voudrois même que le samedi, ou une partie de ce jour là, suivant l'étendue des plantations, fût consacré uniquement à arracher, porter au moulin, & moudre les cannes gâtées ou cannes de *rum* ; car celles-là, tout aussi bien que les cannes à sucre, perdent à chaque minute de délai une partie de leur valeur.

Ceux qui sont attentifs à recueillir les cannes de rum font pour ainsi dire double moisson ; indépendamment de la quantité d'esprits & de sucs qu'ils en retirent, les planteurs doivent toujours avoir égard à l'accumulation des feuilles. Elle influe sur la quantité & la qualité des récoltes, & sur la promptitude & la facilité avec lesquelles

le fucre fe retire dans les travaux de la fabrique: à cet égard, on a une très-bonne méthode dans l'isle de St. Kitt & les isles voifines; quand, après la moiffon, une pièce de cannes eft furchargée de ramures, on les emporte, & on en fait des tas pour les premiers cas où on en aura befoin.

Un champ de cannes, au mois de Novembre, celui de leur floraifon, eft une des plus belles productions que puiffe décrire la plume ou le pinceau. La hauteur des tiges varie depuis trois à huit pieds & plus, & caractérife fortement la différence de fol, ou de culture. Au moment de la maturité, le champ déploye un vafte tapis qui a tout l'éclat de l'or; les rayons du foleil viennent enfuite le relever en plufieurs endroits par de larges bandes du plus beau pourpre; le fom-

met des tiges eſt d'un verd noirâtre; mais à meſure qu'elles ſe ſéchent, ſoit par la continuité de la ſéchereſſe, ou l'excès de maturité, la couleur change & devient celle d'un jaune roux; des feuilles longues & étroites tombent du haut des tiges, & ſemblent s'ouvrir pour laiſſer jaillir avec hardieſſe un trait, une baguette d'argent. Sa hauteur varie de deux à ſix pieds, & ſur ſon ſommet flotte avec molleſſe un panache de plumes blanches, terminées par une frange délicate du lilas le plus fin; on ſe rappelle même d'abord en les voyant les touffes qui embelliſſent ſi élégamment cet arbuſte.

Ennemis des Cannes. Crifes à redouter pour elles.

Si malheureufement les pluies viennent à ceffer, précifément après qu'on vient de planter les cannes, & fi la fécherefſe s'établit & continue, on court grand rifque de perdre toute la plantation; il faut du moins fuppléer aux fouches qui ont péri, en en plantant de nouvelles. Je ne connois pas une occupation auffi ennuyeufe, auffi défolante que celle-là.

Quelquefois les troupeaux viennent détruire les efpérances du planteur, en traverfant fes champs & foulant aux pieds les jeunes cannes. Les foins les plus exacts peuvent prévenir cet inconvénient,

mais il eſt difficile d'en être abſolument à l'abri. Les beſtiaux ſe plaiſent infiniment à exprimer le ſuc des tiges tendres qu'ils rencontrent, à en arracher les feuilles du cœur, & cette manie n'eſt point favorable aux progrès de leur végétation.

Mais il y a deux autres fléaux bien plus deſtructeurs, & dont il eſt difficile de peindre aſſez fortement les ravages. C'eſt *la nielle jaune*, & la *nielle noire.*

La première eſt la plus dangereuſe. Cette maladie jaunit les feuilles des cannes. Elle eſt occaſionnée par des inſectes qui ſappent les racines de la plante, en relâchent les fibres, & en percent la tige pour en dévorer la ſubſtance. C'eſt même ce qui leur a fait donner le nom de *tarières* dans les isles ſous le vent & les isles françoiſes. Ces inſectes ſe multiplient avec une mal-

heureuſe facilité : leurs nids s'accumulent ; & on a vû des plantations entières détruites par cette peuplade redoutable, & abandonnées au moins pendant quelques années.

La *nielle noire* s'attache à la tige & aux feuilles des cannes ; le principe de cette maladie eſt auſſi une accumulation d'inſectes deſtructeurs. S'ils ſe trouvent en quantité aſſez conſidérable, ils arrêtent & interrompent les progrès de la végétation, & influent d'une manière déplorable ſur la quantité & la qualité du produit de la récolte. Leurs progrès ſont rapides, & en peu de jours j'ai vû pluſieurs pièces ſi généralement couvertes de ces inſectes, qu'elles en étoient devenues à-peu-près noires; les Nègres même étoient preſqu'aveuglés par les nuées qui s'échappoient de chaque plante. Les

cannes attaquées de la nielle à ce point-là donnent bien peu de ſucre ; & encore ce ſucre eſt-il d'une teinte noirâtre, d'un grain médiocre, & altéré ſenſiblement dans ſon goût & ſon odeur.

On a eſſayé bien des remèdes pour arrêter les ravages de ces deux eſpèces d'inſectes, on n'a pas eû de grands ſuccès ; quand les cannes ſont attaquées de la nielle jaune, on abandonne la culture de la pièce où elles ſont, & on ne la reprend qu'après l'avoir labourée pluſieurs fois avec le plus grand ſoin.

Pour l'autre ſorte de nielle, je ne connois d'autre ſpécifique aſſuré qu'une propreté ſcrupuleuſe dans l'entretien des plantations, une ſaiſon rigoureuſe, ou quelquefois un violent orage. J'ai obſervé une choſe bien ſingulière. Il y a eû des places particulières, & même ſeule-

ment des ſouches attaquées de cette maladie, couvertes de ces inſectes, & les cannes voiſines ſont reſtées intactes & ſaines. Dans ce cas, on ſe contente de ne pas toucher celles qui ſont malades, mais de les reſpecter très-ſoigneuſement juſqu'à la fin des moiſſons.

Les rats nuiſent auſſi beaucoup aux cannes, ſurtout à meſure qu'elles mûriſſent. Il eſt impoſſible de ſe faire une idée exacte du nombre prodigieux de ces animaux; l'isle en eſt peuplée à l'excès. Leurs ravages ne ſont que trop aiſés à aprécier; il eſt conſtant que ſur cent muids de ſucre ils en font perdre cinq, & que ſur la récolte du rum leur rapacité ſe fait ſentir encore davantage.

On a toujours cherché & on cherche encore tous les jours à ex-

tirper de l'isle un hôte ſi incommode; mais tous les moyens ont été ſuivis d'un ſuccès médiocre. Immédiatement après la récolte, on en détruit un grand nombre par le poiſon; les chiens en dévorent une grande partie, les Nègres en tuent un nombre prodigieux dans les champs qu'ils moiſſonnent; les gens deſtinés à veiller au bien général de chaque plantation en font un dégât encore plus énorme que tout le reſte. On me parloit d'une poſſeſſion où, dans l'eſpace de cinq à ſix mois, ces ſurveillans ſoigneux avoient détruit près de neuf cens trente mille rats.

Et ſi l'on conſidère que les champs ne ſont pas ſeuls expoſés aux incurſions de ces animaux, mais que les baſſes-cours, les granges, les maiſons, & ſurtout les greniers, ne peuvent pas plus ſe mettre à

l'abri de leur pillage, on aura ſieu de s'effrayer de l'idée ſeule de conjecturer leur nombre.

Quelques parties de l'isle, entr'autres celle de Saint Thomas, à l'eſt, ſouffrent moins de ce fléau; quelques-unes même en ſont entièrement délivrées. Elles en ont l'obligation à une groſſe fourmi connue ſous le nom de *Tom-raffles*. Mais qu'eſt-il arrivé? le remède a été pire que le mal. Les rats ont diſparu; les fourmis ſe ſont multipliées, & ont cherché de nouvelles victimes; elles ont attaqué les volailles, les troupeaux mêmes, on en a vû fréquemment ſe réunir avec opiniâtreté autour des yeux des agneaux, des veaux, des enfans nègres, & les leur crever avec fureur. On en eſt au point de ſe mettre en garde contre leurs viſites nocturnes, & de tenir plongées dans

l'eau les extrémités des colonnes de ſon lit. Les nourrices ont auſſi grand ſoin dans la campagne de ſuſpendre les berceaux de leurs nourriſſons au-deſſus de quelque courant d'eau, pour ôter à la redoutable fourmi tout moyen d'y pénétrer.

Les chenilles ſont encore un autre objet de terreur pour les Colons. Quand les feuilles ſont tendres, il ne leur faudra qu'un petit nombre de jours pour dévorer un champ aſſez conſidérable ; quand elles ſont plus dures, elles y mettront peut-être deux mois, tout au plus trois, mais elles en viendront à bout. Quelquefois auſſi elles tiendront lieu préciſément du meilleur engrais. Je n'ai jamais vû de plantation produire de plus riche récolte que celles qui avoient réſiſté à cette

deſtruction apparente. Elles ſont au reſte un grand tort aux pâturages ; & ſi une fois elles ſe ſont établies dans une plantation de cotonniers, elles détruiſent tout eſpoir de récolte par leur nombre & la rapidité de leurs déprédations.

Les vents du nord peuvent encore cauſer de grands dommages aux cannes. Leur violence les couche, & ſouvent les briſe. En général, ils commencent à ſe faire ſentir en Novembre, & continuent à ſouffler juſqu'à la fin de Décembre, à-peu-près douze ou quinze jours après Noël. C'eſt alors qu'on attend les pluies périodiques, dont l'influence bienfaiſante devient indiſpenſable aux jeunes cannes, au blé, & à toutes les proviſions.

Tout le temps que les vents règnent dans l'isle, la température

y

y eſt d'une fraîcheur fort agréable ; mais on dit qu'elle eſt pernicieuſe pour les Nègres, les blancs avancés en âge, & en général les conſtitutions foibles & délicates.

Si, malgré leur régularité conſtante, les pluies ne tombent pas, ſi les vents du nord continuent avec la même force, plus long-temps qu'à l'ordinaire, il s'enſuit une ſécheresse longue & deſtructive ; tout le pays change de face ; l'atmoſphère prend une teinte jaunâtre & embraſée ; les montagnes ſemblent ſe rapprocher, une brume brûlante couvre leurs ſommets ; la verdure ſe fane inſenſiblement ; les rivières baiſſent ; les torrens ſe deſſéchent & s'anéantiſſent ; brebis, chèvres, beſtiaux de toute eſpèce, tout meurt, tout ſe conſume ; l'élément qui porte la vie ſemble tari juſques dans ſes

ſources premières, & tout tarit avec lui.

Lorſque, par les ſuites d'une longue ſécherefſe, l'air eſt parvenu à ce point d'embraſement, il offre des phénomènes bien curieux : ce ſont des tourbillons ſoudains, & ſans la moindre agitation dans l'atmoſphère. On voit tout d'un coup s'élever de terre des colonnes de feuilles, de petites branches, de méchantes herbes, ſans preſſentir la plus légère cauſe de cette aſcenſion. On voit les eaux des ſources jailliſſantes céder à une force inviſible qui leur imprime un mouvement de rotation impétueux & violent ; on contemple d'immenſes plantations de cannes, & on frémit en les voyant ſe rompre, ſe briſer, ſe détruire ſous vos yeux ; d'énormes arbres ſemblent immobiles au milieu de cette ſcène de

ruines ; ils ne le ſont pas long-temps ; l'agent inviſible de la deſtruction les ébranle ; ils ſont déracinés avec fracas , leurs rameaux épars ſont lancés dans les airs, & bientôt on les perd de vue.

Les cannes ſont expoſées aux effets dangereux de la ſéchereſſe en différens temps de l'année. Si les pluies ne tombent pas quelque temps après qu'on les a plantées, elles courent grand riſque de périr en terre, comme nous l'avons déjà obſervé. Il faut alors planter de nouveau, & c'eſt une opération pénible & ſouvent infructueuſe. Elles ſouffrent encore beaucoup, ſi, en Mai & en Juin, elles ont été expoſées à un temps aſſez orageux pour les coucher & les abbattre ; car ſi dans ce moment les pluies ne ceſſent pas, toutes ces tiges ſe met-

tent à pouſſer à chaque articulation, & à prendre racine preſque immédiatement : ſouvent même il arrive que les rejetons qui naiſſent de cette ſeconde végétation, deviennent aſſez nombreux, aſſez touffus pour extirper preſqu'entièrement la ſouche mère, & diminuer ainſi conſidérablement la quantité de ſucre ſur laquelle on comptoit.]

Le meilleur parti à prendre, c'eſt de ſe ſervir de tous ces rejetons pour faire de nouvelles plantations ; mais il ne faut pas eſpérer avoir fait une opération bien merveilleuſe : les chances de ſuccès ſont on ne peut pas plus rares ; pour moi, je ne puis citer qu'un ſeul cas où les rejetons que j'avois plantés ſoient parvenus au degré de maturité néceſſaire, & aient produit une certaine quantité de ſucre.]

Les cannes fouffrent enfin confi-dérablement fi, à la fin de l'année, les vents du nord continuent à fouf-fler fans interruption, fans aucune ondée paffagère, & furtout s'ils dé-paffent les bornes ordinaires de leur durée, & fe prolongent jufqu'aux approches de la moiffon. L'ardeur de la féchereffe brûle alors les jeu-nes cannes, & confume jufqu'aux racines celles qui étoient déjà mû-res; tout efpoir eft détruit, & les champs fur lefquels on comptoit le plus, ne laiffent que des regrets proportionnés à l'idée d'abondance qu'on entretenoit.

L'année 1786 fera long-temps une époque fatale pour la Jamaïque; j'y étois alors; la féchereffe fut plus terrible qu'elle ne l'avoit été depuis long-temps; il périffoit chaque jour près de cent têtes de beftiaux dans la partie de l'isle défolée par ce

fléau ; je recueillis plusieurs observations dans cet horrible moment ; & je puis assurer sans exagération que, dans une période donnée, le nombre que je viens de citer auroit doublé, & triplé même, pour peu que la sécheresse eût duré. Ce n'étoient pas seulement les bois sur les montagnes, ou les gazons des plaines, qui étoient presque ardens, c'étoit le terrain même, qui dans quelques endroits brûloit des jours entiers, & brûloit à une profondeur considérable ; chaque étincelle communiquoit ensuite le feu avec une facilité effrayante, & il falloit une continuité de soins, un redoublement de vigilance extraordinaires, pour en préserver les bâtimens.

Il est peu de calamités dont les effets soient plus destructeurs que celle-là, & dont l'impression soit plus douloureuse, plus pénible, &

plus profonde. On peut planter de nouveau, on peut ſemer de nouveau, on peut bâtir ſur un plan moins étendu, moins commode, mais il faut bien des années pour arriver au point de ne plus s'appercevoir du coup qui avoit écraſé. Et cependant quelle n'eſt pas l'inconſéquence des hommes? Dans un pays où il y a tant d'exemples de cataſtrophes épouvantables, tant de probabilités qu'on ſera à ſon tour victime des orages, des inondations, des flammes, on ne ceſſe de bâtir, & de prodiguer des ſommes immenſes à cet objet, tandis que des principes de conſtruction plus ſimples, plus modeſtes, rempliroient également le vrai but, & laiſſeroient du moins la facilité de réparer les pertes.

Une plantation de cannes en feu offre le ſpectacle le plus terrible à

voir : il n'y a pas d'incendie plus allarmant ; il n'y a pas de flammes ſi rapides : on ne peut pas ſe peindre, ſans en avoir été témoin, la furie & la vélocité avec leſquelles le feu dévore & ſe communique. Quelquefois il prend à un champ récemment moiſſonné ; les ſombres voiles de la nuit relèvent le tableau ; le feu s'étend, ſe propage, couvre bientôt la colline ; il s'avance en lignes circulaires correſpondantes à celles qu'on avoit tracées pour planter régulièrement les cannes ; ſes flots majeſtueux ont d'abord un éclat, un brillant inexprimable ; puis, quand la force du vent vient ajouter encore à l'intenſité de la chaleur, ils prennent une teinte plus pâle ; on croit voir alors ces torrens de lave liquide qui roulent avec impétuoſité des montagnes volcaniques ; on ſe tranſporte

au moment des éruptions magnifiques du Véſuve, de l'Etna; mais l'imagination exaltée, éblouïe, admire & ne daigne pas comparer.

Une grange en proye aux flammes deviendroit ſans doute un objet plus terrible, plus allarmant; à l'idée du danger préſent ſe joindroit celle de la ſituation des bâtimens contigus; la maſſe même de l'édifice offriroit quelque choſe de plus grand, de plus impoſant; mais il y a un caractère plus pittoreſque dans l'incendie d'un champ de cannes; le feu n'y eſt pas ſi reſſerré, ſi étouffé; il ſe développe avec une aiſance, une liberté qui ne laiſſent perdre aucune de ſes beautés. Et n'eſt-ce pas à la célérité de la communication, qu'on doit tout le ſuccès des feux d'artifice, toute la variété, toutes les gradations de

furprife qu'on cherche à produire dans une illumination ?

Dès qu'on s'apperçoit que le feu eft à une plantation, on frappe à coups redoublés fur les *coquilles d'appel*, les échos retentiffent, & renvoient le bruit au loin; l'allarme fe répand dans les établiffemens voifins, & on entend bientôt partout les fons aigus qui follicitent les fecours : on ne parle plus ; tout fe tait; c'eft le filence le plus morne, mais c'eft celui de l'humanité attentive. On refpire à peine, pour pouvoir mieux prêter l'oreille. Le bruit continue, on lui donneroit prefque une expreffion plaintive; on redouble d'attention pour diftinguer le lieu d'où il part; il devient plus foible, il fe perd, il ceffe tout-à-fait .... mais hélas ! ce n'eft que pour s'élever avec plus de force; il devient le cri du défefpoir. On croit

enfin pouvoir diriger ſa marche ; chacun s'empreſſe; tout le monde vole ; arrive-t-on à temps? on eſt heureux, on eſt utile ; eſt-on venu trop tard ? l'intention étoit bonne, on ne ſe fait pas de reproches ; il reſte encore les tendres ſoins de conſolateur à donner aux malheureux. Ces momens déplorables ſont en même temps des momens de gloire & de triomphe pour l'isle entière ; on voit que ſes habitans ne reſpirent que la philantropie la plus aimante & la plus active: chacun croit ſouffrir dans les grandes calamités, & s'il ne peut pas porter des ſecours, il verſe au moins les larmes de la pitié.

Les tourbillons de fumée, la marche rapide des flammes, le pétillement, le craquement des cannes qui ſe conſument, tout cela forme une combinaiſon, une maſſe de

beautés inconcevables ; & quand ce ſpectacle s'offre à l'obſervateur au milieu de la nuit, il devient vraiment ſublime. On pourroit même le contempler avec une eſpèce de raviſſement mêlé d'horreur : — mais la réflexion ſe réveille au milieu de ces ſcènes mélancoliques ; l'idée que des êtres ſenſibles ſont dans la douleur, dans l'angoiſſe de l'affliction, engouffre, abſorbe tout autre principe que celui d'une compaſſion agiſſante ; on n'eſt capable de penſer qu'à alléger l'infortune du malheureux propriétaire, & à l'aider à réparer ſes pertes, ou ſi quelqu'autre ſentiment ſe joint à celui de l'humanité, c'eſt le friſſon de la terreur qui l'accompagne, c'eſt le ſentiment amer de la poſſibilité d'éprouver un pareil déſaſtre. Le bruit des coquilles, dans ce moment, & pour cet objet, a l'effet le plus

lugubre; & en même temps, la vue des Nègres au milieu de tous les feux, leurs pantomimes expreſſives, leurs efforts, leurs travaux, l'impatience bruyante & tumultueuſe des blancs, les groupes de chevaux & de mulets qui ſont dans le fonds du tableau; le mouvement, le déſordre, la confuſion qui régnent partout, & accompagnent toujours la deſtruction, tout cela caractériſe ces ſcènes effrayantes, de manière à ſe graver en traits ineffaçables.

Elles peuvent encore être ſuſceptibles d'acceſſoires & de beautés. Les plantations embraſées peuvent être ſur les côtés de la colline, près de quelque rivière; les nuages noirâtres & enflammés qui plânent audeſſus; la lumière pâle qui jaillit de chaque endroit où ſe communique le feu; les Nègres que leur couleur ſemble amener exprès pour

obſcurcir encore plus les ombres, tous ces objets ſe réfléchiſſent dans les eaux, & multiplient ainſi les horreurs du tableau.

Il eſt poſſible encore que, dans cet inſtant funeſte, la lune ſoit dans ſon méridien; il ſe peut qu'un nuage paſſager ſe réſolve en torrens de pluie: on jouit alors à-la-fois du choc épouvantable de tous les élémens; on a la réunion de ce que la nature peut préſenter de plus romantique & de plus grand. Il n'y manque plus que le pinceau de Brydone, ou de M. Deane, de ce génie infortuné dont tous les talens ont été perdus pour le monde, & dont les jours ſe ſont terminés dans l'abandon & le découragement.

Quand on apperçoit le feu dans une plantation de cannes, au moment de la récolte, on ſe hâte d'en moiſſonner à l'inſtant une partie,

pour empêcher le feu de ſe communiquer à-la-fois partout; on ne peut pas ſe peindre, ſans l'avoir vû, la célérité & l'adreſſe qu'on déploye dans ce moment-là.

Si le feu prend dans les brouſſailles, les ramures, après la moiſſon, & qu'il s'étende avec violence, on s'empreſſe de faire à l'extrémité du champ un tas de feuilles sèches, d'herbes &c.; c'eſt le moyen le plus court d'arrêter les progrès du feu, en le concentrant autour de cet amas de ſubſtances combuſtibles, & de le faire changer totalement de direction.

Les intervalles découverts qu'on laiſſe entre les champs ſont quelquefois une barrière ſalutaire qui s'oppoſe aux progrès de l'incendie: mais l'aridité brûlante du gazon qui les couvre doit faire employer toutes les précautions imaginables pour

les garantir eux-mêmes de l'embrafement. Il faut avoir fous fa main une forte provifion d'eau, & de feuilles de plantain & d'autres arbres, dont la nature bienfaifante foit affez forte pour réfifter aux étincelles & les éteindre.

Après avoir vû de près les effets terribles de la féchereffe, le ciel tout en feu, la terre engloutie daus les flammes, on a de la peine à imaginer qu'on puiffe voir la fin de cette défolation, & la rapidité prodigieufe de la végétation, après ces fcènes affreufes, ne laiffe pas à l'imagination le temps de fe repofer; elle en tend de nouveau tous les refforts avec plus de fujet que jamais. Les pluies tombent enfin, & les cendres & les ruines femblent s'animer fous leur bénigne influence. La nature fort de fon accablement, & on croit chaque

inſtant voir agir la force qui lui rend la vie, tant cette révolution eſt frappante & ſenſible; on voit poindre, pour ainſi dire, chaque brin d'herbe, chaque plante, chaque arbuſte; tout chante & célèbre le triomphe de l'eſpérance ſur la déſolation & la mort. On diroit qu'on aſſiſte à la lutte redoutable du feu & de l'eau; & l'on éprouve toutes les anxiétés, tous les tranſports, tous les mouvemens tumultueux que peut produire l'attente du ſalut ou de l'anéantiſſement.

Le ſpectacle nouveau qui ſe déploye aux yeux du ſpectateur a un genre de beauté tout particulier. Le ciel ſemble étaler toute la magnificence de ſes groupes aëriens; la terre ſemble à ſon tour lui diſputer les regards par la variété de ſes points de vue pittoreſques. On ne ſe laſſe point de contempler,

de ſuivre le roulement giganteſque des nuages qui couronnent les montagnes, & l'on ſe plaît à leur attacher mille figures biſarres, à y découvrir mille reſſemblances chimériques; on ne ceſſe plus de conſidérer leurs maſſes, on ne ſait pas ſe détacher du ſpectacle attrayant & diverſifié qu'elles préſentent dans leurs formes; ou bien on les quitte un moment pour fixer ſes regards ſur les brouillards, les vapeurs; on y cherche des antres, des grottes, des collines; on y voit des forêts, des lacs, on s'égare dans ſes rêveries, & l'on croit planer au-deſſus des ombrages des vallées & des pelouſes des plaines qu'on ſe plait à créer.

Saiſon des pluies.

Les pluies commencent en général dans le mois d'Avril, & continuent, ſans de bien grandes interruptions, juſqu'en Novembre, quelquefois juſqu'à Noël. Avant l'ouragan de 1780, elles étoient à-peu-près périodiques; mais elles ont à préſent quelques irrégularités, quoiqu'elles ne varient pas pourtant beaucoup, relativement à leur durée & à leur décroiſſement. Elles s'annoncent ordinairement d'une manière bien frappante.

Entre une & deux heures, les nuages commencent à ſe mêler, à s'amonceler; le ciel s'obſcurcit, & la chaleur s'augmente à proportion de l'épaiſſeur des voiles qui déro-

bent le ſoleil ; l'atmoſphère devient d'une peſanteur inſupportable ; le thermomètre s'élève de 80 à 90°. L'obſcurité devient toujours plus grande ; le vent tombe tout-à-fait ; la nature entière paroit être dans le ſilence. Bientôt il eſt interrompu par les roulemens ſourds des tonnerres éloignés ; la ſcène s'ouvre par une foule d'éclairs qui ſe multiplient ſucceſſivement ; les vents ſe font entendre ; la mer s'éveille & leur répond par le mugiſſement de ſes vagues ; les bois, les forêts, les cannes, les plantains, les palmiers y joignent leurs murmures & leurs ſifflemens plaintifs. La pluie deſcend à flots ; les torrens ſe précipitent avec fracas des montagnes & des collines ; les rivières s'enflent par degrés, & bientôt leurs ondes accumulées débordent de leur lit & ſubmergent les plaines.

Au milieu de ce tumulte bruyant des élémens réunis & furieux, l'ame reſte abymée dans la contemplation de cette ſcène, & ſon morne ſilence a l'air du ſentiment du ſublime, s'il lui reſte du moins aſſez de force pour n'en être pas écraſée, abſorbée complétement.

Le tonnerre & les éclairs, le vent & la pluie continuent au reſte tout au plus deux ou trois heures par jour; il eſt vrai que j'ai vû un de ces orages, qui dura trois jours conſécutifs, c'étoit au mois d'Octobre; mais ce ſont des exceptions très-rares à une règle générale; pour l'ordinaire, après le temps que j'ai indiqué, le ciel ſe découvre, l'atmosphère s'éclaircit, & la nuit ſe paſſe dans le repos & le calme.

Ces déluges périodiques & leurs effets introduiſent une grande va-

riété dans les maſſes éclatantes & magnifiques des nuages ; on les voit à tout moment s'entr'ouvrir pour lancer la foudre ; d'autres fois c'eſt le ſoleil qui les éclaire & dore leurs contours ; ailleurs c'eſt un arc-en-ciel qui brille de toute la ſplendeur de ſes couleurs priſmatiques ; ici c'en eſt un autre moins brillant, & d'une teinte qu'adouciſſent les colonnes de pluie qui le ſéparent de l'obſervateur ; partout c'eſt une richeſſe de coloris qui demande un Rubens pour le rendre, & qu'un Rubens ſeul peut avoir droit de peindre.

Les vues de Flandres ſont très-belles ſans doute, & les groupes de nuages y ont une diverſité de formes inconcevable ; mais qu'il y a loin encore de cela à la dignité & au ſublime qui caractériſent les ſcènes des tropiques ! D'un autre

côté, le pays de Galles, d'Ecoffe, les montagnes de France, celles d'Italie, les vallées profondes de la Suiffe & fes beautés fauvages ont leur mérite, mérite reconnu & inconteftable; mais on n'y retrouve encore rien qui approche des orages de la Jamaïque, aucun trait qui faffe oublier l'impreffion qu'y produifent alors la réunion romantique & la combinaifon étonnante des nuages, des pluies, des tonnerres, des éclairs & de tout ce qui les accompagne.

La faifon des pluies n'empêche point de voyager dans les isles d'Amérique : on fait le moment où elles commenceront, on fait à-peu-près celui où elles cefferont; on dirige fa marche en conféquence, & on ne perd pas un moment. Se lève-t-on de bonne heure, on a le temps d'avancer

confidérablement avant que la chaleur devienne incommode. Dans le milieu du jour on fe repofe. Et ces heures-là ne font pas perdues pour le voyageur philofophe. Tranquille dans l'afile qu'il a choifi, il jouit fans inconvénient du fpectacle que lui donnent les efforts redoublés des pluies & des ondées foudaines ; il fuit les progrès de la crue des rivières, il admire les jets de lumière qui fe croifent en tout fens dans la fphère des nuages ; il ne fent dans les fifflemens aigus des vens qu'une partie néceffaire à l'harmonie génerale ; il tremble, il treffaille fans doute quand le fracas fubit d'un tonnerre rapproché de lui femble devoir renverfer fa retraite, mais la réflexion vient à l'inftant même calmer l'ébranlement de fes nerfs, & il ne lui refte que de l'enthoufiafme pour
ces

ces éclats lointains, qui lui semblent un accompagnement majestueux du spectacle que lui donne la nature. Il aime ensuite à voir un nouveau ciel éclairer des scènes nouvelles; il se plait à observer la lumière d'abord foible & incertaine tremblotter sur les eaux, les rayons du soleil pénétrer dans les vallées, ou sourire sur les plaines. Son œil attentif ne manque pas de saisir tous les détails, il s'arrête avec complaisance sur la transparence des gouttes qui s'échappent des branches, ou l'éclat argenté de celles qui reposent encore sur les feuilles. Il s'intéresse à l'animal patient qui regagne les sillons qu'il avoit commencé à tracer; il partage la joie naïve des troupeaux qui se répandent en bondissant sur leurs pâturages; il comprend, pour ainsi dire, le bêlement de la brebis, &

il s'explique parfaitement les bondiſſemens du jeune agneau. Le plaiſir, la reconnoiſſance, inondent ſon cœur, au milieu de toutes ces ſcènes paſtorales ; il n'oſe pas s'en arracher, pour ne pas ſe donner de cruels regrets ; ſes yeux ne diſtinguent plus l'horiſon, & ſon imagination le lui fait ſuppoſer là où il étoit ; la nuit l'enlève à ces tableaux raviſſans, qu'il ne s'eſt pas douté que la fin du jour fût arrivée ; & il n'abandonne ſes illuſions que quand il voit la lune s'élancer de derrière les montagnes, & qu'il apperçoit les planètes & tous les aſtres ſemer de diamans la voûte azurée des cieux. Quelles ſenſations délicieuſes que celles qu'éprouve ce philoſophe ! Quels ſentimens purs & céleſtes que ceux dont il eſt ſuſceptible ! Quel état de béatitude que celui où il eſt en

ſe livrant à cette contemplation !

Au fort de la ſaiſon des pluies, les orages prennent un caractère de grandeur qu'il n'appartient qu'à Milton ou à Thompſon de peindre ſans dégrader l'original. Le feu continuel des éclairs & le bruit conſtant des tonnerres qui ébranlent, juſques dans leur centre, tous les objets qu'ils dominent, ſont les baſes importantes du tableau. Quelquefois, au moment que rien n'en fait naître l'idée, un craquement ſubit & épouvantable glace de terreur; la foudre ſillonne un ciel parfaitement ſerein, les échos en prolongent au loin les éclats, un grondement ſourd ſe propage le long des collines; il s'eſt perdu dans la ſuite nombreuſe de leurs chaînes qu'on croit encore l'entendre; on parcourt des yeux les campagnes; elles ſont inondées de toutes parts;

ici les arbres ont plié ſous l'orage, là ils ont été embraſés & le tronc fume encore : tous les troupeaux ſurpris par la tempête fuyent en déſordre. Chaque objet inſpire l'effroi, mais tout fait tableau ; tout menace de la deſtruction, & pourtant tout devient un gage certain de l'abondance qu'on eſpère.

Au commencement de l'orage, les nuages méritent une attention toute particulière ; ils s'entaſſent, ils s'accumulent, & promènent avec peſanteur leurs maſſes énormes ; ils ſemblent aller écraſer les ſommets des bois ſur leſquels ils deſcendent avec lenteur, ou tout au moins menacer la nature d'un déluge inévitable ; puis, ils ſuſpendent leur marche ténébreuſe, & diſparoiſſent preſque ſoudain ; peut-être laiſſent-ils échapper quelques gouttes, mais c'eſt un indice trompeur, ils retien-

nent impérieufement l'élément qu'ils condenfent, ils fe perdent dans les montagnes, ils ne font plus, & le foleil reparoit avec un nouvel éclat. La teinte des cieux devient éblouiffante, & prend mille nuances variées; les vapeurs fe difperfent; des nuages plus légers que les premiers flottent avec grace dans les airs; & l'imagination fe montant à un ton proportionné à ce nouveau tableau, voit dans leurs groupes mille chofes qui la tranfportent. Otaheite, la baye de Kingfton, celle de Naples, n'ont rien de fi pittorefque, rien de fi merveilleux.

Au refte, les nuages donnent tous les jours dans la Jamaïque ces jouiffances fantaftiques; on les obferve avec raviffement au coucher du foleil, au moment où les rayons de cet aftre fe retirent avec l'expreffion de la langueur & du regret

pour diſparoître derrière les montagnes, & abandonner la plaine; dans ce moment où ils ſemblent mourir & s'éteindre à l'horiſon, ou vaciller encore ſur les vagues par une foible réflexion de leur lumière. Quel délicieux moment pour *muſer* doucement, en contemplant les groupes aëriens qu'on embellit à ſon gré, & de toute manière! Les uns ſont déjà dans l'ombre, & leurs formes en paroiſſent plus adoucies, plus moëlleuſes, les autres n'y ſont pas encore, & brillent avec éclat. On les anime tous, on leur prête à tous des corps, des figures caractériſées, je dirois preſque une intention, un but dans leurs mouvemens; on jouit avec complaiſance de ce qu'on a sû créer; on va juſqu'à ſe lamenter, ſe plaindre, quand ces maſſes errantes s'évanouiſſent, & emportent avec elles

des illuſions qu'on ſe plaiſoit à entretenir. Que de fois dans mes promenades ſolitaires, je me ſuis abandonné avec volupté aux rêveries où plonge ce ſpectacle, ſous un ciel auſſi brûlant, auſſi vaporeux que celui de la Jamaïque ! Comme tous mes inſtans s'écouloient alors avec rapidité, pendant que je m'occupois à découvrir une foule d'isles enchantées, à y diſtinguer des collines & des vallons, à y admirer les effets des coups de lumière & des ombres, à m'enfoncer dans leurs bayes, à voir jaillir leurs caps, leurs promontoires, leurs rochers, à m'égarer dans leurs forêts, à remarquer leurs mers, leurs fleuves, leurs rivières..... Eh ! que ne peut pas tracer & voir l'imagination la moins féconde, dans un ciel où la nature ſemble avoir prodigué les richeſſes de ſon

génie créateur, & étalé tous ſes tréſors !

Oſerai-je, dans le nombre des tableaux qui m'ont frappé, en choiſir un qui retrace légérement une partie des beautés que je viens d'eſquiſſer ? Je ne le préſente qu'avec une humble défiance de moi-même & de mes talens, mais les ſouvenirs qu'il m'a laiſſés me ſont toujours ſi chers, que j'aime à croire qu'il fera auſſi impreſſion ſur mes lecteurs, & qu'il leur donnera une idée des belles ſoirées de la Jamaïque.

Soirée de Jamaïque.

La maiſon où j'étois avoit en face le couchant; elle étoit ſur une éminence plutôt que ſur une colline: on y jouiſſoit ainſi de tous les avantages que donne la hauteur des lieux pour la vue, ſans y être expoſé à l'inconvénient qu'on y éprouve à l'égard de l'éloignement des objets. Placée ſur une pelouſe du verd le plus tendre & le plus délicat, elle étoit bornée par un boſquet aſſez touffu; pluſieurs palmiers s'y diſtinguoient, & ce groupe éclairé de différentes teintes faiſoit un devant de tableau aſſez riche & aſſez ſaillant. Dans le lointain, je diſtinguois un village de Nègres avec tous ſes acceſſoires de plantains,

de cocotiers, de bambous, d'arbuftes de toute efpèce. Une couleur plus pâle, un ton plus léger, plus adouci, le faifoit contrafter avec les fcènes brillantes qui m'entouroient. L'intervalle qui m'en féparoit étoit occupé par une vafte plaine fur laquelle les rayons du foleil fe concentroient avec une force continue, & où ils relevoient & faifoient reffortir avec effet divers bâtimens épars fur fa furface. Au-delà, la vue étoit bornée par des collines que la diftance faifoit prendre pour des brouillards qui s'élevoient. La mer terminoit le côté oppofé, les regards fe perdoient dans fon immenfité & pouvoient feulement fuppofer un vaiffeau qui réellement ne devenoit qu'un point fur l'horifon.

Au-deffus de ce payfage, mon imagination en plaçoit immédiate-

ment un autre, & en ſuivoit tous les détails ſur les nuages qui me ſervoient de canevas. Je croyois parfaitement voir l'isle d'Otaheite, telle qu'on l'a dans nos meilleures gravures; c'étoient ſes collines, ſes vallées & leurs pentes douces & inſenſibles; je diſtinguois cette gradation pittoreſque, je voyois l'isle ſe perdre imperceptiblement dans ſes plaines, & tout ſe confondre & s'unir dans l'Océan par une tranſition inſenſible. Les montagnes me ſembloient couvertes d'arbres élevés; un feuillage touffu & varié me paroiſſoit border leurs précipices & leurs flancs; j'appercevois diſtinctement les effets qu'y produiſoient les ombres paſſagères, ou les coups de lumière. Toutes ces beautés me ſembloient réfléchies dans les eaux verdâtres qui les encadroient, & doubloient leurs

charmes. Le ſoleil couchant éclairoit ce payſage ; il paroiſſoit preſque s'admirer dans ſon ouvrage ; ſon feu ſe communiquoit à mon ame, mais il s'y mêloit en même temps un ſentiment amer : je n'avois plus un Robertſon qui pût peindre ce que je voyois.

Autour de cette isle chimérique s'étendoit une mer auſſi unie qu'une glace ; une légère brume en gazoit la ſurface, mais l'on eût dit que l'haleine ſeule des Zéphirs en altéroit la tranſparence. Les rayons du ſoleil ne faiſoient plus que vaciller ſur les vagues ; l'orbite majeſtueux de cet aſtre n'étoit pas encore deſcendu au-deſſous de l'horiſon, mais il ſembloit vouloir ménager ſon éclat ; ce n'étoit plus qu'une teinte ſaffranée qui ſe fondoit inſenſiblement encore en mille autres teintes plus douces, plus

tendres, à proportion qu'elles s'approchoient de mon œil. Un grand Isthme s'avançoit dans l'Océan, & formoit une succession de bayes & de golphes où nageoit une foule de petites isles ; entre toutes ces isles je voyois voguer un nombre considérable de bateaux qui traversoient de l'une à l'autre, & prenoient toutes sortes de directions, pendant qu'une forêt de mats couronnoit la haute mer & sembloit y aller saisir le soleil.

Derrière la grande isle s'en élevoit une autre ; ses bords étoient précisément parallèles à ceux de la première ; ses rochers étoient de la même hauteur, de la même forme ; & je conjecturois qu'un tremblement de terre les avoit séparées ; un canal étroit couloit entr'elles ; l'air & les rochers paroissoient remplis d'une foule d'oi-

ſeaux ; je les voyois comme autant de points blancs qui ſe mouvoient en tous ſens ſur le fond bleuâtre du ciel.

Le devant de ce payſage vaporeux étoit une langue de terre aſſez longue ; elle venoit de droite à gauche par une pente douce & agréable ſe mettre au niveau de la mer ; les cocotiers, les bambous, les palmiers conſpiroient à l'envi à l'enrichir ; une foule d'aloës en fleurs & d'autres arbuſtes odoriférens venoient y embaumer l'air ; une gradation merveilleuſe ſe faiſoit ſentir dans toutes ces plantes, & les yeux ſe fixoient enfin ſans la moindre tranſition bruſque & inattendue ſur la pelouſe & les plantes modeſtes qui l'embelliſſent.

Cette projection de terrein ſembloit faire partie de la courbe d'une baye belle & majeſtueuſe, à l'ex-

trémité de laquelle je me disois qu'il y avoit des villes. J'y remarquois du moins des tours, des sommets, des pointes même de clochers, où se réunissoient les derniers feux du soleil.

A gauche, & sur un second plan, étoient deux ou trois petites isles; des pêcheurs mettoient sécher leurs filets sur le rivage; d'autres amarroient leurs bateaux, & n'avoient qu'une seule rame; les filets, les cerceaux, les corbeilles que j'y voyois entassés sans ordre, se réfléchissoient dans l'eau; un léger vent l'agitoit, & en communiquoit le mouvement aux objets qui venoient s'y peindre; de petites vagues se brisoient aussi contre les quilles, & leurs murmures avoient peine à se faire entendre au rivage.

Acceſſoires des payſages de la Jamaïque.

OUTRE les grands traits qui aſſurent la ſupériorité aux payſages de la Jamaïque, il en eſt d'autres moins ſaillans, mais qui contribuent de leur côté à les rendre extrêmement agréables. On aime y voir le Bambou, avec ſon verd modeſte & délicat, plier avec une ſorte d'humilité ſous les efforts du vent, & baiſſer devant lui ſes plumes pittoreſques, ou bien reſſerrer ſes feuilles à l'approche de l'orage; on aime y entendre les murmures plaintifs des cannes à ſucre, des plantains, des palmiers, qui ſemblent vouloir ſe ſouſtraire aux ravages de la tempête; on aime enfin reſpirer les parfums qui s'émanent de toutes

parts des fleurs aromatiques de l'arbre du caffé, des orangers, des tilleuls, des jaſmins d'Eſpagne & d'Arabie, des tubéreuſes doubles, & d'une foule d'autres plantes auſſi fines & auſſi exquiſes. Ce ſont des beautés d'un genre doux & modéré, mais on les ſent, & elles ſavent auſſi exciter l'admiration & le plaiſir.

Rien de plus délicieux encore, après la pluie, que d'écouter les chants variés & mélodieux des roſſignols ; leurs modulations ſe nuancent à l'infini, & les forêts de l'Europe ne retentiſſent ſurement pas d'accens auſſi touchans. Le calme de la nuit ajoute un charme inconcevable à l'expreſſion de leur chant ; & rien ne manque pour le rendre raviſſant, ſi la lune brille dans tout ſon éclat, ſi la ſérénité du ciel n'eſt troublée par aucun

nuage, ſi le plus léger zéphyr ſeulement n'interrompt pas leurs élégies; il ſemble réellement alors que ces aimables petites créatures devinent l'impreſſion qu'elles produiſent, & que, rougiſſant de ſe ménager, elles épuiſent toutes leurs forces pour diſtraire le malheureux qui les écoute, & diſſiper ſa langueur & ſes chagrins. On pourroit en vérité dire que le roſſignol eſt le Shakeſpear des hôtes emplumés des bois.

Ouragans.

L'ENNEMI le plus terrible, le plus destructeur des cannes à sucre est l'ouragan. Les trombes & les vents brûlans des plaines d'Afrique n'ont que des sables & des déserts pour victimes & témoins de leurs fureurs; mais le fléau que je vais décrire désole des pays cultivés à grands frais, & il ne lui faut pas beaucoup de temps pour faire passer de l'indépendance à la plus cruelle misère, & du bonheur de l'opulence au désespoir & aux horreurs de l'indigence.

On aime moins à parler des calamités publiques, quand elles peuvent aussi nous devenir personnelles; & il est si commun d'enten-

dre ſe plaindre les gens même qui ſouffrent le moins, qu'on en eſt venu en général au point d'accuſer d'exagération tous les malheureux qui parlent de leurs infortunes. La diſtance où l'on eſt du lieu de l'action rend moins crédule, plus défiant, & l'on eſt porté à croire que l'imagination ajoute bien des acceſſoires à la vérité. Dans ce moment-ci, je ne me ſens point diſpoſé à craindre ces impreſſions défavorables; les faits que j'ai à citer ne ſont que trop sûrs; une expérience fatale à bien des malheureux les confirme conſtamment: je ſuis loin de pouvoir me vanter de ne l'avoir pas connue, & mes ſouvenirs m'aideront peut-être à rendre mes tableaux plus vrais. Je ne parlerai que de l'ouragan de 1780; des paroiſſes entières dattent leur ruine de cette époque; mais ce ſont ces

effets terribles & caractérifés qui donneront de l'intérêt à mon récit.

C'étoit le troifième jour d'Octobre. La matinée étoit loin d'annoncer les horreurs du jour. Il tomboit une petite pluie qui dura à-peu-près jufqu'à dix heures; le vent fe leva alors avec affez de force, & infenfiblement la mer s'agita avec plus de violence; on ne pouvoit cependant pas raifonnablement conjecturer ce qui alloit arriver. L'orage continuoit; entre deux & trois heures, nous vîmes bien s'ébranler & s'écrouler autour de nous quelques chaumières, mais il s'en falloit bien que nous euffions les moindres craintes à l'égard des habitations régulières & bâties avec foin. Il n'y eut qu'un pigeon dont le fort nous donna les plus vives émotions; ce pauvre oifeau effayoit en vain de lutter contre

la rage des vents, il vouloit ſans doute regagner ſon nid; long-temps nous le vîmes voltiger avec peine, avec effort; ſes forces diminuèrent enfin avec une cruelle & lente gradation; il ne pût bientôt plus réſiſter à l'impétuoſité de l'orage, il fut entraîné, & nous le perdîmes de vue en un inſtant.

Les grands déſaſtres n'arrivent pas toujours bruſquement & ſoudain; quelquefois ils ſont précédés par une ſuite d'événemens preſque indifférens; il faut auſſi bien peu de choſe, ſouvent, pour déterminer un accès de triſteſſe, de mélancolie; l'aventure du pigeon réveilla dans mon ame toutes ſortes d'idées de malheur, d'infortune, de cataſtrophe; j'y revenois à tout moment, & je me ſentois entraîné malgré moi à ces triſtes méditations. L'inſtinct de la nature ſembla

avoir été plus ſignificatif dans une pauvre brebis, qui fit alors une grande ſenſation dans mon eſprit. La nuit même du jour dont je parle, cette bête craintive & timide, égarée & ſans abri, étoit venue ſe réfugier dans une partie de la maiſon que nous n'habitions point. Elle s'y étoit tapie dans un coin, & on l'y trouva tremblotante de peur, & ſouffrante de froid; on voulut la déplacer, il ne fut pas poſſible; elle ſe laiſſa donner vingt coups de pied avec une patience & un air de réſignation muette qui déſarmèrent enfin ſes perſécuteurs. Sa perſévérance intéreſſante lui aſſura ſon aſile; & pourquoi donc cette douce brebis n'auroit-elle pas autant chéri ſon exiſtence que tous ceux qui vouloient s'oppoſer à ce qu'elle cherchât à la prolonger? Pour moi, je lui en

ai toujours sû bon gré, & je m'intéreſſai à ſa deſtinée comme à celle de tout autre être ſenſible & à plaindre. Le malheur nous diſpoſe ſi bien à la pitié, à la compaſſion! Il fait diſparoître toutes les diſtinctions, &, comme la mort, il met tout de niveau. Mais revenons à l'ouragan.

Le vent continua de ſouffler avec une violence progreſſive du nord & de l'eſt, juſqu'à quatre heures après midi; ce fut alors qu'il ſembla avoir réuni toutes ſes forces deſtructives, & qu'il ſe déchaîna du ſud avec une furie irréſiſtible; en une heure & demie, ſes efforts avoient été ſi ſoutenus, ſi rapides, ſi puiſſans, & ſon influence ſi générale, qu'à peine, dans toute la paroiſſe, il lui étoit échappé un plantain, une canne, une habitation. Nous vîmes d'abord que rien

rien ne pouvoit nous fouftraire au danger; la partie fupérieure de la maifon devenoit un théâtre de dévaftation; le vent déplaçoit toutes les pièces de bois; il foulevoit les planches, brifoit les fenêtres, & fe frayoit un paffage dans toutes les directions. Nous nous précipitâmes dans les appartemens inférieurs; de nouveaux dangers nous y affaillirent; de nouveaux fujets d'allarme augmentèrent notre épouvante. Le génie de la deftruction fembloit porté fur les vents, & promener jufque dans les angles les plus fecrets fa farouche influence. Pendant que nous jetions autour de nous des regards où fe peignoient, fous toutes leurs formes, la frayeur, la terreur, l'épouvante, nous fûmes prefque anéantis par le fracas, le craquement, l'inexprimable vacarme que nous entendî-

mes au-dessus de nous : planchers, chevrons, colonnes, meubles, murailles & cloisons, six appartemens entiers s'écrouloient, & leurs ruines reposoient sur nos têtes.

Notre situation devint alors inexprimable, & l'imagination la plus sombre refuseroit peut-être à se transporter à ce moment cruel.

L'état des Nègres, qui s'étoient jetés en foule au milieu de nous, ajoutoit à l'angoisse qui nous consumoit. Les malheureux avoient aussi tout perdu, ils avoient vû la chûte de leurs cabanes, & la terreur sembloit les glacer encore, & leur avoir ôté le sentiment & la vie. Quelques-uns, dans le premier instant d'allarme avoient fui & perdu de vue leurs femmes & leurs enfans; ils ne les voyoient plus autour d'eux, & les croyoient déjà perdus pour jamais. L'immobilité

effrayante des uns, les ſanglots, le déſeſpoir des autres, mettoient le comble à la confuſion, au trouble, au déſordre général.

Qu'on ſe peigne, s'il eſt poſſible, notre colonie éplorée, au milieu de tous les élémens de la deſtruction, fuyant de chambre en chambre pour ne pas être enſevelis ſous les décombres, entendant au-deſſus de nos têtes le roulement ſiniſtre des débris qui ſe heurtoient, voyant s'écrouler à nos yeux les murs mêmes de nos aſiles, nous précipitant dans d'autres où rien ne nous préſageoit la ſureté.... qu'on entende au milieu de tout cela les ſifflemens aigus de ces vents acharnés à notre perte..... qu'on y joigne les torrens de pluie qui s'engouffroient dans toutes nos retraites, & ſembloient nous pourſuivre; qu'on prolonge enfin cet état

de torture pendant tout le reste de la journée, pendant toute la nuit, & jusqu'à six heures du matin suivant..... Et l'on frémira, l'on frissonnera, si toutefois il est possible de s'arrêter une seconde à contempler cette réunion d'horreurs.

Dieu! quelle nuit que celle que nous passâmes, dans les transes continuelles que donnoit l'approche presque certaine de l'anéantissement! Enveloppée des ténèbres les plus épaisses, qu'elle nous parut éternelle & impitoyable! Notre silence en rendoit le caractère encore plus sombre & plus effrayant; mais quel mortel eût pû trouver l'usage de la parole, quand tout conspiroit à écraser le courage, & à anéantir la présence d'esprit? Et quel sujet de conversation auroit pû s'établir, quand à peine il restoit la force de sentir & de pleurer? Une pau-

vre nègreſſe parvint un inſtant à fixer l'attention générale par ſa douleur. Au moment où ſa hutte s'étoit écroulée, elle étoit parvenue à ſe tirer du milieu des ruines, elle & ſon enfant chéri. La tendreſſe maternelle lui avoit donné des forces. Elle avoit fui, en preſſant contre ſon ſein l'innocente créature, — mais elle avoit fui en vain, l'orage ſemoit partout la mort. Un tourbillon impétueux l'entraîne, l'ébranle, lui arrache avec violence ſon fils, & le lance au loin, où il roule ſans vie au milieu des quartiers de roc, des troncs déracinés, des objets ſans nombre de l'inclémence des temps. La mère, hors d'elle-même, l'avoit ſuivi des yeux, s'étoit précipitée ſur lui, & ivre de joie de l'avoir retrouvé, avoit accéléré ſa courſe pour nous joindre, & careſſer en ſureté l'enfant

qu'elle preffoit contre fon fein. Mais il n'étoit plus, il étoit fourd à toutes fes marques d'amour ; il étoit infenfible à tous fes foins. Elle lui veut prodiguer fes embraffemens. Ses lèvres ne touchent qu'un cadavre glacé. Elle tomba alors dans un accès de délire que nul fecours ne put calmer. Elle pleuroit amèrement, puis tout-à-coup, fes yeux devenoient fecs & étincelans de fureur, elle s'abandonnoit à tous les tranfports de la rage. Elle retomboit enfuite dans un accablement morne & atterrant, puis fes larmes s'ouvroient un nouveau paffage, & fembloient ne pouvoir plus tarir.

Les cris des malheureux enfans qui de leur côté avoient perdu leurs nourrices, leurs mères, & gémiffoient dans l'abandon, contraftoient d'une manière déchirante avec ceux

de la nègreſſe. Chaque groupe particulier avoit un ſujet particulier de déſeſpoir, & l'enſemble de tous ces groupes portoit l'expreſſion générale du malheur commun à tous. Si les éclairs perçoient enfin les maſſes ſombres & noires des nuages, & nous éclairoient par longs intervalles, c'étoit pour redoubler nos angoiſſes, par la conviction toujours plus déchirante de l'étendue de nos maux.

La nuit alloit enfin ceſſer, nos ames étoient ſuſpendues entre les périls que nous avions courus & nos conjectures déſolantes ſur ce que nous allions voir. Les premières lueurs de l'aurore commencèrent à percer les ténèbres, le ſoleil parut enſuite, nous le vîmes poindre au-deſſus des collines, & éclairer tous les ravages de la nuit. Dieu! quel contraſte que cette matinée

& le jour qui l'avoit précédée ! Ce jour, qui sembloit être le jour de fête de la nature, & qui avoit déployé à nos yeux tous les succès de la culture, tous les gages de l'abondance ! . . . . Tout à présent étoit anéanti, tout étoit perdu, tout espoir flatteur avoit été précipité dans le gouffre de la ruine. L'horreur que tout inspiroit doubloit encore par les exclamations désespérées qui se répétoient à tout moment, & par les gestes de l'expression la plus déchirante : les uns levoient leurs mains au ciel, &, dans leurs transports frénétiques, ils lui reprochoient leurs désastres ; d'autres s'abandonnoient aux larmes & ne cessoient d'en verser ; quelques-uns plus résignés ne pouvoient se dissimuler leur foiblesse, & se frappoient la poitrine comme pour imposer silence à leurs murmures.

On n'effayoit pas de fe confoler, on s'adreffoit à peine une feule parole, on fe regardoit fans articuler un feul mot, & ce n'étoit que trop tout fe dire! Les premières plaintes partirent des créatures les plus patientes & les plus douces; les mugiffemens longs & mélancoliques de la vache fe firent entendre; elle avoit perdu fon veau, & l'invitoit avec une tendre follicitude à revenir vers elle; les brebis rappeloient auffi leurs agneaux dont elles fe voyoient abandonnées. Tous les oifeaux que nous appercevions rendoient la fcène encore plus pathétique; leur timidité naturelle, l'état où ils étoient, fans abri, fans nourriture, fans protection, leur vol incertain & égaré, plongeoient plus triftement encore dans les méditations lugubres du moment. L'ame difpofée

& ouverte à toutes ces impreſſions douloureuſes les ſaiſiſſoit, & s'en abreuvoit avec amertume; elles augmentoient la maſſe du malheur commun; elles réveilloient la ſenſibilité épuiſée par des ſouffrances continues; elles rappeloient les grands principes de l'union indiſſoluble de tous les êtres formés par le même Créateur.

La face du pays ſembloit entièrement changée. Les vallons & les plaines, les montagnes & les forêts qu'embelliſſoient le jour précédent tous les charmes de la verdure, ne préſentoient plus que la nudité de la déſolation; auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, il n'y avoit qu'accumulation d'images de ſtérilité & de misères. Les puiſſans & éternels mobiles de la végétation étoient tous ſuſpendus à la fois. L'ame effrayée ne ſavoit réſiſter à

l'effet glaçant que produiſoit ſur elle tout cet appareil du cahos. Les vents d'Afrique euſſent tranſporté ſur nos collines tous les ſables de cette contrée brûlante, les ravages de la guerre euſſent ſaccagé tout le pays, l'Etna lui-même en eût ébranlé les fondemens par ſes ſecouſſes répétées, que le déſaſtre n'eût pas été plus complet. Les arbres étoient tous déracinés, les habitations renverſées ; en quelques endroits, il ne reſtoit pas une pierre qui pût faire préſumer à quel uſage elle avoit ſervi. On ſe perdoit dans les décombres confondus, & le propriétaire s'égaroit en voulant reconnoître les bornes de ſes poſſeſſions. Les victimes étoient ſans nombre ; & les créatures les plus paiſibles giſſoient ſans vie, & ſervoient d'aliment à une douleur toujours renouvellée.

Les pigeons domeſtiques avoient le plus ſouffert, on les trouvoit en tas près des lieux où on ſe rappeloit avoir vû des colombiers. Les poiſſons eux-mêmes avoient été arrachés de leurs retraites, & l'on reculoit d'effroi, quand on les rencontroit diſperſés loin de leurs demeures, & froiſſés contre les débris. De nouveaux torrens s'étoient formés dans l'intervalle de la nuit, & s'étoient déjà creuſé un lit; des vaſtes étangs, des lacs conſidérables couvroient des eſpaces où à peine y avoit-il auparavant un ruiſſeau; les beſtiaux étonnés & épouvantés de cette révolution ſoudaine ne ſavoient où porter leurs pas incertains, ils s'enfonçoient dans les eaux en voulant chercher leurs paturages, ou bien ils étoient entraînés par les courans, & ſe précipitoient à une perte preſqu'iné-

vitable. Les grandes routes avoient difparu, & long-temps après ce terrible jour, les chemins de communication dans les montagnes furent impraticables. Dans les premiers momens, on établit des bacs, & on fe vit obligé d'aller à l'aide des rames dans mille endroits où les chars & les voitures rouloient auparavant avec tant de fureté & tant d'aifance.

Je finis en rapprochant quelques détails encore; dans toute la paroiffe où j'étois, il n'y eût pas une feule maifon à l'abri de l'ouragan; granges, bâtimens de dépendances, édifices de toute efpèce, tout fouffrit plus ou moins; la plupart furent totalement détruits. Ce que le vent avoit commencé d'abattre, les flots de la mer achevoient de le détruire, & ils engloutiffoient tout dans leurs fombres

abymes. Arbres, arbrisseaux, plantes, tout avoit cédé, tout avoit péri; les haies de campêche étoient toutes renversées, brisées, & entièrement dépouillées de leur écorce; il n'y avoit pas enfin un brin d'herbe d'un pouce de longueur qui ne portât les marques effrayantes du deuil général.

Je m'arrête; si je me laissois aller à citer toutes les particularités que je recueillis alors, la multiplicité de traits, d'accidens bisarres, d'infortunes, dont on me fit le récit dans les montagnes & les plaines que je parcourus, on accuseroit mon imagination de se livrer à ses écarts aux dépens de sa sensibilité, on voudroit ne pas me croire, & on préféreroit se persuader que je ne donne au lecteur que des fictions formées dans un accès de spleen.

On voulut aller à Savanna-la-Mar; il n'y eût plus de Savanna; les ruines seulement de deux ou trois maisons servoient d'inscription à sa tombe. Les vagues de la mer avoient tout entraîné, & ne sembloient avoir respecté ces décombres que pour en faire un monument de leur fureur. Les habitans de cette ville infortunée avoient été presque tous écrasés ou noyés; on me parla d'une maison où, sur quarante & un individus, quarante avoient péri presque à la fois & les uns aux yeux des autres. La mer s'étoit avancée progressivement de près d'un mille, & avoit apporté avec elle la terreur & la destruction. Deux vaisseaux & une chaloupe étoient à l'ancre dans une baye; ils furent soulevés, poussés loin du rivage, dans l'intérieur des terres, fracassés & en pièces;

on trouva leurs débris dans un petit bois de mangliers.

Quel état que celui des malheureux citoyens qui ſurvécurent à cette cataſtrophe épouvantable ! Quelles dûrent être leurs ſenſations, en ſe voyant tout d'un coup dénués des fruits de leurs travaux & d'une pénible induſtrie, ſans fortune, ſans biens, ſans aſile, ſous un ciel où ils liſoient en tremblant leur arrêt, en butte aux vents qui ſe déchaînoient ſur leurs poſſeſſions dévaſtées, expoſés à un froid que des à-verſes fréquentes rendoient plus piquant & plus déſagréable !

Eh ! qui pourroit, après ces ſombres tableaux, prétendre encore à l'inſouciance, ou à une préſomptueuſe ſécurité ? Eſt-il poſſible d'imaginer une leçon plus terrible & plus forte que celle de l'expérience ? Et oſeroit-on trouver que celle-ci

n'eſt pas aſſez atterrante, & étoit ſuſceptible de nuances plus caractériſées? J'ai vû la ruine de Liſbonne; j'en ai encore l'impreſſion auſſi récente que dans le temps où j'en fus témoin. Eh bien, je ne crois pas que ce ſpectacle eût une teinte auſſi lugubre, que celui du déſaſtre de la Jamaïque. Il y eût ſans doute plus de victimes, plus de bâtimens renverſés; mais il ne s'y joignit pas la combinaiſon des ténèbres, des vents & des eaux débordées; il ne s'y joignit pas la perte complette des récoltes, la dévaſtation de tout un pays cultivé, & même, proportion gardée de l'étendue & de la population, il n'y eût rien de pareil à la ruine totale de Savanna.

Il ſemble que nous ne pouvions plus ſouffrir, & que la coupe des

tourmens étoit épuifée pour nous : il y eût en effet un jour, deux jours peut-être de repos, ou d'accablement ; mais un nouveau fléau vint nous faire éprouver de nouvelles douleurs ; les émanations putrides, qu'exhaloient tous les cadavres épars dans nos plaines, gâtèrent infenfiblement l'air que nous refpirions, une forte de pefte fe déclara avec tous fes fymptômes & une violence extraordinaire. Perfonne ne fut à l'abri de fon influence, & les médecins eux-mêmes, affaillis comme leurs malades de ce mal affreux, étoient enchaînés comme eux fur un lit de douleur. La mortalité fut extrême. Les uns périffoient faute de fecours, les autres, manque d'alimens ; quelques-uns fuccomboient à la rigueur du temps ; un grand nombre trouvoit fa perte dans la réunion de ces différentes caufes.

Les Nègres, de leur côté, réunis par l'infortune & cherchant à profiter des circonſtances, s'étoient diviſés en petites troupes, & pilloient ouvertement. Les tonneaux de rum flottoient dans l'inondation générale; ils s'en emparèrent, & ne devinrent que plus inſolens & plus intraitables; & l'on frémit encore à la ſeule idée de ce qu'ils auroient pû projeter, entreprendre, exécuter peut-être, dans un moment où le déſordre & la crainte étoient partout, & uniquement.

Qu'on n'aille pourtant pas, dans le premier mouvement de ſon indignation, ſe répandre en malédictions & en outrages contre ces Nègres ſans délicateſſe: comment vouloir que, ſans principes fixes & certains ſur la moralité de leurs actions, ſans nulle connoiſſance préciſe d'une religion qui défend

de facrifier les autres à fon intérêt perfonnel, ces malheureux fe conduifent comme le feroit l'homme du monde le plus éclairé? Que de gens n'y a-t-il pas qui jouiffent du malheur de leurs femblables, & s'établiffent fur leurs ruines? Si l'on veut que les Nègres deviennent intègres & délicats, entourez-les d'hommes fenfibles, intègres, & délicats eux-mêmes. Mais ne leur donnez pas pour conducteurs, pour furveillans, pour modèles, des êtres avilis, qui ne leur apprennent qu'à voler, à mentir, & tout immoler à l'avidité du gain.

Le jour qui fuivit la nuit défaftreufe dont j'ai parlé eût pourtant fes intervalles de bonheur; la matinée fe paffa en félicitations mutuelles; tant de gens avoient crû

voir arriver la fin des ſiècles! on ſe retrouvoit avec raviſſement, l'eſprit ſembloit ſe créer des nouvelles idées, l'ame s'ouvroit à des ſentimens d'un genre réellement neuf, & ſe dilatoit avec délices.

Une ſituation ſi inouïe fit naître ſans doute bien des ſcènes touchantes & pathétiques; la tendreſſe & l'amour remplirent bien des cœurs, & leur donnèrent de douces jouiſſances, pendant que bien d'autres auſſi furent déchirés par les traits aigus de la douleur & du déſeſpoir. Des époux, des pères, des enfans, des mères, furent ſans doute ſéparés dans cette nuit cruelle, & ne ſe retrouvèrent plus... Mais pourquoi retracerois-je des ſcènes déſolantes, qui r'ouvrent tant de bleſſures, & qu'il vaudroit mieux oublier, ſi elles étoient de nature à s'effacer du ſouvenir?

Qu'il me ſoit permis du moins de peindre une partie des impreſſions que fit ſur moi le ſpectacle varié que j'avois devant les yeux. Ici, un groupe nombreux s'étoit raſſemblé autour de deux malheureux qui ſembloient ne pouvoir plus rien entendre; ils avoient reconnu leur fille dans un enfant qu'on retiroit de deſſous un tas de ruines, & leur déſeſpoir éclatoit de toute manière.

Là, pluſieurs groupes de Nègres déploroient leurs pertes en ſilence; & on ne devinoit que trop à leurs yeux pleins de larmes, à leurs mains ſerrées l'une contre l'autre, ou levées au ciel, que leur cœur étoit profondément navré.

Ailleurs, c'étoient des gens qui couroient çà & là, ſans but fixe, ſans deſſein quelconque. Ils ne ſavoient par où commencer à réparer

le désordre ; ils savoient encore moins se pénétrer d'une philosophie nécessaire, & travailler à rappeler leur présence d'esprit. Partout on rencontroit des êtres humains & sensibles, qui ne demandoient que la possibilité de porter des secours : mais le manque de méthode, la précipitation de la plupart d'entr'eux nuisoient au zèle des autres, & donnoient de l'embarras plus que des succès. Quelques-uns réussirent à la fin, & mon cœur se plait à rendre hommage à tous, mais en particulier à l'industrie infatigable & à l'activité généreuse des marchands & des Nègres, qui parvinrent à réparer en partie les premières pièces où nous pûmes nous établir nous & nos amis.

Ce devoit être ensuite très-curieux de voir toutes nos inventions, tous nos travaux, pour suppléer

aux meubles & à tous les uftenfiles de première néceffité domeftique; chaifes, tables, lits, papiers, livres, tout étoit confondu & épars dans les prairies. On effaya de recueillir ces débris; on alloit au loin chercher les matériaux de conftruction qui avoient fait partie des bâtimens qu'on relevoit; puis on réuniffoit tout ce qu'on avoit pû obtenir. Mais ces foins étoient prefqu'inutiles. Tout étoit en fi mauvaife état, qu'on fut obligé d'en laiffer une partie aux Nègres, & d'en réferver une bien petite pour l'ufage auquel on pouvoit l'employer; la plus confidérable fervoit à entretenir les feux que l'humidité de l'air ou le froid des habitations rendoient abfolument néceffaires.

En plufieurs endroits, furtout à Savanna-le-Mar, & dans fon voifinage, on n'avoit qu'une feule miférable

rable petite chambre. Elle servoit à la fois de chambre à manger, de chambre à coucher, de sallon de compagnie, de cuisine, de dépense, de lavoir & de laiterie; elle tenoit lieu en même temps de cave & de greniers, d'étable, & de basse-cour. A tout moment encore on y voyoit entrer les Nègres, qui n'avoient pas d'autre refuge, & qui pourtant y étoient à peine à l'abri de la pluie & du vent.

Dans ces premiers momens, où l'on pouvoit tout au plus se loger & se nourrir soi-même, il n'est pas difficile de conjecturer qu'on négligea les animaux domestiques; tous ceux qui ne mangent en grande partie que du blé en éprouvèrent surtout cruellement la disette; & il en périt un grand nombre, soit des effets de l'ouragan, soit qu'ils manquassent de nourriture ou de place

où ils fuſſent à l'abri du froid. On remarqua en même temps une foule d'oiſeaux ſauvages ; leurs vols obſcurciſſoient quelquefois le jour ; ils plânoient au-deſſus des endroits inondés, & ce nouveau ſpectacle avoit quelque choſe de romantique, au milieu des ſcénes de déſolation qui nous entouroient.

Dans l'inſtant où, en proye à l'effroi que nous causèrent les premiers ſignes de la rage de l'ouragan, nous avions fui en déſordre dans les appartemens inférieurs de la maiſon, nous n'avions penſé qu'à nous-mêmes. Nous avions oublié deux créatures certainement intéreſſantes pour moi ; ma chienne & mon perroquet. Fidelle étoit de la race des épagneules, & j'avois en elle une compagne favorite & conſtante. Pour mon oiſeau, c'étoit bien la bête la plus aimable & la

plus aimante que j'eusse jamais connue de son espèce. Toute la nuit, ce fut un vrai supplice pour moi d'ignorer leur sort ; toutes les chances étoient d'ailleurs si fatales ! & chaque pierre qui se détachoit, & retentissoit au-dessus de nous, sembloit nous annoncer la destinée des deux pauvres animaux. Qu'on juge de ma joye, quand, le matin, je fus sûr qu'ils respiroient encore. En les voyant, j'éprouvai des sensations si délicieuses, que je ne crois guères en avoir éprouvé souvent de plus fortes; certainement, me serois-je crû moins heureux si l'on m'eût annoncé que toutes mes pertes n'étoient qu'un songe. La petite Fidelle ne pouvoit rester en place; c'étoient des sauts, des courses, des gambades, qui ne cessoient pas ; c'étoit un petit aboyement, c'étoit un mouvement de queue, une suite

de geſtes pleins d'expreſſion, de ſentiment, de graces; elle avoit oublié ſa ſituation paſſée; elle ne voyoit que la nôtre, & ne ſe laſſoit pas de nous témoigner ſa joye de nous revoir. Le perroquet ſeul pouvoit la détourner de nous; & ſon compagnon d'infortunes avoit ſans doute des droits à ſes félicitations; elle ſembloit réellement lui en faire, puis elle nous rejoignoit. Cette ſcène m'attendrit aux larmes, & je ſoupire encore en penſant à Fidelle. Pourquoi ne puis-je plus lui donner que des regrets? Elle ne vécut pas long-temps depuis cette époque; une maladie violente l'attaqua; je la ſoignai; j'étois auprès d'elle à ſon dernier moment; elle me reconnut, me regarda avec une tendreſſe inexprimable, pouſſa un ſoupir... & mourut.

J'avois eû, dans ma jeuneſſe,

une autre favorite dont Fidelle defcendoit en droite ligne : dans ces jours de mon bonheur, elle ne me quittoit pas un moment : elle m'accompagnoit dans toutes mes courfes, tous mes voyages ; & pendant feize ans nous ne nous féparâmes pas. Auffi long-temps qu'elle eût des forces, elle me fuivit dans mes promenades. Quand elle en fut devenue incapable, elle fe confoloit par l'efpoir de me voir revenir. Le mauvais temps ne la décourageoit point ; la nourriture n'avoit plus de valeur à fes yeux ; elle ne défemparoit pas de fa loge, elle ne pouvoit fe réfoudre à différer d'un moment le plaifir qu'elle efpéroit. La néceffité me força à faire un voyage éloigné ; je ne pus emmener ma chienne : elle ne pût fupporter mon abfence ; elle refufa tous les alimens qu'on lui préfen-

toit; & expira victime de ſon attachement pour moi.

Que le ſtoïcien ſévère ſe garde de crier au ſcandale, & d'appeler foibleſſe un ſentiment qui n'eſt que l'expreſſion pure & ſimple de la reconnoiſſance : n'eſt-ce pas dans la nature dépouillée des ornemens de la corruption, que ſe retrouve l'empreinte adorable du doigt créateur? Plus on s'écarte de ſes règles, plus on s'éloigne de la vérité. Pour le ſentiment, la nature & la vérité ſont ſynonimes, & n'ont pas deux manières de s'appliquer.

Ce n'eſt que dans la ſimplicité ſûre & tranquille des jouiſſances que donne la nature, que l'homme peut trouver le calme & la conſolation : la vie qu'on mène dans un monde tumultueux eſt trop ſouvent en butte aux mortifications & à l'envie, au mépris & aux ou-

trages. Qu'il eſt heureux celui qui, fortement pénétré de ces idées, ſait de bonne heure rétrécir la ſphère de ſes vues & de ſes projets! S'il n'a pas l'approbation du monde, il ſait ſe contenter de celle de ſa conſcience: s'il ne peut pas rendre d'importans ſervices, ſi ſon influence n'eſt pas puiſſante, il ſent au moins que ſon cœur droit & loyal ne reſpire que pour le bien de ſes ſemblables. Il ſaura être humble dans la proſpérité, & ſourire au ſein des orages.

Je pourrois m'étendre plus long-temps ſur les acceſſoires de la ſituation où j'en ſuis reſté. Je pourrois tranſporter mes lecteurs auprès de tous les feux, qu'on allumoit la nuit devant nos nouvelles retraites; je pourrois peindre les Nègres

en rond autour de ces feux, & occupés à les entretenir, & à parler de leurs malheurs. Je pourrois enfin mettre auſſi ſur la ſcène les Blancs aſſis devant leurs portes, fumant triſtement en ſilence, ou énumérant leurs déſaſtres....... mais je deviens prolixe, je crains de fatiguer mon lecteur bénévole, & je termine ici un chapitre peut-être déjà bien long.

Suites de l'ouragan pour les Planteurs.

APRÈS les ouragans, & furtout après ceux qui approchent de celui de 1780, il y a bien peu de fortunes qui n'en fouffrent un échec confidérable. Il faut être vraiment dans l'opulence pour ne pas être ruiné complètement par ce fleau. La perte en général eft proportionnée à la grandeur & au nombre des bâtimens qui fe font écroulés. Mais il s'y joint enfuite une foule de circonftances dont il eft impoffible d'évaluer affez haut l'effet. Il faut bâtir de nouveau, il s'agit alors de raffembler affez d'ouvriers, mais on ne le peut pas faire fans que cela entraîne & de grands frais, & de grands embarras, & de grands

retards pour la moiſſon; & ces délais font un mal irréparable; on pourroit au moins retirer quelque fruit des vieilles cannes, tout endommagées qu'elles puiſſent être, en les coupant immédiatement après l'ouragan; mais on néglige de le faire, & enſuite, on s'y prend trop tard. Elles ne donnent que le produit le plus chétif.

Mais j'abandonne ces conſidérations générales, pour en venir à tous les détails des ſoins du planteur, quand il a éprouvé un déſaſtre pareil à celui que j'ai peint. Et comme on a peut-être encore ſous les yeux les dernières ſcènes que j'ai eſſayé de tracer, on me permettra de continuer à parler comme témoin infortuné de tout ce qui va ſuivre. Mes poſſeſſions ont au moins ſoixante milles de circonférence; il ſeroit difficile d'embraſſer d'un

coup-d'œil tous les travaux dont elles devinrent alors l'objet, je ne parlerai que de ce qui ſe paſſoit autour moi, & d'après ces particularités, on pourra aiſément juger de l'enſemble. Le mal étant preſque le même partout, les remèdes ne pouvoient s'appliquer d'une manière bien différente.

On ne penſa d'abord qu'à mettre à l'abri tout ce qui étoit de nature fragile & délicate : mais où trouver un abri ? Nous n'avions pas un ſeul endroit qui fût défendu des injures de l'air. On faiſoit bien ſécher au ſoleil tout ce qui avoit ſouffert de l'humidité ; mais nous ne jouiſſions du ſoleil que par intervalles ; à peine nos effets commençoient-ils à devenir moins humides, qu'une pluie ſoudaine venoit rendre nos efforts inutiles. Nous nous retrouvions dans le

même embarras qu'auparavant, & nous revenions à la charge; ce fut notre unique occupation pendant deux ou trois jours. La première journée fut totalement perdue, comme on s'en doute bien; au milieu de tant d'objets à perdre, & tant d'autres à ſauver, il eût été extraordinaire, étonnant, de ſavoir ſe faire un plan raiſonné & méthodique; on ne ſavoit où donner ſes premiers ſoins, & tout n'étoit que déſordre & confuſion.

Pendant quelque temps, il eſt vrai, les ruines de Savanna ſemblèrent ſeules fixer l'attention. Une ville abymée avec la plupart de ſes habitans étoit un ſpectacle trop inouï pour ne pas occuper tout le monde: ſoit curioſité, ſoit intérêt, ſoit quelque ſentiment plus noble & plus tendre, la paroiſſe fut oubliée pendant les premiers jours,

& tout ſe porta à Savanna, ou du moins à la place où elle avoit exiſté. Blancs, Nègres, Mulâtres, tous y accoururent. Ce n'étoit pas qu'un même but les réunit. Tous ne portèrent pas les mêmes ſecours. Les uns n'étoient venus que pour piller; d'autres pour être utiles, la plupart peut-être ne furent tentés que par l'impunité dont ils n'étoient que trop sûrs. Sous le prétexte de reconnoître leurs propriétés, le plus grand nombre ſe ſaiſiſſoit de tous les objets qui leur tomboient ſous la main; les pauvres Nègres étoient cruellement dépouillés de ce qu'ils avoient pû recueillir pour eux ou pour leurs maîtres. Des miſérables, enflés de l'autorité qu'ils prétendoient recevoir de leur différence de couleur, les tyranniſoient avec violence, leur arrachoient des mains ce qui pouvoit ſátisfaire leur

avidité, & employoient les menaces & les outrages à la moindre résiſtance.

En peu de jours, on vit dans les fortunes, des révolutions bien bizarres. Des colons qui s'étoient ſouvent applaudis de leur indépendance furent en ce moment dénués de tout; & des gens, qu'on avoit connu pour ne poſſéder rien, parurent tout-à-coup au ſein de l'aiſance. On vit des hommes qui, vingt-quatre heures avant l'ouragan, n'avoient pas une chétive cabane, poſer enſuite les fondemens d'une maiſon régulière ſans aucuns frais apparens, & poſſéder des proviſions conſidérables, ſans avoir eû recours à perſonne.

On auroit pû croire que toutes les fortunes avoient été livrées au pillage, & que le plus heureux ou plutôt le plus hardi avoit acquis

de droit ſes titres à ſa nouvelle propriété.

Cette partie de la paroiſſe fut quelques jours le théâtre du déſordre, de la licence & de l'ivreſſe ; & ce ne fut que lorſque les beſoins & la réflexion firent entendre leurs cris impérieux, qu'on penſa ſérieuſement à réparer ſes pertes, & qu'on ſongea aux conſolations que l'induſtrie & l'activité pouvoient ſeules procurer.

Dans un endroit du monde plus connu, une cataſtrophe comme celle de Savanna eût pû animer plus d'un hiſtorien, & inſpirer plus d'un poëte. Au moins alors eût-elle été conſacrée dans les annales des événemens, & eût-elle ſervi d'exemple des calamités poſſibles. Les ruines de Port-Royal enſevelies ſous les vagues de la mer auroient été long-temps un objet d'inſtruction

ſalutaire. Ils auroient atteſté d'une manière bien terrible comment la puiſſance inviſible qui laiſſe les mortels élever leurs monumens, peut auſſi, en un inſtant, les renverſer dans la pouſſière.

Tableau des premiers travaux des Nègres après l'ouragan.

Je laiſſe enfin Savanna & les digreſſions où elle m'a entraîné, & je reviens à mes plantations.

Dès qu'on eût pû fixer avec une ſorte de certitude les moyens à employer & les meſures à prendre, on diſtribua les Nègres dans les endroits où il falloit porter les premiers ſecours. On ſe mit à relever les habitations des Blancs, à conſtruire de nouvelles cabanes pour les laboureurs, à recueillir de toute part des proviſions, à les réunir, à les charrier.

Dans cette activité, dans ces travaux, on ſentoit la tranſition de la misère à l'eſpoir d'un état heu-

reux. On avoit le ſpectacle le plus piquant & le plus intéreſſant. On voyoit paſſer à chaque inſtant des femmes, des enfans chargés de corbeilles ou de paniers remplis de fruits de plantain, d'ignames, de cocos. Ici, c'étoient des charrettes qui s'avançoient avec lenteur, & à peu de diſtance, c'étoient des mules dont le pas accéléré & leſte faiſoit un contraſte agréable; les conducteurs ajoutoient à l'effet de ces groupes par leurs geſtes, leur vivacité, le mouvement rapide de leurs fouets, leurs attitudes naïves & pittoreſques. Plus loin, on appercevoit des bergers & leurs beſtiaux; on ſe délaſſoit à les voir quitter l'attirail pénible du labourage; on penſoit au ſuccès de leur perſévérance, quand on le leur voyoit reprendre.

La réunion de toutes ces ſcènes

mouvantes avoit un charme particulier, & on anticipoit avec délices le moment où l'on retireroit les fruits d'un travail ſoutenu, & d'une méthode judicieuſe.

Les Nègres ajoutoient au tout une nuance, une teinte tout-à-fait *ſentimentale*. Comme on avoit redoublé de ſoins & d'égards pour eux, ils vouloient en paroître reconnoiſſans; ils ſe mettoient à l'ouvrage avec empreſſement, avec ſentiment. Ils ne ſembloient plus obéir, on ne les forçoit pas à travailler, on les animoit ſeulement par des motifs d'honneur; & à leur tour ils paroiſſoient agir par conviction, par eſprit d'ordre & de devoir. On n'entendoit pas le plus léger murmure, c'étoit un zèle charmant & plein de ſenſibilité.

Les champs de cannes offroient

le tableau le plus animé qu'il ſoit poſſible d'imaginer en ce genre. Les Nègres rétabliſſoient les haies; les Nègreſſes viſitoient ſoigneuſement toutes les jeunes cannes, pour remédier au déſordre qui avoit pû s'y faire; ou bien, elles ſe joignoient avec leurs enfans aux ouvriers employés autour de la maiſon de l'inſpecteur; elles étoient attentives aux moindres détails, & prévenoient preſque la demande de ce qui étoit néceſſaire. Tantôt elles aidoient à réparer la partie du bâtiment deſtiné à contenir les proviſions; tantôt elles travailloient auſſi elles-mêmes à clorre de haies la baſſe-cour; en d'autres momens on les voyoit porter les différens matériaux néceſſaires à la conſtruction des granges. Elles avoient l'art de ſe multiplier pour devenir plus utiles, elles ſembloient concentrer

toutes leurs forces imaginatives en un ſeul point, le bien commun, & elles devenoient ingénieuſes & habiles à ſaiſir tous les moyens d'y coopérer.

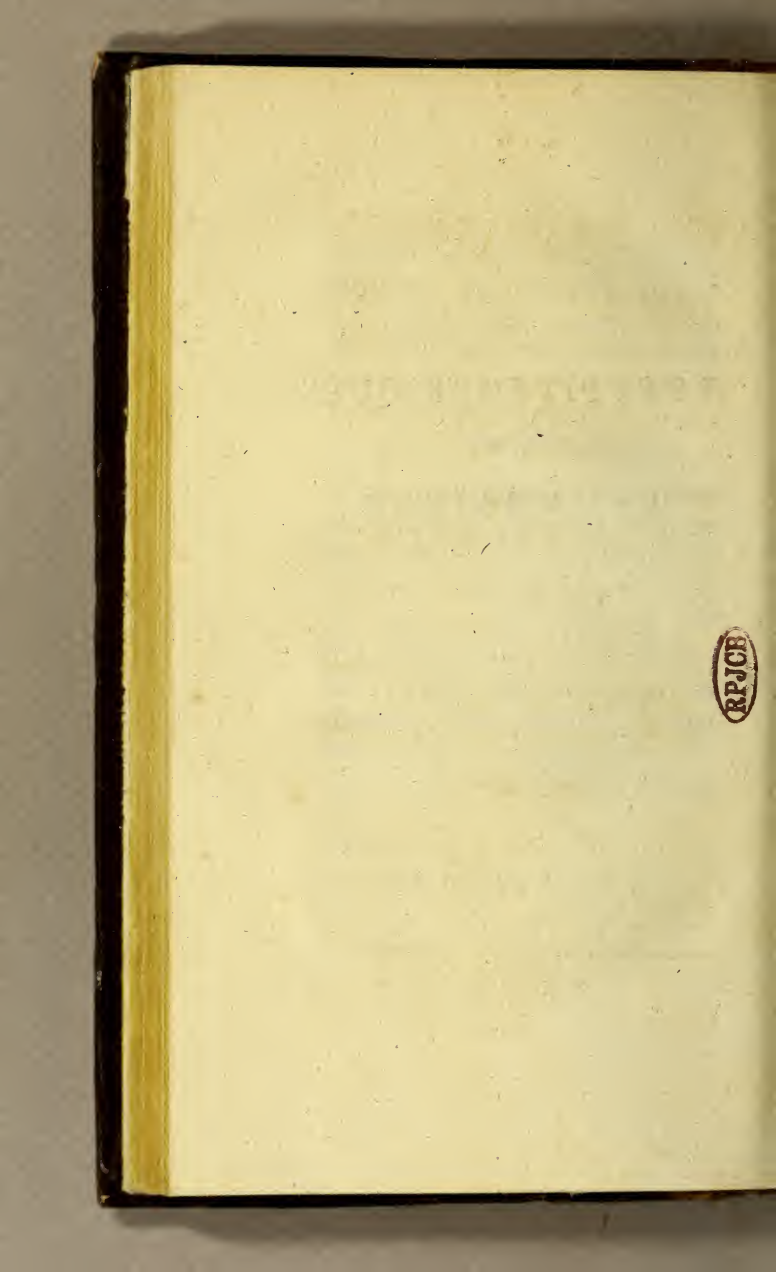
LE lecteur peut donc ſe tranſporter ſur nos plantations, ſans les ſentimens pénibles qu'il a pû éprouver avant les travaux dont je l'ai rendu témoin ; il peut ſuppoſer qu'une partie du terrein eſt déjà plantée ; il peut même s'appercevoir que les jeunes cannes vont exiger les premiers ſoins du planteur, il peut ſe promener dans les différentes pièces, pour embraſſer à-peu-près toute la ſuite des opérations de l'agriculteur ; il verra les unes déjà préparées à recevoir de nouvelles cannes, il en verra

d'autres que l'on laboure encore, il en trouvera enfin qui ne ſont que fumées, & qui auront à ſubir toutes les opérations dont il eſt déjà au fait.

LE traducteur s'arrête auſſi dans cet intervalle de douce & oiſive contemplation ; il n'oſe ſe haſarder à parcourir avec aſſurance le champ qui s'ouvre encore devant lui, & il attendra pour s'y élancer de nouveau, qu'un petit nombre de lecteurs bénévoles l'anime, le ſoutienne, & l'encourage par une indulgence dont il ſentira tout le prix.

FIN DU Ier. VOLUME.

VUES PITTORESQUES
DE
LA JAMAÏQUE.


RPJCB

VUES PITTORESQUES

DE LA JAMAÏQUE,

Avec une description détaillée de ses productions, sur-tout des cannes à sucre, des travaux, du traitement et des mœurs des Nègres, etc.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE M. W. BECKFORT;

PAR J. S. P.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LA VILLETTE, Libraire, rue du Battoir, N°. 8.

1793.



NOTE

DU TRADUCTEUR.

Le traducteur demande encore très-humblement pardon à l'auteur & à ses lecteurs agricoles. Pour en venir plus vite à l'objet annoncé à la fin de la seconde partie de cet ouvrage, il supprime un résumé des causes, ou plutôt des accidens qui empêchent le planteur d'espérer telle ou telle récolte avec confiance. On l'avoit déjà vû dans ce qui précède, & certainement on l'aura lû de manière à se le rappeler, si du moins l'éloquence d'un écrivain peut faire une impression vive sur ceux qui le lisent.

Au reste, le traducteur pourra donner dans un Appendice *qui terminera sa traduction, tous les détails* géographiques & économiques *qu'on peut donner sur la Jamaïque ; & il s'efforcera de réparer son infidélité apparente, en présentant, dans un tableau net & soigné, la substance de celles des excellentes remarques de son auteur, qu'il aura pû négliger. Il profitera en même temps du travail estimé de* M. Du Trône, *sur les cannes cultivées à St. Domingue, & sur tous les procédés de la fabrication du sucre. Mais il le répète encore avec franchise, il a eû plus à cœur de faire connoître les loisirs & l'imagination d'un des hommes les plus aimables de l'Angleterre, que de suivre* à la lettre *la marche d'un traducteur; il sera heureux s'il a pû*

donner une idée de la ſuite enchanteresſe des tableaux de ſon modèle, & engager tous ceux qui le peuvent, à les admirer avec le coloris & les graces qu'y donne M. Beckford lui-même; on y verra comme il profite de toutes les richeſſes d'une langue, faite plus que toutes les autres enſemble pour ſervir d'organe au génie, & pour en exprimer les vaſtes & hardies conceptions.

Au moment où je finiſſois la traduction de ce ſecond volume, j'ai reçu des lettres de M. Beckford; elles reſpirent la plus grande indulgence, & pourroient ſeules me dédommager de mon travail; entr'autres marques de bienveillance, il approuve les légers changemens que j'avois pris la liberté

de faire à son ouvrage, & me permet avec une délicatesse, une modestie infiniment rare, d'y faire de même tous ceux que je pourrai juger convenables.

Pregny, 20 Avril 1792.

VUES PITTORESQUES DE LA JAMAÏQUE.

TROISIEME PARTIE.

Je ſuppoſe que le planteur a vû approcher le mois de Novembre; il va viſiter ſes plantations, il va ſuivre les Nègres dans leurs différens travaux; il va jouir en peintre de tout ce qui s'offrira à ſes regards, & depuis cet inſtant juſqu'au commencement de la moiſſon, nous allons partager avec lui toutes les ſenſations qu'il éprouvera.

Dans ce moment de l'année, le vent du nord règne avec aſſez

d'égalité; les matinées font d'une fraicheur délicieufe, & l'obfervateur peut parcourir toute l'isle avec agrément, pour en faifir tous les points de vue. La nature femble revêtir un afpect tout différent de celui qu'elle avoit pendant la faifon des pluies; & la foule d'images riches & variées qu'elle étale a de plus tout le piquant de la nouveauté. Le planteur promène fes regards fur fes nombreufes poffeffions, & ne fe livre que trop fouvent à de préfomptueufes efpérances, qui feront place peut-être aux mécomptes & aux chagrins.

Il y a quelque chofe d'extrêmement agréable & de vivifiant pour le fentiment dans le retour des vents du nord. On fent alors l'ardeur du foleil fe diminuer, fe perdre, & fe remplacer par la délicieufe agitation que donnent à l'air

les brifes qui fe lèvent; des nuages détachés ou en groupes, des ondées paffagères, paroiffent avec l'aurore, fe montrent tout le jour, & ceffent à peine aux approches de la nuit.

Les matinées ont un charme particulier & enchanteur; l'air qu'on refpire femble être l'air de la vie & de la fanté, tant il eft frais, pur & célefte. Le foleil n'a plus cette influence accablante qui abimoit & confumoit le corps. On peut enfin l'obferver, & fuivre tous les phénomènes qu'il produit. On fe plait à lui voir percer les brouillards qui l'interceptent; ou bien darder fes rayons de feu dans le fein des pluies paffagères du moment, & y femer les plus riches couleurs. On commence à fe plaindre moins de la langueur qui énervoit le corps; l'ame fe tire à fon tour de l'abattement, & reprend de l'élafticité &

de l'énergie. Le temps semble opérer tous ces prodiges, renouveller les esprits affoiblis & épuisés, donner du jeu à la circulation, & tendre de nouveau tous les ressorts du système nerveux.

Le lever du soleil reçoit aussi alors un caractère tout original. Cet astre ne verse plus ses torrens de feu avec sa magnificence ordinaire, il est obligé de lutter avec les ondées fréquentes qui cherchent à le voiler par leurs vapeurs suspendues; & la variété des coups de lumière multiplie les beautés des images que saisit l'observateur. C'est le moment des arcs-en-ciel, & on les voit avec mille modifications différentes se fondre imperceptiblement, ou se former avec audace. Les collines sont quelquefois entiérement ensevelies sous un brouillard perlé; quelquefois, elles présentent leurs

maſſes d'ombres impoſantes : tantôt elles ſont couvertes d'un nuage du plus bel or; tantôt elles déploient leurs formes découpées, & reſplendiſſent dans tous leurs points d'une vive lumière.

Les nuages varient la ſcène de mille manières; ils voilent ſouvent les plaines aux yeux de l'habitant des collines; plus ſouvent encore ils dévancent le lever du ſoleil; ils ſe traînent avec lenteur ſur les ſommités des montagnes; ils fuyent, ils volent comme pour éviter la pourſuite des vents; ou bien enfin ils s'entr'ouvrent & répandent leurs eaux ſur les prairies. Le payſage s'embellit de tous ces jeux de la nature, & les parfums qui traverſent les airs ſur les ailes du vent, font jouir de toutes les délices des bois ſur les rivages les plus découverts.

On croiroit que ce printemps de l'Elyſée n'eſt pas ſuſceptible du plus léger inconvénient. Il n'eſt que trop sûr, cependant, qu'il a une influence fâcheuſe ſur les blancs & ſur les nègres qui habitent l'isle. On les voit friſſonner, trembler de tous leurs membres au moindre froid, ſe plaindre, ſe lamenter tant que durent les vents; & dans les nuits les plus chaudes, dans le milieu même du jour, allumer des feux dans leurs demeures, & gémir en s'en éloignant.

Le vent du nord produit un effet ſingulier ſur les champs de cannes fleuries. En un moment on voit leur ſurface entière ſe plier ſous l'impétuoſité d'une à-verſe ſoudaine; un inſtant après, un coup de vent les ſoulève & déploie aux regards tous leurs panaches argentés; puis en reprenant

leur première attitude, tous ces panaches laiſſent appercevoir la bordure lilas qui les embellit.

Si le champ eſt placé ſur la pente d'une colline, vous aurez une alternative tout auſſi pittoreſque de maſſes du plus beau verd, & d'autres maſſes d'un jaune doré & éclatant. Toutes ces altérations de couleur ſont enſuite tour-à-tour rendues plus animées par le ſoleil, ou adoucies par les ondées, & produiſent des effets plus romantiques, plus intéreſſans, qu'il n'eſt poſſible de rencontrer ailleurs que dans des champs de cannes.

Montez enſuite ſur les montagnes, parcourez leurs flancs eſcarpés, deſcendez dans l'obſcurité des vallées, entrez dans les grottes & les cavernes, & vous aurez une ſuite variée des effets du vent, tous différens, & tous agréables.

C'eſt ſurtout ſur les montagnes qu'ils ſont plus violens & plus caractériſés, comme auſſi ils y ſont plus paſſagers, plus momentanés que ſur les plaines ; les rayons de ſoleil qui viennent dorer les ondées & percer le feuillage des arbres charment la vue ; ils ſemblent acquérir à cette hauteur une nouvelle vigueur, une plus grande énergie, & embellir enſuite l'Océan des plus riches & des plus magnifiques couleurs.

J'AI déjà parlé des beaux rochers de Bluefield, je me tranſporte dans ce moment ſur la partie la plus élevée de cette colline romantique, & je peindrai les beautés de la ſcène qui s'offre aux regards depuis cet obſervatoire délicieux.

Le long de la route qui conduit

au fommet, on a conftamment fous les yeux un courant d'eau pure, limpide & tranfparente, qui va fe jeter dans la mer; plus on avance enfuite, plus on trouve de fituations piquantes : les précipices fe découvrent à l'œil, & l'on ne peut fe défendre d'une forte de terreur en mefurant ainfi, fans nul obftacle, leurs gouffres & leurs abîmes : à peine apperçoit-on les plus petites touffes d'arbriffeaux ou de plantes; & dans de certains endroits le fentier eft extrêmement étroit.

Une fois que vous êtes parvenu à la plus haute ftation que vous defiriez trouver, & que vous contemplez tout le pays qui s'étend au-deffous de vous, il eft impoffible qu'il ne fe mêle pas de l'extafe à vos fenfations, tant eft magnifique l'enfemble de tout ce que vous voyez : les bois que vous

dominez femblent avoir quelque chofe de grand & de folemnel; vous diftinguez fur les rochers de la baie mille efpèces de plantes rampantes, qui forment feules un deffin varié & plein de goût par leurs pofitions refpectives ; vous fuivez les détours tortueux du fentier que vous avez gravi ; vous laiffez errer vos regards avec complaifance & fur les collines qui vous entourent, & fur la plaine qu'elles ombragent, la ville enfin & fes groupes nombreux d'habitations, la baie, tous les mâts qui s'élèvent prefqu'en fpirale, & les montagnes qu'on voit dans l'éloignement & qui fe perdent à l'horizon : tout cela forme réellement une réunion, un amphithéâtre de beautés dont on n'a nulle idée dans d'autres climats. — Il y a, entr'autres détails, certains points de vue

qui me retracent les plus beaux morceaux de Claude Lorrain; je crois encore les admirer dans le cabinet de M. Agar; je me transporte dans cette efpèce d'académie des beaux-arts, où font réunis avec tant de goût les chefs-d'œuvres des plus grands artiftes, & je me rappelle furtout avec intérêt l'indulgence du favant, qui l'ouvre toujours avec plaifir aux curieux & aux génies qui cherchent des modèles pour fe diriger.

De la colline de Bluefield, on a encore *à vue d'oifeau* une magnifique perfpective de la mer. Du fommet de quelques-uns des édifices de Loweftoft, on a peut-être une vue plus étendue, mais elle l'eft trop; on ne diftingue plus ni baies, ni rivages, ni plaines, ni montagnes; au lieu que depuis la place dont je parle, les regards

s'étendent d'un côté ſur l'Océan & ſe perdent dans ſon immenſité, tandis que d'un autre ils ſe prolongent au loin ſur les côtes, & jouiſſent alternativement des ombres, des coups de lumière, & de tous les accidens de payſage qui peuvent ſe préſenter.

La baie paroit le matin n'être qu'un vaſte miroir du plus beau poli; elle eſt gazée d'une vapeur jaunâtre & qui ſemble brûlante; elle donne parfaitement l'idée du ſilence & de la langueur que fait naître l'approche de la chaleur; elle ſemble ſoupirer & inviter les vents frais à venir la tirer du calme mortel où elle gémit, pour répandre enſuite la fraîcheur & la ſalubrité dans tout le pays qui l'entoure.

Les matinées ſont délicieuſes ſur le bord de la mer; on ne ſe laſſe jamais de ſuivre les effets des pre-

miers zéphirs ; on aime à diſtinguer la vague éloignée qui commence à agiter inſenſiblement toute la maſſe d'eau qui borne l'horizon ; on ſe plait à la voir réveiller, pour ainſi dire, une ſeconde vague, qui communique ſon ébranlement à une troiſième ; on eſt entraîné à ſaiſir les progrès de cette ondulation ſucceſſive, juſqu'au moment où toute la mer la partage, & où les rayons du ſoleil viennent ſe jouer ſur la partie ſupérieure de cette infinité de vagues qui ſe ſont formées.

Le ſein de la mer perd alors ſa douce uniformité ; il ſe trouble, il ſe ſillonne, & brille de toutes parts. Les ombres qui s'y réfléchiſſent ſe briſent, & deviennent incertaines ; la réflexion des objets eſt interrompue, les ondes perdent leur tranſparence, & prennent une teinte verdâtre,

Quelquefois le vent eſt léger & foible; il ne ride la ſurface des eaux que dans certains endroits; dans quelques-uns, il forme une eſpèce de cercle de vagues & d'ondulations; dans d'autres, il pouſſe les ondes juſques ſur les ſables du rivage; dans l'intervalle il retient ſouvent ſon haleine, & le ſoleil darde ſes rayons en pleine liberté; les pêcheurs ſemblent reſpirer à peine, tant ils ſont accablés de chaleur; les canots ſe perdent dans une vapeur embraſée, on les croit ſoulevés au-deſſus de l'Océan, & en même temps on voit leur contour s'y réfléchir fidellement.

Ailleurs, le vent eſt aſſez fort pour enfler les voiles des bâtimens qui s'offrent à la vue, & on les voit tantôt s'enfoncer dans l'épaiſſeur des ombres, tantôt s'en

élancer pour paroître toutes brillantes de lumière.

Quelquefois on croiroit voir un énorme lit de ſable là où étoit la mer; d'autres fois, c'eſt une ſucceſſion de ſillons, que fendent les quilles des vaiſſeaux ; à tout moment, ce ſont des nuances différentes, des apparences variées; & à chaque changement de ſpectacle, c'eſt une nouvelle ſenſation dans l'obſervateur, c'eſt celle de l'accablement ou de la fraicheur.

Les rivages ſont ornés d'une foule d'arbuſtes, d'arbres & de plantes du verd le plus gai, & des formes les plus pittoreſques. Les mangliers attirent ſurtout l'attention par la ſingularité de leurs tiges, & la force de végétation de leurs racines. Ici, c'eſt la vigne ſauvage qui ſe recourbe partout en berceaux; là, c'eſt la modeſte portlandia qui ſe

cache dans les buiſſons; ſes parfums la trahiſſent en embaumant l'air, mais en même temps ils affoibliſſent les ſens par la force & la douceur de leur odeur.

Le ſilence qui accompagne toutes les ſcènes que je viens d'eſquiſſer eſt interrompu de grand matin par le cri aigu des grillons, le ſifflement des merles, le croaſſement des corbeaux & des grenouilles. Et quand ceux-ci ont fini, ils ſont remplacés preſque à l'inſtant par le roucoulement mélancolique des ramiers, qui accompagne délicieuſement le murmure des vagues qui s'étend au loin le long des côtes.

Cette réunion d'images, de tableaux, anime tout le payſage, & lui donne du ſentiment & de la vie. Elle réveille en même temps toutes les idées que fait naître la contemplation de l'Océan, de cet

amas

amas d'eau incommenſurable, que l'homme a ſû faire ſervir à ſa gloire, tout en y trouvant ſi ſouvent ſon tombeau.

Quand le corps a été épuiſé par de longues ſouffrances, quand l'ame a été conſumée par les ſoucis & les inquiétudes, je ne connois rien qui puiſſe recréer, fortifier, diſtraire, comme une promenade ſolitaire, faite au point du jour ſur les bords ſablonneux de la mer. Mille objets nouveaux ſe préſentent à vous dans ce moment. Ce ſont des peuplades de teſtacées qui couvrent le fond des eaux, ou qui fuyent dans leurs retraites; ce ſont les pélicans qui fondent avec la rapidité de l'éclair ſur la multitude de poiſſons qui ſe jouoient avec ſécurité; c'eſt une nuée de poiſſons volans, qui s'élancent dans un élément étranger pour ſe dérober aux

pourſuites du dauphin; on le voit ſuivre avec impatience leur vol, guetter le moment où leurs aîles deſſéchées les forceront de redeſcendre, & les engloutir dans ce fatal inſtant; on apperçoit auſſi le terrible requin & les autres monſtres voraces, chaſſer devant eux la foule éperdue de leurs victimes, & ſoulever les flots par l'agitation, le tumulte, le déſordre qu'excite leur chaſſe. On s'arrête avec une ſorte d'étonnement à voir ſauter les marſouins, & les autres eſpèces de gros poiſſons; & l'on ne peut s'empêcher de ſourire en voyant le mouvement général ſe communiquer à la lourde & maſſive baleine.

On peut laiſſer de côté cette ſcène mouvante, & repoſer tranquillement ſes regards ſur le nombre prodigieux de canots & de petits bateaux, qui, dès l'aurore,

ſemblent tous poindre à l'horizon, ſe détacher diſtinctement les uns des autres, & ſe laiſſer compter au travers de l'atmoſphère transparente & lumineuſe qui les entoure. Il y a même quelque choſe de grand & de romantique dans l'idée que la vue n'eſt arrêtée & bornée que par les montagnes qui ſont dans le fond du tableau, & l'embelliſſent par les acceſſoires impoſans de leurs rochers, de leurs bois, de leurs ombres qui ſe répètent & ſe multiplient dans les eaux.

Quel ſurcroit de délices n'eſt-ce pas pour le convaleſcent, s'il ſe joint à ce ſpectacle la fraicheur pure & ſalutaire du vent du nord! Le ciel, la mer, le rivage, les terres, tout revêt un aſpect plus varié; les pluies paſſagères viennent ſouvent encore ajouter à la beauté des ſcènes que j'ai décrites, & tous

les phénomènes multipliés qu'elles occasionnent dans l'atmosphère des nuages viennent se réfléchir sur l'Océan, & doubler les plaisirs de l'observateur.

L'état de convalescence est, suivant moi, celui de tous qui dispose le plus à la mélancolie & aux grandes impressions. Toutes les scènes pastorales charment alors les yeux, & l'ame se trouve à l'unisson avec le murmure des feuillages de chaque bosquet. Le convalescent a ses espérances, ses desirs comme ses craintes; & si les souvenirs de la maladie se mêlent à ses sensations, ils sont adoucis par le calme & la patience que donne l'attente d'un retour de santé. La foiblesse qu'on éprouve donne un caractère de tendresse plus sensible à la manière d'être qu'on a dans ses rélations sociales; les parens

deviennent plus indulgens encore, plus aimans s'il eſt poſſible; le fils ſemble plus attentif à ſes devoirs, & aux égards qu'il témoigne; l'ami eſt plus empreſſé, ou il ſent plus profondément ce qu'on fait pour lui; les domeſtiques mêmes redoublent de zèle, à ce qu'il ſemble, & on les croit plus néceſſaires. — Notre impuiſſance nous fait ſentir dans ces momens tous nos beſoins; des riens excitent alors notre reconnoiſſance, tandis que, dans la confiance que donne la ſanté, nous oublions ſouvent de vraies & grandes obligations.

L'homme, dans cet état critique, eſt forcé de porter ſes regards ſur lui-même; il eſt, pour ainſi dire, entre la vie & l'éternité; qu'il eſt heureux, quand il peut alors enviſager ce monde ſans regrets & n'y voir que frivolité, eſpérances trom-

pées, projets continuels, incertitude, & amertume! qu'il eſt heureux, dis-je, quand d'un autre côté il élève ſon ame aux ſublimes eſpérances de la paix & de l'immortalité! Sans-doute, il ſe voit ſur le point d'abandonner en même temps des êtres aimans & ſenſibles, qui font partie de ſon exiſtence; mais auſſi ne va-t-il pas ſe réunir à d'autres êtres qu'il avoit aimés, peut-être plus que ceux dont il ſe ſépare, & ceux-là même ne viendront-ils pas, à leur tour, jouir avec lui du bonheur dans l'aſile céleſte où il les devance!

Dans cette terrible période de notre carrière, le livre de la vie eſt ouvert devant nous; &, tout en nous fortifiant contre notre foibleſſe, la religion nous apprend à en lire avec fruit les pages les plus inſtructives; elle adoucit notre mé-

lancolie par la voix douce & tendre de la consolation; elle ranime nos espérances en ne nous parlant que de la clémence de notre Créateur; elle nous détache du monde, & nous met devant les yeux ce point où nous tendons tous les momens de notre vie, depuis celui même où nous reçûmes l'existence, ce point fatal où tous les hommes doivent trouver le terme des maux de cette vie, & le bonheur ou le malheur de celle qui suivra.

Ces réflexions sérieuses & importantes me ramènent tout naturellement à un sujet qui a intéressé bien vivement toute la nation, & l'avoit plongée dans une affliction générale. Un particulier souffrant & malade émeut la pitié & toutes les affections compatissantes de sa famille: les maux d'un roi deviennent ceux de l'état entier. Et si ce

roi n'a jamais trahi la confiance publique, s'il n'a jamais abuſé de ſon pouvoir, s'il a toujours été vertueux dans l'exercice de ſes droits, s'il a toujours ſacrifié ſes intérêts les plus chers à ceux de ſon peuple & au bonheur de ſes ſujets, s'il s'eſt montré conſtamment enfin, comme notre reſpectable Georges III, un roi patriote, ſans préjugés, ſans petites paſſions, ſans défiance — ſon peuple ſentira vivement ſes malheurs, il gémira de ſes infirmités, il fatiguera le ciel de vœux & de prières pour obtenir le rétabliſſement d'un prince adoré.

Dans le même temps, la reine immortaliſoit à la fois ſon pays, ſon ſexe, & ſon ſiècle par le modèle parfait qu'elle préſentoit de la dignité de ſon rang, de la tendre affliction d'une femme, &

de l'attachement d'une amie. Une ame naturellement bonne & pieuſe ſait ſouffrir avec fermeté, elle ſaura même ſoulager la douleur du malheureux, céder à la foibleſſe de ſon eſprit, & le fortifier avec douceur; mais il faut une perfection preſque angelique pour ſoupirer avec l'infortuné qui ſoupire, pour eſſuyer ſes larmes avec une tendre compaſſion & un ſoin inaltérable; il faut cette perfection pour immoler les charmes de la puiſſance, les ſéductions du monde & de ſes plaiſirs, les attraits de la pompe, des grandeurs, des hommages, pour immoler tout cela au devoir, & ne s'occuper uniquement que des détails triſtes & pénibles de la vie privée; il faut être bien près de la ſageſſe pour donner, ſur le trône, l'exemple des vertus bienfaiſantes, &

dans le malheur celui de la patience & de la résignation ; & c'est ce triomphe, illustre Charlotte, c'est ce triomphe glorieux qui vous étoit réservé! Le sentiment naïf de votre supériorité m'a dicté mes expressions, l'envie est loin de les attaquer, elle se taît quand on parle de vous ; la critique ne saura pas y trouver d'exagération ; peut-on trop louer la vertu ?

Les inquiétudes, l'angoisse de toute une nation a pourtant cessé ; & si la consternation avoit été générale, la joye & les transports n'auroient pu être plus grands & plus sincères. Tous les rangs, tous les partis se sont réunis pour manifester de toute manière leur ravissement.

Puissent maintenant le bonheur, la santé & le calme entourer

notre bon roi & veiller autour de lui ! Puiſſe-t-il voir toujours la confiance & l'amour de ſon peuple ſervir de baſes à ſon trône ! Puiſſent ſes ſentimens paternels & ſon repos n'être jamais troublés par nulle diſſenſion, nulle querelle domeſtique ! Puiſſent ſes enfans inſpirer ſans ceſſe davantage le reſpect & l'amour ! Puiſſe la confiance naître de l'attachement qu'ils méritent ! Puiſſent-ils ſe propoſer toute leur vie pour modèle les nobles & grandes qualités de celui qui leur donna le jour, & leur tranſmettra en héritage le trône & la vertu !

La Nuit.

JE reviens au vent du nord.

Il eſt ſurtout déſolant pour les Nègres bergers. Obligés de garder pendant le jour & pendant la nuit les troupeaux qui paiſſent ſur les ſommités des collines, ils ſont expoſés à toute ſa violence, & au froid pénétrant qui l'accompagne. La plupart de ces malheureux n'ont quelquefois ni vêtement ni nourriture. Et c'eſt pourtant à leurs ſoins que leurs inſoucians patrons doivent & la ſomptueuſe abondance de leurs habits & la quantité prodigieuſe de vivres dont ils ſe nourriſſent. Ces miſérables créatures ſont d'autant plus dignes de

pitié, que ce ſont pour l'ordinaire des vieillards ou des eſclaves infirmes. Trop foibles pour ſupporter les fatigues de l'agriculture, ils ont cependant encore un reſte de forces, & on l'employe à la vie de paſteurs. Ils s'occupent ſans ceſſe à empêcher les beſtiaux de s'écarter, & à donner l'allarme au premier indice de feu qu'ils apperçoivent.

Comme membres utiles de la ſociété humaine, ne pourroient-ils pas prétendre à ſes ſecours? Seroit-il ſi diſpendieux de leur conſtruire de petites huttes, à l'entrée des grands parcs où paiſſent leurs troupeaux? Quelque chétives qu'elles fuſſent, du moins pourroient-elles leur offrir un abri, une retraite, contre l'orage ou les roſées. L'humanité ne parviendra-t-elle même pas à leur

obtenir quelques couvertures, une légére dofe de liqueurs fpiritueufes, pour rendre leur état moins infupportable & moins dangereux?

Un homme qui a de l'humanité prend un intérêt vif & actif à tout ce qui regarde fes efclaves; il ne fait ce que c'eft que mefurer fur la couleur des malheureux la dofe de pitié qu'il doit fentir; il réfléchit que fi, graces à toutes fes précautions, il ne fouffre pas des injures des vents, il n'en eft pas de même de la claffe infortunée de ceux qui n'ont pour toute défenfe que leur patience, & l'habitude du mal. Cette vérité de fait n'eft que trop confirmée; mais on ne l'a pas affez devant les yeux; autrement, oferoit-on fe plaindre du froid, quand on a épuifé déjà

tous les moyens de l'art pour s'en garantir ? Oferoit-on fi fouvent dire qu'on fe meurt de faim, quand chaque jour on a fous fa main des alimens jufqu'à fatiété ?

Je m'arrête fur les fenfations douloureufes qu'éprouvent les Nègres : je les retrace & je ne me lafferai point de le faire : j'ai vû trop fréquemment ridiculifer cette fufceptibilité qu'ils ont de fouffrir ; je les ai trop fouvent entendu traiter de bêtes brutes, d'animaux ftupides ; j'ai été revolté plus d'une fois de les voir confidérer comme de pures victimes, de fimples martyrs des caprices de l'homme. Et cependant cette efpèce malheureufe ne fait-elle pas partie de l'efpèce humaine ? Les Nègres ne penfent-ils pas ? Ne fentent-ils pas ? N'agiffent-ils pas comme les autres peuples ?

Pourquoi les traiteroit-on différemment ? La couleur n'altère pas le ſentiment ; elle ne dégrade pas l'humanité ; elle ne dénature pas la faculté de raiſonner, & ne rabaiſſe pas au rang des animaux ; ſeroit-ce la langue, ſeroit-ce l'éducation qui ſeroient des Nègres des objets de mépris ? Ne cherchons pas tant loin la cauſe de leurs malheurs : l'intérêt, vice dominant des ames baſſes & inſenſibles, voilà leur unique ſource, leur ſeule origine ; c'eſt là le mobile puiſſant qui fait tout immoler, amis, parens, frères, enfans — Quel être affreux que celui qui n'écoute que la voix de l'intérêt & de l'égoïſme ? Sourd à celles de la juſtice & de la reconnoiſſance, il en trahit conſtamment tous les devoirs, il eſt mort à tout ſentiment honnête & généreux : il cherche en vain

dans l'oppreſſion & la tyrannie des douceurs & des conſolations; il ne recueille que défiance & remords ſecrets; & après une longue carrière il ne laiſſe d'autres ſouvenirs que ceux de la baſſeſſe, de la rapacité, & de toutes les eſpèces de fraudes.

C'eſt au reſte une conſidération d'intérêt bien mal vûe, que celle qui fait placer dans des poſtes de confiance des malheureux infirmes, ou déjà courbés par le nombre de leurs années. Qu'arrive-t-il en effet dans la plupart des plantations? Les troupeaux s'égarent, diminuent ſenſiblement; les cannes ſouffrent de la négligence forcée de leurs inſpecteurs; & on ne s'aviſe pas de remédier au mal. Il eſt vrai qu'on ne ceſſe de châtier, de maltraiter les pauvres Nègres, qui ont eû la hardieſſe d'être ma-

lades. Il s'en trouvera à qui il manque une jambe, d'autres qui ſont manchots, & qui peuvent à peine de cette manière pourvoir à leurs propres beſoins; on ne les en chargera pas moins de faire une garde aſſidue autour des champs de cannes & des beſtiaux de leur maître; que dis-je! on les rendra reſponſables du plus petit dégât, du plus léger inconvénient, du moindre accident qui peut arriver.

S'eſt-on jamais peint en Europe l'état de ces pauvres créatures, dans les ſombres horreurs d'une nuit pluvieuſe, ou au milieu de la furie des orages, obligés de faire leur ronde, & relégués bien loin de tout aſile, ſans nul eſpoir de trouver un ſeul être qui compatiſſe à leur déplorable ſituation? Ils ont du feu, ſe

contente-t-on de dire ! Oui, j'avoue qu'on n'a pas encore penſé à les en priver ; ce feu, qu'ils entretiennent avec une inquiéte ſollicitude, eſt au moins une ſorte de ſociété pour eux ; c'eſt un ami, c'eſt un compagnon d'infortunes ; & l'air diſtrait & occupé qu'ils ont à en remuer les cendres, n'eſt pas celui de la douleur.

S'étonnera-t-on, après cette peinture de la vie paſtorale des Nègres, qu'ils ſaiſiſſent avec avidité les inſtans où leurs argus ſommeillent, pour s'échapper au loin, & pourvoir de quelque manière à leur ſureté & à leur repos ?

Je me ſuis ſouvent plû à braver le froid perçant des vents du nord pour obſerver les troupeaux. Placé au milieu d'eux ſur le ſommet de quelque colline, je jouiſſois des ſituations les plus

romantiques, ſans pouvoir pourtant me défendre de ſenſations pénibles; je me tranſporte encore en idée à ces momens curieux. Mon œil s'arrête ſur les hautes montagnes qui ſont derrière moi, & je vois la projection de leurs ombres couvrir de ténébres la partie oppoſée; mes regards parcourent également enſuite toutes les ſcènes qui m'environnent; ils ſe perdent & ſe confondent dans l'étendue paiſible des plaines que je domine; la lune brille & éclaire en s'élevant au-deſſus de l'horiſon les endroits découverts de la colline; elle fait reſſortir de temps en temps les marques qui diſtinguent les différens troupeaux; elle transforme en autant de diamans toutes les gouttes de roſée qui humectent leur toiſon; leurs corps reçoivent la lumière, &

projettent leurs ombres ſur le terrein; une vache vient à ſe réveiller & ſon mugiſſement confus & ſolitaire a l'expreſſion de la plainte & du regret; le reſte du troupeau rumine dans un calme profond, & ſemble abſolument indifférent aux ondées qui l'aſſaillent avec furie, & aux vents qui ſifflent tout autour : ces images ſe retracent à l'eſprit, on les ſent mieux encore dans le repos de la réflexion, & l'on éprouve vivement cette eſpèce de plaiſir champêtre qui caractériſe ſi bien une ſituation telle que j'ai décrite, une nuit telle qu'étoit celle où j'en jouis, & une isle telle que la Jamaïque.

Le défiance, la curioſité engagent ſouvent les planteurs à de pareilles excurſions nocturnes; ils ne ſont entourés alors que d'ob-

jets plus pittoresques les uns que les autres : ici, ce sont leurs bergers qui se sont réunis un instant, & causent ensemble : là, il en voit d'autres qui alimentent & attisent leurs feux ; plus loin, c'est un vieux Nègre qui prépare un chétif repas : il entend aussi dans l'éloignement le chant aigu & tremblottant de quelqu'autre Nègre ; obligé de marcher dans l'obscurité, il s'efforce par le bruit qu'il fait de chasser de son esprit l'idée du démon de la nuit ; & en effet, sans cette superstitieuse précaution, il le verroit à chaque détour de sa route, il l'entendroit certainement à chaque zéphir un peu fort.

Il y a quelque chose dans l'obscurité que les enfans craignent & redoutent : ce sentiment de frayeur se voit même dans ceux

dont on a essayé de rectifier les idées à ce sujet. On réussit rarement dans les travaux qu'on fait sur leur imagination ; les premières impressions ne peuvent s'effacer tout-à-fait. Pourquoi n'a-t-on pas sans cesse cette vérité sous les yeux ? On profiteroit de l'heureuse pente du premier âge à la confiance la plus entière, on se garderoit un peu plus de changer les vues de la nature, & on n'iroit pas les contrecarrer brutalement en y substituant la susceptibilité des soupçons & de la crainte.

Dans le moment de l'enfance, le livre de la vie est sans tache, toutes les pages en sont blanches & d'une pureté délicieuse ; mais aussi les premiers caractères qu'on y tracera résisteront à la durée du temps, & ne pourront presque

plus s'effacer : on ne fauroit donc veiller avec trop de vigilance à ce que la raifon & la juftesse dirigeaffent la main qui gravera ces caractères précieux, & pofera la bafe de la plupart des fenfations que l'enfant éprouvera dans la fuite. Comment eft-il pourtant poffible que, dans cette époque fi intéreffante, ces pauvres petites créatures foient confiées à des êtres ignorans, peut-être fans jugement ; à des nourrices, à de vieilles femmes à préjugés ? Comment ne penfe-t-on pas moins légérement, à l'effet qu'auront toutes leurs hiftoires de fpectres, de géans, de châteaux enchantés, débitées avec toute l'exagération où entraine la foif de parler, & rendues plus effrayantes encore par le fentiment de terreur qui anime peut-être réellement

la

la conteuſe ? On devroit conſidérer plus ſouvent les ſuites qu'ont ces miſérables fables ſur des eſprits tendres & faciles à ébranler ; on y verroit le germe de cette timidité, de ces ſoupçons, de ces craintes ridicules, qui empoiſonnent enſuite tout le cours de la vie, & on frémiroit de regrets en réfléchiſſant aux précautions ſimples & ſûres qu'on aura négligées.

On ſera moins diſpoſé, après toutes ces idées, à ridiculiſer les terreurs des Nègres ; on les plaindra plutôt de ſucer, comme ils le font, l'ignorance & la ſuperſtition avec le lait de leurs mères ; on s'affligera de les voir tous parvenir à l'état d'homme fait, ſans que nulle inſtruction ſoignée corrige les erreurs de leur jugement, & on ne s'étonnera plus peut-être que de ce que leurs préjugés &

leurs paſſions ne ſont pas à un excès plus violent.

La crainte de l'obſcurité eſt commune aux noirs d'Afrique comme aux créoles ; il n'y a pas de châtiment qu'ils redoutent plus que la privation de la lumière, & l'éloignement de toute ſociété. Cependant il me ſemble qu'il y a peu de politique, & ſurement beaucoup de cruauté à employer cette correction. N'eſt-ce pas enraciner toujours plus un préjugé abſurde, & dangereux à la ſanté & à l'eſprit ?

La ſuite d'idées que fait naître la ſituation d'un malheureux Nègre obligé de courir de nuit, malgré toutes ſes craintes, au milieu des fantômes que crée ſon imagination, dans des ténèbres qui le tiennent perpétuellement dans l'alarme, peut-être encore à tra-

vers des torrens de pluie, & avec l'impatience désolante que donnent la faim & la soif.... le genre solemnel de réflexions où entraine le silence du milieu de la nuit.... l'extérieur sombre & original de toute la nature, le bruit de la pluie, le sifflement du vent, la pression, l'agitation des feuilles; tout cela réuni, combiné, laisse une impression de langueur singulière sur un homme qui a sû ce que c'étoit que la douleur, & qui a éprouvé les angoisses des maladies.

On peut se livrer aux charmes de la mélancolie dans toutes les positions, sous toutes les latitudes; mais dans les instans pénibles, où le sentiment du chagrin est le seul qu'on éprouve, il est un choix d'images, une espèce particulière d'accessoires, au milieu

desquels l'homme contemplatif se croit moins seul, moins étranger, & où il se plait à écouter ses maux : C'est ainsi que je me plaisois, à la Jamaïque, à me promener à pas lents dans de vastes plantations de bambous ; j'aimois à y voir pénétrer avec peine les rayons de la lune, & glisser le long des feuilles les gouttes de rosée ; j'étois heureux de n'entendre absolument d'autre bruit, dans toute la sphère où j'étois, que le gémissement tendre & plaintif des plantains & des bananiers, & je croyois les entendre m'inviter avec une douceur séduisante à jouir du calme & du repos. Que de fois je me suis arrêté avec complaisance devant l'humble chaumière sur laquelle se courboient leurs flexibles rameaux ! Comme mon imagination l'embellissoit des charmes de

l'innocence & de la retraite ! Elle m'en peignoit les heureux habitans comme vivant dans un oubli total du monde & de ſes inquiétudes, de ſes peines & de ſes incertitudes, dans le calme & la ſérénité d'une tranquille philoſophie ; elle s'égaroit avec délices, & transformoit en hermitage enchanteur ce qui n'étoit que la chétive hutte d'un miſérable eſclave.

Dans ces momens, où l'ame eſt enſevelie dans ſes méditations, le moindre bruit la diſtrait, & vient interrompre la chaine de ſes idées : ſon premier mouvement eſt alors celui du regret ; bientôt il s'efface, l'oreille ſe familiariſe avec les ſons qui lui avoient paru diſcordans, & le ſentiment qu'on n'exiſte pas ſeul dans les déſerts de la nuit eſt un ſentiment réel de plaiſir. Si ce ſont les accens des bergers qu'on

diſtingue, on en aime la ſimplicité & l'expreſſion naïve & gaye; ſi ce ſont des airs ſauvages & ſimples, exécutés ſur le *Bender*, on ſait encore y découvrir des modulations pathétiques & attendriſſantes; ſi c'eſt enfin la flûte *Caramantee* qui réveille par ſa douce harmonie, le cœur traduit ſans qu'on s'en doute le langage qu'elle lui fait entendre & ſe plonge dans une ſorte d'extaſe qu'il eſt bien rare de retrouver au milieu des ſcènes ordinaires de la vie.

Inſtrumens de muſique des Nègres. Le Bender & la flûte Caramantee.

LE *Bender* eſt un inſtrument dont les Nègres *Whydaw* jouent, il me ſemble, avec une ſupériorité marquée. C'eſt un bâton plié, & dont les extrémités ſont unies par une tige de quelque plante ſéche; la partie ſupérieure de cette eſpèce de corde eſt doucement ſerrée entre les lèvres, & le ſouffle le plus léger y communique une vibration délicate & agréable; l'autre bout eſt gradué par un bâton frêle & délié qui bat pour ainſi dire la corde, & tempère ce que le ſon peut avoir d'aigu; l'harmonie que produiſent les Nègres avec

leur Bender eſt quelque choſe de plaintif, de tremblant, & en même temps de délicieux.

J'avois près de ma maiſon le logement d'un honnête *veilleur*, (*Watchman*); ſa hutte étoit placée à l'entrée d'une grande promenade de bambous; elle étoit entourée de plantains, & les vents de minuit en agitant leurs branches & leurs feuilles ſembloient ſoupirer, tandis que les autres arbuſtes qui croiſſoient tout auprès ſervoient d'habitation à une foule d'oiſeaux; les roſſignols y brilloient en particulier par la mélodie de leurs chants ou l'éclat de leurs cadences; dans les momens de pauſe, j'entendois auſſitôt le *Bender* de mon voiſin continuer l'idée muſicale & champêtre que j'avois ſuivie, & je me plaiſois dans le ton ſauvage de ſes

modulations variées ; quelquesfois, ce n'étoit point par réponſes qu'il entroit en meſure ; c'étoit un vrai accompagnement, & délicieuſement ſenti. — Au reſte, pour concevoir l'effet combiné de ces impreſſions, il faut avoir éprouvé ces ſituations particulières, où le corps épuiſé par de longues ſouffrances diſpoſe l'ame à la langueur, & à une réſignation qui approche du détachement de la vie.

Les flûtes *Caramantee* ſe font des branches poreuſes de l'arbre *trompette*. Elles ont à-peu-près une verge de longueur (trois piés de roi); leur épaiſſeur eſt celle de la partie ſupérieure d'un baſſon. Il y a ordinairement à l'un des bouts trois trous ; on en joue à-peu-près comme du haut-bois ; on tient du moins ſa flûte comme

cet inſtrument, & tandis que, de la main droite, on bouche ſucceſſivement les trous, une autre perſonne frappe une balle creuſe & remplie de cailloux, qu'on tient dans la main gauche.

J'ai ſouvent entendu jouer des Nègres *en partie* avec leurs flûtes-caramantée, & jamais ſons ne m'ont affecté plus triſtement, & ne m'ont plongé ou entretenu dans une mélancolie plus profonde. Les notes hautes ont une expreſſion ſingulièrement ſauvage, mais qui a en même temps une ſorte de douceur. Les tons plus bas ſont majeſtueux, graves, & ſublimes. De nuit, cette muſique peut avoir une tendre & affectueuſe influence ſur des ames abattues par le chagrin; elle peut même diſſiper, ou du moins diminuer ſenſiblement les vapeurs ſombres & lugubres

dont on eſt quelquefois enveloppé.

On pourroit en vérité introduire dans nos ſymphonies & nos grandes pièces à orcheſtre, des *Solo* de *Bender*, qui feroient un effet agréable; on pourroit encore mieux, peut-être, en faire jouer derrière la ſcène, & remplir ainſi quelques meſures des ſilences de nos récitatifs.

Je crois auſſi que la *flûte caramantee* auroit une expreſſion impoſante & admirable dans les morceaux de ſolemnité, dans les chœurs, &c. On ne peut entendre des ſons qui réuniſſent ſi bien le pathétique à la tendreſſe, le ſentiment le plus élevé, le plus noble, aux idées les plus graves & les plus profondes.

Que de fois j'ai deſiré alors mon ami *Parſons* auprès de moi! Il auroit partagé toutes mes ſenſations; il auroit écouté avec raviſſement ces ſons nouveaux & étrangers; il

auroit voulu aussi en produire de semblables; la supériorité de ses talens auroit donné un tout autre prix aux instrumens des Nègres; s'il ne les avoit pas fait paroître dans l'accompagnement plein d'esprit de ses ariettes, au moins leur eut-il donné un des premiers rôles dans les épisodes pathétiques & sentimentales de ses savans chœurs. Il auroit déployé encore sur le *Bender* & la *Caramantee* ce jugement, ce goût, cette finesse, qui entraînent tous les suffrages, & forcent l'indifférence même à mettre du feu à son éloge. Quel caractère digne d'envie que celui d'un homme qui, comme *Parsons*, rappelle à chaque instant par ses manières les sensations célestes qu'il donne en faisant de la musique! & dont la supériorité, comme musicien, disparoit & s'efface quand on pense à ses

vertus comme homme ! — Je trouve une ſorte de gloire à faire cet hommage public à l'amitié ; mais que je le trouve foible à côté de ce que je voudrois dire ! Comment pourrai - je jamais reconnoître cette attention infatigable, cette tendre & conſtante prévenance, qui, depuis mon retour en Angleterre, ont été ma plus douce conſolation dans mes malheurs ? Et puis - je ajouter rien au bonheur & à la réputation d'un homme, diſtingué par ſon habileté dans ſon art, entouré d'amis & de protecteurs riches & puiſſans, aimé enfin d'une femme dont les graces & les vertus embelliroient les ſituations les plus élevées !

Il auroit été curieux & intéreſſant d'entendre le docteur *Burnet* ſur les inſtrumens dont je viens de parler ; ils méritent réellement une

place dans ſon élégant & ſavant ouvrage ſur l'*Hiſtoire de la muſique*. Il leur auroit aſſigné une place ſur l'échelle de la compoſition ; il auroit sû déterminer la manière de les employer avec avantage, avec effet, & dans un livre déjà ſi étonnant par ſon abondance, il auroit pû ſoutenir encore l'attention du lecteur par la nouveauté de ſon ſujet.

Je ne ſaurois ne pas m'arrêter un inſtant ſur le travail du docteur Burnet ; on ne peut aſſez admirer & l'enthouſiaſme avec lequel il l'a entrepris, & la patience avec laquelle il l'a continué, & le ſuccès dont il a vû ſes peines couronnées. Profondeur de ſcience, ſureté de jugement dans la critique, étendue d'érudition, fineſſe de compoſition, rafinement de goût, tout y brille ; tout annonce que l'auteur devien-

dra *classique national*, & servira aux plaisirs & à l'instruction de la postérité. D'un sujet stérile, peu intéressant, & à peine capable de fixer l'attention d'un homme de génie, le docteur Burnet a sû faire une lecture généralement agréable par le choix judicieux de ses citations, & la disposition ingénieuse de ses matières.

Le monde musicien doit en vérité beaucoup à cet écrivain. Voyages, excursions, lectures, il n'a rien négligé pour parvenir à son but. Dans ses recherches soignées, il a embrassé un champ trop vaste, & l'a parcouru avec trop de sagacité pour y avoir laissé beaucoup à glaner.

Le public lui a encore d'autres obligations d'un autre genre. Les *Nouvelles* de sa fille, Miss *Burnet*, ont déployé de grandes connoif-

ſances du cœur humain. On leur a donné une attention ſoutenue & générale; on a ſenti, en les liſant, l'intérêt croître à chaque page, & la concluſion a toujours laiſſé le regret de ne pouvoir plus applaudir.

Je ne puis en particulier trop reconnoître auſſi l'indulgence de M. Charles Burnet ſon neveu; ma paſſion pour la muſique le rend précieux à mes yeux d'une manière extraordinaire; jamais on n'a réuni tant de magie dans le jeu, tant de fineſſe dans l'expreſſion, à tant de complaiſance pour ſes amis, & tant de bonté dans le caractère.

Quand l'ame & le corps ont longtemps ſouffert de l'incertitude du mal, ou d'une ſuite de maux, ce qui vient diſtraire l'une peut auſſi diſſiper la langueur de l'autre; les

consolations tendres & mélancoliques sont alors les seules puissantes & efficaces; on fait peu de cas des rires de la joie, des ressources qu'offrent les repas, & de toutes les jouissances bruyantes & tumultueuses.

Lorsque nos réflexions prennent la teinte obscure de ce qui nous entoure, chaque rayon de lumière qui pénétre dans notre asile donne une sensation douloureuse; l'accent de la gaîté devient même pénible, & donne une sorte de dégoût; l'oreille se résigne à n'écouter que des sons mélancoliques; notre esprit se refuse à saisir toute image qui ne sert pas à alimenter notre douleur; il ne s'attache qu'aux objets qui lui semblent être à l'unisson de nos nerfs; il n'est susceptible d'autres sentimens que de ceux qui excitent des vibrations analogues à son état.

„ When ſable Night all nature shrouds
„ With her thick veil of mantling clouds,
„ In the lone cloiſter's aw ful shade,
„ Where ſculptur' d buſts and tombs are laid,
„ Where ſtatues ſeem te breathe in ſtone,
„ And new-made graves mix bone with bone —
„ I love to walk; and with a ſigh
„ Obſerve where kings with beggars lie

Quand la nuit vient couvrir de ſes voiles toute la nature, & l'obſcurcir par ſes ſombres vapeurs, je me plais à errer dans les ombres ſolitaires de quelque cloître écarté; j'aime à me voir ainſi entouré de buſtes & de tombeaux; je crois entendre reſpirer toutes ces ſtatues que je preſſe & que je heurte; il me ſemble ſaiſir au-deſſous de ces foſſes récemment comblées, le mélange des oſſemens qu'elles recouvrent; je ſoupire ſur la vanité de nos grandeurs, & je contemple avec humilité les rois de la terre confondus ſans diſtinction avec les plus vils mortels. Quelquefois des accens ſolemnels & ſacrés viennent interrompre le ſilence où je ſuis; l'orgue donne le ton par ſes modulations graves & ſonores; le chœur y répond par ſes chants religieux, & je ſuis de l'œil avec un attendriſſement reſpectueux, la

„ My ſoul delights, when hymns inſpire
„ The organ's breath, and wake the quire,
„ To follow, with the melting eye,
„ The white proceſſion paſſing by; —
„ To hear the plaintive voices join,
„ And echo back the ſounds divine —
„ The moral impulſe i commend,
„ When muſic is religion's friend. „

Il y a peu de gens qui, dans quelque état qu'ils ſe trouvent, ſoient ſourds & inſenſibles aux charmes de la muſique, qu'elle ſoit nationale, ou étrangère. Il ſemble en effet que ce ſoit le langage univerſel; tous les êtres animés le reconnoiſſent, l'expriment, le ſen-

---

longue file de la proceſſion qui ſe préſente à ma vue; j'écoute avec délices les accords touchans des différentes voix, je les entends répéter avec un nouveau charme par l'écho éloigné; & je ſens plus intimément la vérité de la religion, en la voyant protéger ainſi & s'unir les charmes de la muſique.

tent : on a même remarqué avec quelque ſurpriſe que ſon caractère d'expreſſion étoit le même dans toutes les langues, à quelque variation près. — Son origine remonte à celle des choſes, & plus loin encore, puiſqu'on nous parle de l'harmonie des ſphères; on apperçoit ſon enfance chez les peuples barbares & peu civiliſés; on la voit enſuite parcourir avec lenteur tous les degrés de la perfection, s'épurer avec le cours des ſiècles, & paſſer par toutes les gradations de la ſcience, ſans jamais atteindre le point extrême du rafinement. Qui pourroit en effet répondre que dans un période plus éloigné, on ne regardera pas avec une ſorte de dédain le point d'habileté & de force où nos grands maîtres en ſont venus? Mais il n'en ſera pas moins vrai que dans tous les ſiècles,

& dans tous les climats, l'influence de la muſique eſt & ſera irréſiſtible.

„ Theſe noiſe delight: the angry hum
„ Of whiſtling wind, the rattling drum,
„ The cannon's roar, or trumpet's breath,
„ That calls the brave to fame or death;
„ Thoſe love with liſt' ning ear to dwell,
„ And catch the gently-riſing ſwell:
„ While others love to breathe the ſigh,
„ And, with the dying cadence, die.
„ Some rural ſounds and muſic pleaſe —
„ The purling rill, or fanning breeze,
„ Or chimes of bells that diſtant ring,
„ Which echoes down the river bring.
„ Some liſt to hear, on neighb'ring boughs,
„ The plaintive turtles coo their vows;
„ And theſe, while mournful heifers low,
„ A ſympathetic note beſtow. „

Toute eſpèce de bruit *muſical* trouve ſes partiſans, ſes admirateurs: on peut ſe plaire au ſifflement aigu des vents & de l'orage; on peut auſſi écouter avec raviſſement le bruit de la caiſſe, les grondemens des canons,

les ſons guerriers de la trompette qui appelle le héros à la gloire où à la mort; on peut prêter l'oreille à cette harmonie bruyante & en ſuivre avec tranſport toutes les gradations: d'autres peuvent encore de leur côté n'aimer que la muſique tendre, & mourir de plaiſir en ſe tranſportant pour des cadences ou des tenues, où le ſon ſemble expirer lui-même, tant il eſt ménagé avec art & délicateſſe.

Quelques perſonnes préfèrent la muſique champêtre; rien n'égale, à leur avis, le murmure des ruiſſeaux, le léger bruit du zéphir, ou enfin le ſon éloigné des cloches que les échos propagent le long de la rivière.

Il en eſt pluſieurs qui paſſeront des heures délicieuſes au pied des arbres, où la plaintive tourterelle roucoule triſtement loin de ſon tourtereau; ils ſentiront, ces êtres ſenſibles, tout ce qu'exprime le long mugiſſement de la geniſſe iſolée, & ils y répondront comme par ſympathie.

Villages Nègres. — Enfans Nègres. — Départ des Nègres le matin. Cavernes de la Jamaïque.

On ne peut s'empêcher de sourire avec complaisance du désordre, de la précipitation, de la confusion qui régne dans les habitations des Nègres le matin; c'est le moment où ils quittent leurs huttes pour se répandre dans les plantations, dans la campagne; on s'amuse réellement à voir toutes ces familles se réunir, former de petites caravannes, & se mettre en marche; on aime y distinguer toutes les nuances de couleur, toutes les gradations de l'âge & de la taille; on se plait à promener ses regards sur leurs

inſtrumens de labourage, ſur leurs ſerpes, ſur leurs paniers; on anticipe ſur le moment où ils recueilleront le fruit de leurs peines, & on les voit déjà revenir chargés de richeſſes & de biens.

Ces ſcènes mouvantes feroient d'excellens ſujets de payſages, & Teniers ou l'exact du Sart, en auroient fait leur étude continuelle, s'ils euſſent pû vivre à la Jamaïque. C'eſt en effet une variété de traits, d'attitudes, qu'il eſt impoſſible de concevoir, d'imaginer: c'eſt un fonds de tableau d'une richeſſe, d'une élégance qu'on ne voit pas ailleurs. Les formes, l'apparence des maiſons, toutes embellies par une multitude d'arbres ou d'arbriſſeaux, ſemblent vouloir faire penſer aux chef-d'œuvres des peintres Flamans, & montrer qu'on pourroit

avoir

avoir encore plus d'eſprit, de piquant, de graces. Il ſe joint encore à cela les acceſſoires enchanteurs des ſituations locales, & de tout l'attirail des campagnes; poules, chats, cochons, corbeilles, chaiſes, eſcabeaux, tout eſt là pêle-mêle; tout eſt ſous la main du peintre pour ſervir à caractériſer davantage la nature, & donner plus de vérité & plus de nouveauté à ſes peintures.

Les villages des Nègres ne ſont pas tous ſur le même plan de conſtruction. Quelques-uns offrent une file de cabanes en ligne droite. D'autres préſentent un groupe de huttes, placées toutes les unes à côté des autres, & entaſſées en tout ſens. Il en eſt auſſi où les habitations ſont plus ſéparées, & où chaque propriétaire ſemble avoir ſon boſquet de plan-

tains, de cocotiers & autres arbres.

Il y a une eſpèce de ſale dans le milieu de chaque maiſon. Deux portes oppoſées y donnent entrée. C'eſt-là que ſe réunit la famille. On y cuit les alimens, on y jaſe, on s'y repoſe, on y fume; on y tient le feu allumé preſque conſtamment. Les chambres à coucher communiquent avec ce ſalon; leur nombre eſt proportionné à celui des individus de la maiſon; quelques familles en ont deux, trois, quatre & plus; j'en ai vû quelques-unes qui étoient planchées, j'y ai même apperçu des fenêtres de verre de Veniſe.

Derrière cette première hutte, & dans le jardin, il y a ſouvent une autre cabane deſtinée à ſervir de laiterie, & en général de magazin de proviſions; quelques Nègres, plus opulens que d'au-

tres, joignent encore à leurs domaines des étables à cochon & nourriſſent plus ou moins de ces animaux, ſelon leurs biens.

Les villages ſont ſitués, autant qu'il eſt poſſible, près des fleuves, des petites rivières, ou des ſources; on cherche avant tout à ſe procurer une eau pure & ſalubre; & à cet égard on n'a rien à deſirer à la Jamaïque; cet élément y eſt d'une pureté, d'une fraicheur, d'une légéreté remarquables.

Les bords des rivières ſont embellis par la variété des groupes qu'on y diſtingue. Ici, ce ſont des Nègres qui plongent, diſparoiſſent ſous les eaux, puis font ſaillir leurs têtes humides à une grande diſtance; là, ce ſont d'autres Nègres qui ſe baignent plus tranquillement; plus loin, c'eſt

un autre groupe occupé à laver des vêtemens, puis à les étendre pour les faire sécher. En se promenant près des moulins, on voit presque toujours des enfans nager, comme autant de poissons, sous les arches des ponts de bois, élevés à quelques piés du torrent; on peut s'amuser des heures à observer leurs pantomimes, leurs défis, leurs plongeons, & le plaisir qu'ils ont à mouiller ceux de leurs compagnons que la timidité ou l'indolence ne rend que spectateurs de leurs jeux. Pour moi, j'avoue que je restois long-temps à les examiner avec un vrai plaisir, & je suis sûr que *Pollemberg* n'eût pas dédaigné de prendre là des modèles.

Les Nègres qui habitent le long des rivières sont presque des amphibies; on est surpris de voir

à quelle profondeur ils plongent, on mesure avec effroi la hauteur des cataractes d'où ils descendent, on ne conçoit pas comment ils peuvent sans mourir rester sous les eaux aussi long-temps qu'ils le font.

Les enfans Nègres des deux sexes deviennent en peu de temps excellens nageurs; on comprend à peine comment il est possible qu'il leur arrive si peu d'accidens! Quelquefois cependant il se trouve des victimes; dans la saison des pluies, au moment des *crues* soudaines des rivières, il se perd des enfans; le torrent les entraine, & la mere trop éloignée ne peut plus que gémir de l'instant de négligence dont elle a été coupable. Pour prévenir ces malheurs, je voudrois que les Nègresses laissassent leurs enfans dans leurs chau-

mières quand elles s'en éloignent; ce feroit une privation fans doute, mais ce feroit éviter une chance bien fatale.

Deux ou trois cocotiers, quelques orangers, près de la hutte d'un Nègre, font une fortune pour lui. Je voudrois qu'on encourageât ce penchant à faire des plantations; je fouffre de voir un fyftême oppofé. On prétend qu'à l'abri des hayes impénétrables dont ils s'entoureroient, les Nègres fe conduiroient avec plus de licence, plus d'impunité. Eh qu'a-t-on gagné à les forcer de renoncer à leur goût favori? En font-ils devenus meilleurs? L'expérience ne l'a pas démontré; leurs habitations en ont été moins pittorefques; je croirois même qu'elles ont perdu de leur falubrité. Plus les Nègres font expofés à l'air, plus ils fouf-

frent ; la transition de la température de leurs cabanes à celle de l'atmosphère est trop brusque ; la différence est trop pénible ; leurs frissons, leur tremblements prouvent assez leur foiblesse.

On peut se plaire infiniment à suivre la marche des Nègres vers les plantations où ils doivent travailler ; leurs villages en sont quelquefois assez éloignés pour donner lieu à mille incidens, mille variétés particulières. Vous les voyez au point du jour se former en petites caravannes ; l'humidité des brouillards est piquante, insupportable ; ils y remédient en s'enveloppant avec soin de leurs habillemens ; ils parviennent à un torrent ; on peut le passer à gué en certains endroits ; en d'autres, sa profondeur est extrême ; partout ses eaux transparentes sont

glacées ; il faut pourtant se résoudre à gagner l'autre bord, & ils y parviennent successivement. Ils cotoyent gaiment alors les rives du torrent ; ils s'arrêtent quelquefois dans les endroits où son cours plus paisible laisse pénétrer les regards jusqu'au fond des eaux ; ils s'amusent un instant à observer les jeux, les sauts du *surmulet* & des autres poissons, qui semblent s'élancer pour saisir les rayons du soleil.

Plus loin les eaux se divisent & se répandent irrégulièrement. Ici, elles forment une espèce de lac, d'étang limpide & tranquille ; là, elles ont un cours précipité, elles s'avancent avec une vitesse accélérée auprès d'un énorme rocher ; elles le dépassent & donnent dans leur chute le spectacle brillant d'une cascade écumeuse. En

d'autres places, elles ſe meuvent avec lenteur au milieu d'une foule d'arbuſtes, & forment des *méandres* curieux ; elles diſparoiſſent ailleurs dans les cavités profondes de quelque rocher ; plus loin, elles ſe réuniſſent à la branche la plus conſidérable, & vont ſe perdre dans la mer.

On voit à différentes diſtances les giganteſques cotonniers garder pour ainſi dire les paſſages ; peu-à-peu les Nègres preſſent leur marche ; tantôt ils chantent, tantôt ils fument ; ils ſont entrés dans un grand chemin dont ils ſuivent tous les détours, ils deſcendent dans des bas-fonds, ils ſe retrouvent dans une large vallée ; on les perd enſuite de vue dans les ombres des collines.

Ils arrivent ſouvent auprès de la hutte de quelque berger ; ils y

rallument leurs pipes, & s'entretiennent avec le solitaire. C'est un moment de *halte* générale. Les uns en profitent pour se plonger dans les rivières voisines ; d'autres déchargent leurs fardeaux, & se reposent avec délices. Ceux-ci sont dans l'attitude silentieuse de la méditation. Ceux-là paroissent occupés du murmure d'une source près de laquelle ils se sont couchés. D'autres chantent en chœur, puis ils se taisent, ils écoutent les accens du ramier.

Il faut pourtant atteindre le but de la course ; le mouvement se communique bientôt à toute la troupe ; on se remet en marche ; souvent il se présente sur la route un bassin vaste & circulaire : les eaux bleuâtres qui le remplissent ont une profondeur que la ligne du pêcheur ne peut sonder. Des

arbres touffus l'ombragent, & le couvrent d'une nuit ſolemnelle: on y voit des groupes de *cocotiers*, & de *cacaotiers*, leurs fruits bulbeux & pourprés ſe font jour à travers les tiges & les rameaux entrelaſſés; le *calebaſſier* y déploye auſſi tous les caprices de ſa végétation, le verd animé de ſes productions les fait remarquer; on s'arrête avec plaiſir à contempler un arbre qui fournit aux naturels du pays des alimens rafraîchiſſans & la plupart des uſtenſiles dont ils ont beſoin.

Cependant le ſoleil devient plus incommode: il ſe préſente ſouvent ſur la route des grottes, des cavernes dont la fraicheur ſéduit, attire les Nègres: ils y prennent quelques momens de repos, & continuent leur courſe avec plus de légéreté.

Les cavernes de la Jamaïque ſont en aſſez grand nombre pour être ſuſceptibles d'une étonnante variété. Il en eſt une entr'autres que je vais eſſayer de décrire, ſans vouloir la donner pour terme de comparaiſon. Elles ſont preſque toutes d'une grandeur, d'une beauté, qui leur donnent un caractère unique.

Le ſentier qui conduit à la grotte dont j'ai parlé eſt étroit, ſans être fatigant : c'eſt une voûte à pluſieurs arcades : le jour y pénétre avec peine : cette obſcurité diſpoſe l'ame aux ſenſations qu'elle va éprouver.

L'intérieur porte l'empreinte ineffaçable des travaux de la nature; c'eſt la réunion de la ſimplicité & de la grandeur : l'obſervateur, le curieux, y éprouvent les ſentimens de dévotion, & d'admiration que leur ont inſpiré les chefs-d'œu-

vres de nos cathédrales & des édifices publics. Une eſpèce de crainte religieuſe les pénètre ; leur ſilence eſt celui de l'adoration. Des idées plus légères, moins graves, peuvent encore naître dans ces lieux ; les pétrifications, les échos, les jeux de la lumière y fourniſſent d'agréables diſtractions.

(1) " Here, as you walk, devoid of fears,
„ The opning cave more grand appears :
„ And petrifications, all around,
„ Reverberate a tuneful ſound.
„ And as their hollow tubes diſtill
„ And trickle down with pearly rill,
„ The pearly rill ſo late that shone,
„ Nature's alembic turns to ſtone. „

---

(1) On parcourt avec aſſurance l'eſpace qui ſemble s'agrandir ; on s'amuſe à proférer différens ſons pour les entendre répéter par les maſſes pétrifiées qui tapiſſent la grotte.

On aime voir leurs tubes creux & brillans diſtiller avec lenteur des perles tranſpa-

On ſe trouve d'abord ſous un dôme aſſez élevé : d'énormes ſtalactites y ſont ſuſpendues, elles touchent à-peu-près la terre ; l'imagination ſaiſit dans leur poſition reſpective des aîles, des niches, des retraites, de nouvelles grottes ; l'éclat des flambeaux brille-t-il au milieu de toutes les colonnades ? on ſe croit tranſporté dans un palais d'architecture gothique, on eſt porté à entrevoir des chapiteaux ſculptés réguliérement ; on admire du moins les maſſes impoſantes ; la ſimplicité des ornemens, & la légéreté avec laquelle tout a été poſé en place.

Un peu plus loin s'élève un

---

rentes & fluides, on croit les voir ſe durcir inſenſiblement ; & dans ce vaſte laboratoire de la nature, il ſemble qu'on préſide à ſes travaux, qu'on la ſuit dans ſes procédés.

ſecond dôme : ſa hauteur eſt plus conſidérable que celle du premier : les dimenſions en ſemblent régulières : la voûte eſt parſemée de magnifiques incruſtations. Cette ſalle préſente comme l'autre de petits réduits ſolitaires & ſéparés : chacun étoit ſupporté par d'élégantes colonnes pétrifiées : j'en frappai quelques-unes, elles rendoient un ſon juſte & pur ; ce ſon varioit, il étoit plus ou moins pur, ſa durée plus ou moins longue, à proportion de l'épaiſſeur & de la longueur des tubes.

Les flambeaux ajoutent beaucoup à l'effet de la décoration naturelle du lieu ; le mélange des nègres qui les portent & des blancs qui les ſuivent en paroit auſſi plus piquant : l'enſemble du tableau général eſt d'une richeſſe au-delà de toute expreſſion.

A toutes les idées qui naiſſent dans ces demeures ſouterraines, ſe joignent les impreſſions profondes du ſilence & de la retraite : on ſent qu'on eſt enſeveli dans une région de ténèbres, où l'on n'eſt éclairé que par des feux artificiels; mais on ſe rappelle en même temps qu'au-deſſus des cavités où l'on eſt deſcendu, un aſtre bienfaiſant ré-pand partout la chaleur, la lumière, la vie; l'imagination ſe plait à ce contraſte, & elle y revient avec un ſecret plaiſir.

Digreſſion ſur la ſuite d'idées qui peuvent naître dans une caverne.

L'ÉTUDE des cavernes, des grottes, intéreſſe, exerce l'eſprit, plus qu'on ne le croiroit d'abord : le curieux y jouit d'un ſpectacle qu'on n'a pas ailleurs ; le phyſicien y fait des expériences, des découvertes : le penſeur va plus loin, il y ſaiſit les premiers principes de l'art de bâtir ; il y voit l'origine de cette ſcience utile ; il en vient inſenſiblement à en ſuivre les progrès, le perfectionnement ; & toutes ſes facultés intellectuelles ſe développent dans cette méditation.

Il eſt sûr que dans l'enfance du monde, on fut réduit à prendre pour abri, pour retraite, les antres, les cavités qu'on put diſputer aux

animaux; le luxe n'excitoit pas encore le génie; on ſe contentoit d'être en ſureté; le penchant de l'homme à l'imitation lui fit enſuite conſacrer dans ſes ouvrages les mêmes formes, les mêmes proportions qu'il avoit vues dans ceux de la nature. C'eſt ainſi que les Goths trouvèrent dans les plus belles grottes de leur pays les élémens de leur architecture; les incruſtations leur ſervirent de modèle pour leurs friſes & leurs chapiteaux: les ſtalactites leur donnèrent l'idée de grouper des colonnes avec goût; l'étendue, la hauteur de ces vaſtes ſouterrains les amena peu-à-peu à poſer eux-mêmes avec hardieſſe des voûtes auſſi impoſantes, à y placer des aîles proportionnées, à exécuter en un mot les prodiges dont il nous reſte encore des traces.

Je croirois même ſans peine que

l'inventeur de l'orgue avoit médité ſa découverte près des pétrifications ſuſpendues & creuſes dont je parlois. Les ſons qu'il en avoit pû tirer en les touchant légérement lui auront plû, il aura remonté à leur cauſe première; & de-là, à l'application du principe dans la mécanique, il n'y a qu'un pas.

Les cavernes de la Jamaïque retracent encore des ſouvenirs cruels, pénibles. L'humanité ſouffre en penſant qu'elles ont ſervi peut-être de tombes aux infortunés habitans de l'isle. On ſe tranſporte avec effroi au temps des conquêtes des Eſpagnols; on friſſonne à l'idée du ſang qu'ils versèrent dans cette isle; on voudroit ſe diſſimuler juſqu'où ils pouſsèrent l'inhumanité, mais le cri de la vérité eſt terrible, il perce la nuit des ſiècles, & l'extinction

générale des naturels de la Jamaïque est un fait dont l'atrocité souille à jamais les annales de l'Espagne. Au reste, on chercheroit en vain des détails sur cette catastrophe; ils ont été cachés, ensevelis avec tant de soin, tant de précautions, qu'on ose à peine former des conjectures; la nature humaine semble avoir rougi de la barbare persécution que virent ces climats; elle a voulu pour ainsi dire l'effacer de l'histoire, en lui dérobant jusqu'à la trace de l'existence des victimes.

Coupe des bois.

Je ſuppoſe les Nègres arrivés au terme de leur courſe ; ils ſe répandent dans les différens endroits où les appelle leur genre de travail : la plus grande partie va s'occuper ſur les montagnes à mettre en tas le bois qu'on a coupé pour le ſervice des fourneaux. D'autres commencent ſeulement à les abattre. Les groupes de ceux-ci ſont plus piquans à obſerver & à peindre. Ils ſont ſouvent obligés de ſe frayer un chemin avec la hache ; une forêt d'arbuſtes & de ronces leur diſpute chaque pas ; des quartiers de roc les arrêtent fréquemment, ſans réſiſter pourtant à leurs efforts redoublés :

dans cette lutte continuelle, tous leurs membres ſont en activité, leurs attitudes ſe varient à l'infini, la lumière ſe fait jour inſenſiblement, à meſure que le bois s'éclaircit autour des travailleurs, elle eſt réfléchie à la fois ſur leur corps & ſur leurs vêtemens, & l'oppoſition du blanc au noir paroit de la manière la plus ſaillante. Leurs outils ne ſont point un acceſſoire indifférent à cette ſcène; ils étincellent avec éclat, quand ils rencontrent les rayons du ſoleil. Ce jeu de lumière eſt ſurtout frappant & ſingulier quand on travaille à faire les creux pour planter les cannes: on diroit que les Nègres obſervent une certaine meſure dans le mouvement de leurs pioches; toutes ſont en l'air au même inſtant, toutes retombent enſemble; chacune réfléchit

avec vivacité les rayons ſolaires; on a réellement alors la ſenſation d'un éclair général & magnifique. On penſe auſſi à la préciſion, à la juſteſſe qui conduit & anime tout un orcheſtre.

Quelquefois le lieu du travail eſt près d'une grande route, ou bien il eſt entouré de ſentiers, de chemins écartés: quelquefois il eſt dans l'enfoncement d'une vallée, dans l'épaiſſeur d'un bois. Les arbres y ſont preſque tous d'une hauteur & d'une groſſeur majeſtueuſes; ils en deviennent difficiles à renverſer; leur chute eſt même ſouvent dangereuſe, & il n'eſt pas rare de voir pluſieurs Nègres écraſés à la fois par ces maſſes redoutables.

---

(1)

LES petites possessions des Nègres offrent quelquefois un spectacle agréable & intéressant. Aux idées d'ordre, & de soins industrieux, il s'y joint souvent celle d'abondance. On ne peut concevoir jusqu'à quel point un espace de terrein peu considérable devient précieux par une culture

(1) Le traducteur est désespéré d'en venir sans cesse à solliciter l'indulgence de ses lecteurs : voici un chapitre *sans titre*; il avoue que cette irrégularité l'a choqué; mais un accès de stérilité d'imagination ne lui permet pas de la réparer, & il passe outre, quoiqu'avec une sorte de timidité; il s'en remet au jugement, à la sagacité, à la justesse d'esprit de ceux qui le liront; & il ne doute pas qu'ils ne suppléent admirablement à ce manque de formes.

bien entendue. Le quart d'un acre peut ſuffire à l'entretien d'une famille ordinaire, & fournir encore des denrées ſuperflues qu'on vend au marché; il eſt vrai qu'il faut, pour cet effet, une certaine réunion de circonſtances favorables, une bonne qualité de terrein, & des moyens de ſe garantir du vent, des dégats des animaux, des vols &c.

Tout cela ne ſe rencontre pas bien fréquemment; les Nègres ne choiſiſſent pas toujours eux-mêmes les terres qu'il leur eſt permis de cultiver; ils n'ont pas conſtamment les moyens de garder, de protéger leurs poſſeſſions.

Les payſages qu'on a devant les yeux dans cette partie de l'isle ſont en général bornés, ſombres, & aſſez uniformes. Le ſilence, l'obſcurité que répandent les plan-

tains, le caractère marqué de la retraite la plus profonde, ſont les traits qui les diſtinguent. Le roſſignol adoucit leur teinte ſauvage par le brillant de ſes chants, & l'intrépidité dont il ſemble animé. Il n'eſt point timide comme en Europe, il ne cherche point à s'enfoncer dans les buiſſons les plus épais; il ſemble avoir d'autres mœurs, d'autres habitudes; il étonne ſurtout quand on le conſidére ſur ſon nid, & qu'on le voit ne donner aucun ſigne d'émotion ni à la vue de l'homme ni à celle du faucon. On pourroit dire que c'eſt une grande ame dans un petit corps. Son babil eſt inépuiſable; c'eſt un paſſage continuel du ton de la tendreſſe à celui de la confiance; c'eſt une variété de modulations enchantereſſes que l'oreille ſuit, ſans jamais ſe laſſer.

Fours à chaux, vues de montagnes, vues de plaines &c.

UNE des opérations les plus ennuyeuſes à faire dans une plantation eſt celle de conſtruire des fours à chaux; elle devient pénible & diſpendieuſe à l'excès, à proportion de la rareté des bois, de la diſtance des carrières, de la difficulté des charrois. — Sur les montagnes, on a ſous ſa main les matériaux néceſſaires; on roule du haut des collines les pierres dont on a beſoin, on ſe ſert de la même voye pour les arbres qu'on a coupés, & en un eſpace de temps extrêmement court, on a tout ce que demandent les beſoins de la plantation.

La conſtruction d'un four à chaux a ſes beautés particulières. Le lieu de la ſcène eſt un enfoncement ſans décorations, mais tout y donne des idées d'activité, & d'un travail infatigable. On y eſt entouré, preſſé de rochers, d'arbres majeſtueux; on y entend le bruit redoublé des haches & des coins; ici, l'on abat un arbre, & ſa chute s'annonce avec fracas; là, on roule de gros quartiers de pierre: toutes ces images ſe combinent, ſe lient les unes aux autres, & forment un enſemble que l'on ſaiſit avec plaiſir; peu-à-peu l'ouvrage s'avance; on en ſuit les progrès naiſſans; on voit l'édifice s'élever par étages, ſe rétrécir ſucceſſivement & couronner enfin la perſévérance & les peines des travailleurs.

Une obſervation générale à faire

ſur la coupe des bois, c'eſt qu'il faut ne l'entreprendre que le plus près poſſible des bâtimens où ils ſont néceſſaires; le tranſport en eſt ſi couteux que cet objet devient d'une conſéquence réelle dans les fraix qu'entraine une plantation. Les bois des montagnes offrent à cet égard de grandes difficultés; mais, à l'exception du campêche, il n'eſt pas de bois qui produiſe de meilleurs charbons & ſe brule mieux; deux chariots de bois de cette eſpèce font plus d'effet que trois de ceux qu'on prend dans la plaine.

On ne ſait pas enviſager ſans regrets le temps que conſument les charrois; & on ſent une ſorte d'effroi, quand on voit diminuer ſenſiblement à l'œil des tas de deux ou trois cens charges; on rapproche malgré ſoi l'idée des

peines qu'avoit données leur entaſſement de celle de la rapidité de leur conſommation, & on ſe laiſſe aller à de triſtes & fâcheuſes méditations.

Le tranſport des bois ſur le dos des mules eſt fatigant à l'excès, & pour l'animal & pour ſon conducteur. Ce ſont à tous momens de nouvelles deſcentes & de nouvelles montées ; ce ſont des rochers, des terres, des rivières à traverſer. Tantôt on ſe trouve dans des défilés, des ſentiers plutôt que des chemins, il s'agit alors de paſſer à la file, les uns après les autres ; puis tout-à-coup l'on rencontre ſur la route d'énormes quartiers de roc, ils barrent abſolument le paſſage ; on les eſcalade avec peine, & c'eſt pour voir à ſes côtés d'affreux précipices dont on détourne les yeux en frémiſ-

ſant; on ſe raſſure en arrivant à une plaine étendue, que décorent les groupes d'arbres les plus majeſtueux; ou ne la quitte que pour retrouver des collines, en cotoyer les flancs, on en parcourir les ſommets, & y admirer la force & la vigueur de la végetation. La chaîne de collines finit, & vous laiſſe dans des vallées, des enfoncemens, dont on ſuit les détours tortueux. Puis enfin, à l'inſtant où l'on s'y attend le moins, la ſcène change complettement, il ſe préſente aux regards étonnés du voyageur une étendue de pays ſans bornes, toute plantée de cannes, ou embellie par les plus beaux pâturages. La mer ſe déploye auſſi avec pompe, & n'eſt point une partie indifférente de ce grand tableau.

Sur les plaines, le tranſport des

bois se fait avec moins de variété, moins d'accessoires pittoresques. Des troupeaux de différentes espèces, des occupations rurales de de différente nature, des chars qui roulent pesamment, d'autres qu'on reconnoit partir à vuide à leur mouvement accéléré, des esclaves occupés à mettre en tas le bois qu'ils ont coupé, d'autres empressés à le serrer dans les magasins, des nuages de poussière sur les grandes routes.... ce sont à-peu-près les seules images qu'un observateur ait à saisir, tandis que les chemins pratiqués dans les montagnes joignent à ces accessoires une verdure délicieuse, des ombrages bienfaisans, & semblent vouloir étonner tour-à-tour par le danger & la magnificence des situations.

J'avoue pourtant que les plai-

nes ont aussi leur genre de beauté & d'agrémens; il est peu de routes que je préfère à celles que l'on voit dans la plus grande partie de l'isle entre de hautes hayes de campêche; elles sont loin d'une régularité monotone; souvent elles forment de magnifiques berceaux du plus beau verd; ici, elles sont découvertes & laissent distinguer vingt arbustes différens; là, elles se resserrent, c'est plus un sentier qu'un grand chemin, & des tilleuls en fleurs y répandent leurs parfums dans les airs; tout auprès s'élève le cocotier; ses rameaux forment le dais le plus magnifique, & ses fruits suspendus à la portée du voyageur l'invitent à y chercher une fraîcheur salutaire & des sucs parfumés & exquis. — Les prairies sont peuplées de troupeaux; le bambou y étale la dé-

licateſſe de ſes plumes & la richeſſe de ſes ombres ; le cédre bâtard y balance ſes larges ombelles, & l'arbre du cachou y attire les yeux par la couleur dorée de ſes fruits.

Suite du chapitre précédent. Particularités intéressantes pour le lecteur qui seroit tenté de passer à la Jamaïque.

APRÈS avoir erré, *musé*, des heures entières dans les prairies, les avenues de cannes, sur les bords des ruisseaux, & au milieu d'une multitude d'animaux doux, paisibles & heureux d'une liberté entière, on a un asile toujours sûr & agréable dans la maison du planteur ou celle de son intendant. Quel que soit l'état du voyageur, il y peut entrer avec confiance; on l'y recevra avec un honnête empressement. On se fera un devoir de le conduire dans les bâtimens

destinés à la fabrication du sucre & du rum : on le surprendra par une foule de détails curieux & intéressans ; & en se retirant, il pourra surement jouir de ce plaisir secret que goûte l'ame à l'acquisition d'idées neuves & intéressantes.

Je ne puis, à cette occasion, passer sous silence la manière dont on exerce l'hospitalité à la Jamaïque ; c'est réellement avec une délicatesse de sentiment admirable & touchante. On y regarde comme une espèce d'honneur la visite d'un étranger ; on le traite avec des égards si soutenus, qu'il seroit tenté de se croire chez lui, & de voir dans son hôte un inconnu reconnoissant de quelques bons services. Une lettre de recommandation pour *un* seul planteur de l'isle, donne au porteur un titre infaillible à la bienveillance de *tous* les colons.

Il eſt même inouï que, malgré la défiance la mieux fondée, on renvoie, ſans l'écouter, un vagabond qui demande un abri ou du pain; on commence par ſatisfaire ſes beſoins, & ce n'eſt qu'alors qu'on lui inſinue de ne pas s'arrêter plus long-temps.

L'eſprit d'avidité & de calcul peut ſuggérer bien des objections contre le ſéjour de la Jamaïque; mais il n'en eſt aucune de nature à détourner un amateur de la nature du projet de s'y rendre; & je ne puis croire qu'elles arrêtaſſent une ſeconde l'artiſte jeune & plein de feu qui ſe ſentiroit des diſpoſitions à étudier, pendant quelques années, la nature dans ce beau pays. Je ſuppoſe qu'il conſacrât douze mois à cette excurſion intéreſſante; le moment même du voyage ne ſeroit pas perdu pour

lui. Les mâts, les voiles, les cordages, les manœuvres des matelots feroient une fuite d'objets nouveaux pour fes yeux, & piquans pour fon imagination; l'Océan lui fourniroit des tableaux fublimes à la fois & intéreffans; tantôt ce feroit une vapeur du matin qui gaze la tranfparence de la mer; tantôt ce feroit un foleil levant qui la fait étinceler de lumière; à tout moment il retrouveroit les beautés originales dont la copie fidelle a immortalifé les *Van-der-velt*, & les *Bachuysen*. Les tempêtes ne l'affecteroient point comme un homme ordinaire; le calme ne l'impatienteroit point comme un marin d'habitude; il y verroit des fujets d'étude admirables; il apprendroit à nuancer avec fentiment les impreffions de la terreur, le caractère du repos, & à mettre dans fes

compoſitions une vie, un intérêt que la nature ſeule peut inſpirer.

Tivoli, Fraſcati, Albano, ne fourniſſent plus d'idées nouvelles. On a tellement épuiſé toutes les combinaiſons de leurs différentes beautés, que l'artiſte a de la peine à ſe monter au ton de l'enthouſiaſme; il ſe ſentiroit plein de talens, d'heureuſes diſpoſitions, de juſteſſe dans l'exécution, qu'il ſera toujours paralyſé par la réflexion que les grands maîtres de l'art l'ont devancé, & qu'il ne paroitra qu'un copiſte médiocre à côté de Salvator Roſa, de Gaſpard Pouſſin, & de Claude Lorrain. Mais s'il veut donner à ſon génie tout l'effor dont il eſt ſuſceptible, s'il veut agrandir la ſphère de ſes connoiſſances, de ſes idées, s'il veut enfin développer avec ſuccès les facultés dont il a le ſentiment . . . . qu'il

coure aux isles de l'Amérique, qu'il vole y puiser, dans le caractère exalté de leur climat, des forces, une chaleur, une touche mâle & brillante, qui le placent dans les premiers rangs, & lui fassent égaler, surpasser même ses devanciers.

The chilly regions of the north bestow
Ice-crisped vales, and hills of endless
snow;
While chill'd by winds, and shaking to
the frost,
The warmer faculties are numb'd or lost:
Whereas in vertic climes for ever rise
The sboiling spirits with the heated skies;
And every object that the soul inspires,
Glows with the sun, and shares its genial
fires.

Les régions glacées du nord n'offrent que des frimats & d'éternelles neiges; & le peintre engourdi, paralysé, n'y sent plus ni son génie, ni sa chaleur; mais sous le ciel brûlant de la zone torride, l'ame s'échauffe, l'imagination s'embrase, les objets font une impres-

L'artiſte qui paſſeroit à la Jamaïque n'y trouvera pas ſeulement une multitude de modèles, d'études, de beautés qu'il chercheroit en vain en Eſpagne, en Italie, en France; il y acquerra en même temps une maſſe de connoiſſances nouvelles & intéreſſantes; tranſporté dans un monde nouveau, il fera chaque jour des obſervations curieuſes & utiles; les productions du climat, les mœurs de ſes habitans, leurs traits, leurs uſages, leur tempérament, feront tour-à-tour le ſujet de ſes méditations; & tout en ſatisfaiſant ſes regards, il verra ſon eſprit ſe développer & faire de nouveaux progrès.

ſion plus profonde, & l'aſtre étincellant qui les éclaire & les embellit, communique encore à l'artiſte la force de les peindre avec dignité.

Digreſſion ſur l'étude de la nature, le caractère des différens payſages &c.

Ce n'eſt pas en ſuivant les routes battues, qu'on peut parvenir à connoître les beautés d'un pays; l'uniformité des ſcènes qu'on peut obſerver eſt trop générale pour qu'on puiſſe porter un jugement ſur ce qu'on ne voit pas; & ſi l'on n'en veut pas moins établir ſon opinion ſur les lieux qu'on a parcourus, cette opinion ne ſauroit être que peu fondée, & ſurement défavorable.

Des convenances de communication, des idées de ſureté, ont engagé les hommes à ſe réunir dans certains endroits, & a y bâtir des

villes : les mêmes circonſtances ne ſe trouvoient pas ailleurs ; auſſi n'y voit-on que des villages, mais c'eſt là qu'on rencontre la nature dans ſa vérité & ſa parure naturelle. Au contraire, en approchant des villes de commerce, on rencontre, pendant pluſieurs milles, une ſucceſſion de bâtimens preſque non interrompue : ſera-ce d'après les rares échappées de vue qu'on y ſaiſira, qu'il ſera naturel de juger la nature du pays ?

La population détruit le charme des beautés rurales & agreſtes, comme le trait façonné de l'art gâte & altére la touche caractériſée & ſimple du créateur. Les raffinemens nés du luxe n'ont aucun point commun avec le monde paſtoral ; ils en maſquent la noble apparence, ils le dépouillent de ſa belle ſimplicité ; ils lui donnent un

autre air, une tout autre manière d'exifter.

Au premier moment, on admire un palais, mais la réflexion vient enfuite; elle éteint bientôt cette extafe momentanée; le peintre fe rappelle avec regret la majefté des rochers qu'on a défigurés pour les employer à la conftruction de l'édifice; il ne peut auffi fe retracer fans peine les irrégularités de terrein, les monticules, les beaux buiffons, la richeffe de verdure, qu'on a fait difparoître pour les remplacer par des avenues alignées, des murs tirés au cordeau, & tout l'appareil de la géométrie.

Les vues les plus fimples, les plus bornées ont encore de la grandeur, celle qu'imprime à fes moindres ouvrages l'Etre invifible qui a tout combiné pour un but fublime & unique: voyez au con-

traire les chef-d'œuvres de l'art le mieux finis, vous y découvrirez infailliblement quelque chofe de petit & de fragile. Que devient toute la grandeur humaine à côté de la puiffance célefte ? Comme ils cédent à l'action irréfiftible du temps, ces vaftes édifices qu'on avoit mis des années à élever avec effort ! Et même fubfiftent-ils avec audace malgré les caprices de l'homme, ou font-ils incapables de leur réfifter avec fuccès ? On a fait une remarque générale fur les ouvrages humains. L'édifice le plus magnifique flattera la vue au premier moment ; mais bientôt l'œil s'y accoutumera, & s'il ne s'en laffe pas bien vite, il en viendra du moins a paffer à côté fans y jeter un feul regard.

Qu'elle eft différente l'impreffion que nous fait la nature !

Qu'elle eſt profonde, qu'elle eſt grande, qu'elle eſt durable! On verroit cent fois Matloke, Dovedales, Vaucluſe, que cent fois on croiroit y voir un trait qui étoit échappé, une beauté qu'on avoit négligée, des acceſſoires qui n'avoient pas d'abord frappé!

On ſent bien vivement le contraſte dont je parle, quand on parcourt les grands chemins de la France & de la Flandre? L'œil fatigué, déſeſpéré de leur monotone uniformité, ſemble ne tendre qu'à les abandonner pour contempler le petit nombre d'objets vraiment beaux qu'il peut atteindre hors de la portée du chemin.

Sur les routes de communication entre Berne & Bâle, le voyageur, qui n'eſt pas accoutumé aux montagnes, ne pourra jamais ſe perſuader que la Suiſſe poſsède

ces ſublimes vues dont la contemplation ravit en extaſe ; la pénétration la plus fine ne ſauroit en découvrir la plus légére trace, grace aux travaux qui ont bouleverſé & dénaturé le local.

Pour éprouver l'enthouſiaſme qu'inſpire la nature, pour ſe pénétrer de ſes beautés, pour avoir toutes ſes facultés ſuſpendues par le raviſſement où elles plongent, il faut s'éloigner des villes. Que voit-on en effet dans leur voiſinage ? Des ſacrifices de tout genre faits à leurs convenances, aux dépens des graces naturelles ; le payſage défiguré & chargé d'acceſſoires peſans & ſuperflus, des arbres déracinés ou mutilés impitoyablement, le terrein excavé & dépouillé de verdure, l'art & ſes faſtidieuſes productions partout où

s'offroient les ſcènes les plus douces & les plus délicieuſes.

Dans chaque pays, on rencontre des objets peu importans, peu remarquables en eux-mêmes, & qui le deviennent par leur *localité*, par l'effet bruſque & ſoudain qu'ils font ſur l'obſervateur; c'eſt ainſi qu'on ſe plait à rencontrer ces chemins tortueux & irréguliers, où l'imagination trouve quelque aliment, tandis qu'on abandonne avec tranſport ces avenues interminables, qui ſemblent vouloir unir les états ou tout au moins les provinces.

L'Amateur de la nature y trouve des charmes dans ſes minucieux détails, comme dans ſes merveilles les plus impoſantes; mais dans cette multitude de modèles, il a beſoin de tout ſon jugement, de tout ſon goût. Et encore combien

bien le choix qu'il fera ne fera-t-il pas borné, quelqu'infatigable que ſoit ſa curioſité, quelque rapide que ſoit ſon exécution ! Qu'on ne ſe flatte donc jamais d'avoir épuiſé les tréſors que prodigue la nature à ſes obſervateurs; que ſont toutes les études, que fait la perſévérance la plus opiniâtre dans cette carrière ſans fin ? C'eſt un pas dans l'immenſité de l'eſpace, & rien de plus.

Des images que l'on s'accorde à ne pas copier, il y en a une partie qu'on abandonne, parce qu'elles ſont trop répétées & qu'on les a ſouvent voulu imiter; il en eſt d'autres que l'on néglige, parce que toujours elles ont été abandonnées; elles finiſſent par paroître biſarres, extraordinaires, étranges; on en infère qu'elles ne ſont pas naturelles, & on en conclud qu'el-

les ne plairoient point. — Cependant il eſt de fait que d'un aſſemblage de choſes déſagréables en elles-mêmes, on peut faire un tout qui amuſe & qui faſſe un grand plaiſir.

Le peintre *Payſagiſte*, qui aura l'enthouſiaſme inſéparable de ſon art, ne laiſſera jamais échapper d'objet frappant & curieux; tout fera impreſſion ſur ſon cerveau ; & s'il n'a pas beſoin immédiatement de tous ſes matériaux, il ſaura les trouver dans le cas néceſſaire. Voilà pourquoi je voudrois qu'il pensât habituellement à fixer par une ébauche, un croquis, les ſaillies d'imagination qu'il peut avoir, les impreſſions ſubites dont il eſt frappé : ces eſquiſſes lui deviendront dans la ſuite plus précieuſes que toutes les méditations qu'il pourroit faire ſur ſon art. — Ce

principe eſt ſi vrai, que ſon application a lieu tout auſſi bien pour les écrivains, les auteurs, les poëtes que pour les peintres; & tous éprouvent également que le haſard les ſert mieux mille fois en pluſieurs occaſions, que les réflexions les plus fines & les plus ſages.

Le penſeur eſt auſſi attentif que l'artiſte à ne rien négliger de tout ce qu'il apperçoit ſur la ſcène du monde; dans l'agitation des vagues, dans l'horreur des tempêtes, il voit le moteur éternel de toute la nature, comme dans le ſommeil de ces mêmes vents & le calme ſoudain des ondes : il voit ſon influence univerſelle percer également dans tous les mouvemens de ce globe, & diriger la plus vile créature comme les météores les plus redoutables : & quand il embraſſe dans le cercle hardi de ſes penſées tous

les principes de deſtruction, de plaiſir, & de bonheur qui meuvent ſes ſemblables, quel champ ne s'ouvre pas à ſes recherches! quel thême il ſe trouve en état de compoſer pour exprimer ſon admiration, ſon reſpect & ſa reconnoiſſance!

Le payſagiſte met à contribution le ciel & la terre pour fournir à ſes travaux; le jour, il étudie le ſoleil, & les phénomènes variés dont il eſt la cauſe; la nuit, il contemple la lune; le moindre zéphyr l'intéreſſe; la fureur des vents enchaîne toute ſon attention. Il aime ſurtout épier les météores du matin; il s'efforce de ne laiſſer échapper aucun de leurs effets; il ſent que l'ordre immuable du ſyſtême qui régit cet univers peut donner de l'enthouſiaſme, tout

comme il a été développé avec philoſophie.

Je me ſuis ſouvent demandé avec ſurpriſe pourquoi les voyageurs, en général, ne s'attachoient preſque uniquement à décrire que les villes & les monumens de l'art. Jamais je n'ai pû concevoir pourquoi d'inſipides combinaiſons de places & de rues fixoient leur attention, plutôt que les ſcènes ſans nombre que préſentent les campagnes; les mœurs qu'on peut obſerver dans les grandes ſociétés ont quelque choſe d'effacé, de dégradé, d'affecté, & pourtant on diroit que les voyageurs en font pour ainſi dire leur unique étude, tandis qu'ils abandonnent le ſeul champ où ils pourroient trouver de l'originalité, du vrai, les montagnes & les champs. Je n'ai jamais vû, par exemple, de deſcription pittoreſ-

que & bien ſentie des beautés ſans nombre de la Suiſſe; & cependant y a-t-il beaucoup de pays plus favoriſés de la nature? y en a-t-il où elle ſe ſoit conſervée dans une pureté plus céleſte? Y en a-t-il où l'admiration, l'extaſe ſoient beaucoup plus ſouvent à leur dernier période? — On parle de quelques ſites qu'il eſt impoſſible de n'avoir pas remarqués; on rappelle dans la converſation quelques traits qu'on aura peut-être lûs ſans chaleur, & qu'on répétera ſans feu; mais qu'il y a loin de-là à cette vie de ſentiment qui tranſporte, qui embraſe l'ami de la nature! Les impreſſions qu'il a reçues ont été ſi profondes, qu'il treſſaille encore de plaiſir en ſe les retraçant, & qu'il électriſe magiquement ceux à qui il ſe donne la peine de les communiquer.

On ne voit que trop de gens

qui regardent *un cours de voyages* comme un pélérinage que néceſſitent l'uſage, des titres, ou une fortune brillante. Peu de ſages y voient un moyen sûr & agréable de ſe former le jugement, de s'initier ſans beaucoup de peine aux myſtères de la politique & de la ſcience des hommes, d'étendre la ſphère de ſes idées par l'acquiſition de celles qui ont pour objet le commerce des nations, & l'hiſtoire naturelle de chaque climat. La tourbe peu réfléchie des *coureurs de poſtes* ignore ce que je veux dire; on préfèrera toujours ſe jeter dans les compagnies où l'eſprit & le goût développent avec graces tous les principes de corruption, & on ne croira pas qu'il exiſte une autre eſpèce de créatures animées; l'obſervateur ſenſé pourra ſeul s'écarter de la route battue; il voudra con-

ſidérer de près la maſſe générale du genre humain, il ira viſiter l'ingénieux artiſan dans ſon attelier, il s'éclairera de l'expérience du cultivateur, il admirera la patience & la force d'ame du payſan, de l'homme naturel, & il ſe haſardera ſeulement alors à croire qu'il n'a pas perdu ſon temps.

Par une fatalité inconcevable, il arrive que l'on voit à peine la ſcène la plus intéreſſante du continent, celle que j'appellerois volontiers la plus *claſſique*. On ne fait que *de nuit*, pour l'ordinaire, la plus grande partie du chemin qui conduit de Rome à Naples : de toutes les routes de l'Italie, c'eſt celle qu'on parcourt avec la plus étonnante rapidité, ſans faire nulle attention quelconque aux détails curieux qu'on pourroit y remarquer, ni aux lieux célèbres dont elle eſt

entourée. Cependant, de Rome à Pœſtum, l'obſervateur *Sentimental* ne manque pas de ſujets qui excitent en lui la ſurpriſe, ou la curioſité, ou une tendre compaſſion. *La campagne de Rome*, toute défigurée par ſes ruines, & caractériſée uniquement par la ſtérilité de ſon ſol & la misère de ſes habitans, n'en réveille pas moins des ſouvenirs d'une nature particulière. On ſe retrace l'empire abſolu qu'exerçoient ſes premiers colons ſur tout le monde connu, & le contraſte cruel de l'état de leurs deſcendans avec leur éclat & leur gloire plonge dans une mélancolie ſublime.

Quelles réflexions ne font pas faire encore les *Marais Pontins*? Comme l'ame eſt agitée, ſecouée, à la vue d'un ſpectacle pareil ! On voudroit ſe cacher que jadis ils n'étoient qu'une immenſe plaine

riche & bien cultivée ; & l'on fait un cruel retour ſur la fragilité humaine, quand on n'y découvre plus que des marais peſtilentiels.

On pourroit s'arrêter dans la moderne *Terracine* ; on s'y promèneroit ſur les racines du palais de Céſar & d'Adrien ; on penſeroit aux momens de calme heureux & philoſophique dont y jouirent quelquefois ces deux grands hommes.

A *Mola*, on déclameroit par inſtinct ces beaux vers par leſquels commence le ſeptième livre de *l'Enéïde*, où Virgile invoque d'un ton ſi affectueux *Caiëta*, la fidelle nourrice de ſon héros ; on rendroit un hommage bien naturel à la forteresse qu'on voit dans le lointain, *Gaëta*, & qui conſervera à jamais ſon nom. On y donneroit une larme à la deſtinée tragique

de *Cicéron*, & l'on frémiroit d'horreur au ſouvenir de l'infâme *Læna*, qui ne ſut reconnoître les ſervices importans de ce grand orateur que par le plus lâche aſſaſſinat.

Sur les bords du limpide *Liris*, on reconnoitroit les reſtes de *Minturne*; on ſe plairoit à y voir les monumens majeſtueux des ravages du temps, & l'effet plus agréable, plus riant des efforts réunis de l'induſtrie & de la nature. L'œil ne s'arrêteroit ſur le ſpectacle lugubre des ruines, que pour en ſentir plus vivement l'attrait d'un payſage enchanteur, qui ſemble vouloir le dédommager de ſes premières ſenſations.

On ſouriroit à la vue des côteaux de *Falerne*, on leur rendroit peut-être une ſorte d'hommage pour les vers pleins de fineſſe, d'eſprit,

de gaîté qu'ils inſpirèrent à Horace, & aux génies latins.

Le théâtre de *Capoue* n'inviteroit que trop à moraliſer, & à méditer ſur les ſuites de la corruption. On y penſeroit avec un ſentiment de regret aux troupes invincibles & victorieuſes d'Annibal; on les verroit céder aux délices de cette ville voluptueuſe, & y perdre peu-à-peu cette humeur martiale qui les rendoit indomptables, pour prendre une douceur de caractère, une aménité fatale, qui devint le principe de leurs défaites & de leurs cataſtrophes.

Le pays des *Leſtrigons*, celui des *Volſques*, les rochers de *Circé*, tous ces objets ſe diſputent à l'envi la gloire d'intéreſſer le voyageur; puis, au moment qu'il eſt le plus livré à ſes méditations mélancoli-

ques, il en eſt tiré impérieuſement par les charmes du paradis qui ſe découvre à ſes regards; il s'y promène avec le ſentiment de la béatitude; il y admire avec raviſſement la richeſſe des productions, la fécondité de la terre, les ſuccès de la culture, & le nom de *Campi Felici* eſt ſi naturel à ce beau pays, qu'il le lui donne, dans ſon enthouſiaſme, ſans ſavoir que c'eſt réellement le ſien.

Depuis que la reine actuelle a fait établir la grande route qui traverſe les états de Naples, on a moins d'occaſion d'admirer les veſtiges de la *voye appienne*; mais il exiſte aſſez de monumens ſemblables dans les autres parties de l'Italie, pour atteſter à quel point les Romains portoient à cet égard la magnificence & le travail.

Je paſſe rapidement ſur les en-

virons de Naples, sa baye majestueuse & son isle de *Caprée*, théâtre des débauches de Tibère; je résiste au penchant qui m'entraineroit à parler des situations originales de Portici, de Pompeio, d'Herculaneum..... je sens que je m'égare, & que j'anticipe sur le sujet que j'espère traiter un jour; (1) mais cet écart ne pourra-t-il point trou-

---

(1) L'ouvrage que l'auteur semble annoncer ici, vient de se proposer à *Londres* par souscription, & l'empressement des amateurs de la vérité & du beau a été un hommage bien flatteur, rendu au mérite de M. *Beckford*. On voit dans ses *Voyages en Italie*, *en Flandres*, *en Hollande*, *en France*, *en Suisse*, *en Espagne*, *&* *en Portugal* l'empreinte du génie, & le caractère de l'imagination la plus riche & la plus brillante. Cinquante gravures de tableaux pris sur les lieux, & de quatorze pouces & demi sur douze & demi de hauteur, en font un chef-d'œuvre digne d'embellir les bibliothèques les plus précieuses.

ver grace auprès du lecteur bénévole, qui peut-être lui-même se livre en ce moment à la foule de souvenirs enchanteurs que donne l'Italie à tout homme qui sait voir & sentir ?

Je reviens à mes réflexions générales sur les voyages, & je me hâte de conclure cette troisième partie de mon ouvrage, par quelques idées qui semblent y avoir un rapport peu éloigné.

L'homme disposé à penser & à réfléchir doit trouver un grand plaisir à étudier les mœurs des différens peuples, à démêler les principes qui le font agir, à fixer le plus ou moins de perfectionnement qu'ils ont donné à l'économie rurale : il se plait encore à déterminer leur degré d'aisance, ou de pauvreté, ou de liberté, d'après leur état extérieur, leurs

befoins, leurs reffources, & leurs fentimens généraux. Il faifit furtout les occafions de fuivre, dans leurs branches refpectives, les gradations qu'a fait naître la fociété dans l'état des individus; il compare, il pèfe, il difcute avec philofophie; il plaint les chances fatales qui attendent les plaees élevées; il voit toute l'indépendance de ceux que leur fortune exempte des foins du commerce & des arts méchaniques; il apprécie à fa jufte valeur l'humble & tranquille retraite; & dans fes recherches infatigables, il ne néglige ni l'ermitage des deferts, ni la chaumière des endroits les plus fauvages. — S'il defire connoître à fond les mœurs & la nature de l'efpèce humaine, il ira parcourir les montagnes, les vallées, les plaines éloignées des villes; c'eft là qu'il trou-

vera les éclairciſſemens qu'il demande ; c'eſt là qu'il prendra des leçons de morale, & qu'il trouvera d'excellens modèles.

Dans les grandes villes, dans celles où le commerce fait circuler l'éclat & l'opulence, les mœurs des habitans ſemblent prendre leur caractère dans les acceſſoires extérieurs qui les entourent ; l'intérêt les nuance fortement, parceque l'intérêt eſt le grand & ſeul mobile qu'on y connoiſſe. Il eſt des places où les gens de qualité ne regardent les marchands qu'avec dédain ; ceux-ci traitent de même l'entrepreneur de manufactures, & celui-ci les artiſans qu'il employe ; ces derniers trouvent même encore une claſſe d'inférieurs à mépriſer, & de cette manière, tous les états de la ſociété ſe gâtent & ſe corrompent mutuellement.

Dans les capitales des empires puiſſans, on ne voit que trop ſouvent l'art & la diſſimulation triompher de la franchiſe, de la loyauté, & repouſſer avec inſolence l'homme intègre qui veut paroître : on y voit à chaque pas la contenance aſſurée & impudente du crime, & on chercheroit avec aſſez de peine cette fleur de modeſtie & de pudeur qui embelliſſent & parent ſi bien le viſage de l'homme honnête.

Je n'affligerai pas le lecteur ſenſible en pouſſant trop loin l'examen des vices de nos grandes ſociétés ; j'ai voulu ſeulement l'amener à faire des comparaiſons, des parallèles ; & peut-être mes premiers tableaux en reſſortiront-ils avec plus d'éclat, plus d'avantage ; je m'en ſervirai auſſi pour rapprocher à la fin de mon ou-

vrage les traits de caractère des classes que j'aurai parcourues, & des pays que j'aurai examinés: malgré toutes les différences qu'apportent dans les masses des productions de la nature, les coutumes, les usages, le sol lui-même, on peut cependant saisir dans chaque climat certains traits plus particuliers, plus décidés; & cet objet de considération est un de ceux qui ont le plus de droit à intéresser le philosophe.

Fin de la troisième Partie.

VUES PITTORESQUES
DE
LA JAMAÏQUE.

QUATRIEME PARTIE.

Il eſt temps de revenir aux Nègres & à l'emploi de leur temps; je vais ſuivre leurs travaux depuis le moment où je les ai laiſſés juſqu'au commencement de la moiſſon; c'eſt le but des deſirs impatiens du planteur; mais avant de l'atteindre, il lui reſte bien des choſes à faire, bien des détails à ſoigner.

Dès le mois de novembre, ou même dès que le temps eſt ſec, on ſe met à l'ouvrage avec activité: ſi l'on n'a pas aſſez de Nègres,

on en loue un certain nombre, & on les envoye abattre la quantité de bois néceſſaire. Les acceſſoires de ce tableau peuvent le rendre très piquant. La forêt peut être ſombre, épaiſſe, & le lieu où on la dépouille, découvert, ou ſur le penchant de quelque colline, ou d'une haute montagne; le bruit des haches ſemble avoir quelque choſe de régulier, & indiquer une certaine meſure; ſon retentiſſement ſe propage, & les échos lui donnent une ſorte de beauté; les cris, les chants des ouvriers ajoutent à l'effet de ces ſcènes ſauvages; les énormes rochers qui dominent le tout préſentent à l'œil des tours, des cavernes, des grottes, & portent à l'ame le ſentiment de la grandeur de la nature, comme les autres acceſſoires du tableau y portent

celui de l'induſtrie de l'homme.

Après avoir coupé la quantité ſuffiſante de bois, on raſſemble en tas les branches & les brouſſailles, & on y met le feu. Ce ſpectacle dédommage de toutes les peines, de toutes les fatigues du jour; l'obſcurité de la nuit lui donne un éclat merveilleux: une lumière vive & brillante remplit bientôt tout l'eſpace; une flamme petillante s'élève avec hardieſſe; des colonnes de fumée s'en détachent & vont atteindre les cieux. De toutes les poſitions d'où l'on peut admirer ces grands feux d'artifice, celle du marin eſt ſans contredit la plus favorable, la plus piquante; mais il faut avoir éprouvé la monotonie des nuits qu'on paſſe ſur la mer, il faut avoir ſenti cette eſpèce d'épuiſement, de deſſéchement que donne la vue continuelle du même

tableau, pour ſe peindre la ſenſation délicieuſe que fait naître un objet ſaillant & nouveau. C'eſt alors que l'apparition ſoudaine de ces gerbes magnifiques, que l'on eſt tenté de prendre pour des rayons échappés au ſoleil couchant, frappe, & donne une nouvelle vie, de nouveaux ſens, une nouvelle ame. Il s'y joint l'eſpoir flatteur de toucher enfin à un port deſiré, la certitude de voir le terme d'un voyage long, pénible, dangereux; l'imagination ne croit plus qu'à des chances heureuſes, & à l'exiſtence du bonheur.

Coup-d'œil rapide ſur les derniers ſoins du Planteur avant la récolte.

Le moment où j'ai laiſſé le lecteur eſt, de toute l'année, celui où le planteur a le plus d'occaſion de déployer ſon activité.

Dès que les bois ſont coupés, il s'agit de ſurveiller aſſiduement les travailleurs; il faut entrer dans tous les détails rélatifs à cette opération; il faut examiner ſi l'on a obſervé de ſcier, de fendre les piéces de bois dans les dimenſions convenables; il faut enſuite s'occuper des moyens de tranſporter toute la proviſion dans les logemens qu'on a préparés; il faut voir l'état de la route, chercher à la rendre sûre, commode, praticable

pour les mules, & s'il ſe peut, les chariots.

Après ces ſoins généraux & de première néceſſité, viennent ceux d'une importance plus immédiate; ceux qui regardent préciſément la plantation; l'infatigable colon viſite ſes muids, ſes cuves, ſes moulins; il les examine avec attention, & fait réparer à l'inſtant le moindre déſordre; il s'informe des ouvriers qu'il doit employer, s'ils ont tout ce qui leur eſt néceſſaire pour l'objet de leur art; il n'oublie pas l'attelier du charron, pour qu'au premier moment, il puiſſe fournir tous les articles qu'on lui demandera; il s'aſſure de la poſſibilité de placer promptement les chaudières & les alambics; il dirige les travaux des maçons, les preſſe, les anime; il paſſe enſuite auprès des charpentiers, puis il revient

aux autres travailleurs, & ne se lasse pas de veiller à l'ensemble & à toutes ses parties.

Ses peines ne sont pas infructueuses, son activité se communique à tous ses gens. Tout se meut, tout s'agite, tout concourt au bien général. Il n'est pas possible de voir de scène plus animée. L'impatience, l'inquiétude sont sur chaque visage. Hommes, femmes, enfans, tous s'empressent de montrer leur zèle; tous voyent dans la récolte prochaine la récompense de leur assiduité & de leurs peines.

Avant d'en venir à ce terme intéressant, je vais donner une idée générale du tableau que présente l'isle en ce moment, & des productions qui l'embellissent à l'envi.

Cannes à ſucre mûres, blé d'Inde, blé de Guinée, coton &c.

A l'époque de leur maturité, les cannes changent de couleur avec une gradation ſenſible ; chaque ſemaine, elles font des progrès, & offrent de nouveaux phénomènes ; les tiges ſe colorent d'un jaune plus foncé, & ſe nuancent plus fortement en rouge ; leur ſommet perd la teinte verte qui lui donnoit tant de fraîcheur, & on le voit en prendre une d'un roux brunâtre : la plante entière ſe métamorphoſe, & dans les terrains expoſés au ſoleil plus que d'autres, elle ſe réduit à la conſiſtance de la paille.

Dans le même moment, le blé d'Inde atteint auſſi le point de la

maturité ; ses progrès indiquent d'une manière saillante les différens momens où on l'a semé. Dans quelques champs, il est à peine en fleurs ; dans d'autres, la cosse paroît se remplir ; dans la plupart, le grain est mûr & n'attend que le moissonneur.

Le blé de Guinée se distingue par ses hautes & belles tiges ; ses feuilles s'en détachent avec grace ; l'épi est d'abord d'un vert sombre ; il parcourt ensuite toutes les nuances du brun, & finit par devenir presque noir.

Les blés de Guinée sont sujets à bien des inconvéniens ; les pigeons y font en particulier un dégât incalculable : on les voit arriver en foule le matin, & quitter les montagnes pour s'abattre sur les champs ; leurs vols sont si nombreux, qu'on les prendroit pour

d'épais nuages, à l'obſcurité qu'ils répandent partout où ils paſſent : ils viennent enſuite ſe poſer ſur les tiges, les faire plier, les rompre, & en piller les épis.

La récolte du blé des Indes ſe fait le cinquième mois; les Nègres s'acheminent alors avec une régularité remarquable le long des plantations, avec des paniers ſur la tête; le contraſte que fait leur couleur avec celle des tiges jaunes & dorées qu'ils dépouillent de leurs richeſſes, & la manière piquante dont le vert des jeunes cannes ſe détache du tableau, produiſent un effet agréable & ſaillant. J'ai perdu dans l'ouragan dont j'ai parlé un tableau qui rendoit parfaitement un effet ſemblable; choix de couleurs, préciſion de traits, variété ſingulière d'attitudes, vérité, nature, tout en faiſoit un morceau

précieux. Sur le devant étoit le conducteur des Nègres, appuyé sur son bâton ; les travailleurs étoient occupés à creuser des fosses pour les cannes, on les voyoit tous travailler en ligne circulaire, à la base d'une coline qui se présentoit en face : chaque figure avoit le fini d'un portrait ; on pouvoit même distinguer sans peine le caractère national de chaque physionomie. Les uns étoient à moitié vêtus ; les autres ne l'étoient presque pas, & on pouvoit admirer les belles proportions de leur corps, dans les inflexions variées qu'ils leur faisoient prendre. Quelques-uns avoient des chapeaux ; d'autres des mouchoirs ; d'autres étoient à tête nue. Sur l'un des côtés étoit une machine pour conduire l'eau ; & derrière, on découvroit un bosquet de plantains ; les uns ne portoient pas encore de

fruits ; les autres ne montroient que des bourgeons ; ceux-ci ne présentoient que des fruits verts, ceux-là en offroient de tout-à-fait mûrs.

Ce tableau étoit de *Wickstead*, peintre également connu par ses ouvrages & l'indolence de son caractère, par ses talens & sa bizarrerie. Il brilloit par la hardiesse de son pinceau, & la netteté de l'exécution ; ses sujets favoris étoient les Nègres, & il y réussissoit plus que personne. Mais il lui manqua pour obtenir la perfection de son art, cette chaleur, ce zèle qui caractérisent le génie, & qu'on retrouvoit dans sa conduite particulière avec ses amis.

Aux approches de Noël, le coton commence à mûrir ; la blancheur soyeuse des tiges qui le portent contraste avec la verdure de ses feuilles ; à une certaine distance,

on ſe croit tranſporté en hiver, & près de quelque champ couvert de la neige la plus pure. Dès qu'on apperçoit des ſignes de maturité ſur la plupart des plantes, on commence la récolte ; & on ne ceſſe pas qu'elle ne ſoit complète.

Dans un payſage de quelqu'étendue, on pourroit placer avec ſuccès ſur le ſecond plan un champ de coton vû au moment de la récolte ; il donneroit lieu à des oppoſitions originales & ſenties.

Mais le prix de toutes ces ſcènes particulières s'oublie à côté de la vie que répand dans toute l'isle l'arrivée des premiers vaiſſeaux qui viennent d'Angleterre. Ce moment eſt pour l'ordinaire en Décembre : l'impatience, l'inquiétude, le beſoin de nouvelles proviſions, animent chaque individu, & agitent toutes les têtes.

Les quais, les ports deviennent un théâtre de confuſion, de bruit continuel ; on voit à tout moment de petits bateaux voguer d'un vaiſſeau à l'autre, revenir au rivage pour en repartir comme des traits ; on n'entend ſur les chemins que le roulement des charrettes, la voix bruyante des voituriers, les claquemens redoublés de leurs fouets ; des bandes de Nègres paroiſſent auſſi par intervalles ; des groupes de blancs s'en détachent fortement, & ajoutent à l'expreſſion générale de la ſcène ; la curioſité, l'amitié, le commerce raſſemblent pour ainſi dire tous les inſulaires ; & ce mêlange confus des individus de tout âge, de tout ſexe, de toute couleur offre à l'œil une variété qui lui plaît ſans le fatiguer.

Esclaves fugitifs.

C'EST à présent que le planteur doit redoubler de soins & d'activité pour le régime intérieur de son habitation ; c'est à présent que ses inspecteurs doivent constamment veiller sur les esclaves confiés à leur garde, & ramener ceux qui se sont évadés, ou cachés : cet objet de recherches est assez curieux pour mériter une attention particulière.

On prend pour cette course importante les Nègres dont on a reconnu depuis long-temps la fidélité, & il est étonnant avec quelle persévérance, quelle sagacité, ils s'acquittent de leur emploi. Sans autres

armes qu'un coutelas ou une épée, le Nègre qu'on a choisi pour aller à la poursuite des déserteurs, s'enfonce dans les montagnes, & poursuit sa marche en pleine sécurité.

Les malheureux qu'il veut atteindre essayent de se dérober à ses regards avec autant de soins qu'il en met à les surprendre ; ils ne se retirent que dans les antres les plus ignorés, sous les ombrages les plus épais ; ils n'osent construire des cabanes, de misérables huttes, ou ce n'est que pour les quitter au plus léger bruit ; ils allument des feux, mais leur multiplicité embarrasse leur ennemi, & pourvoit à leur sureté. L'inquiétude, la défiance, leur donnent de l'art & multiplient leurs ressources. En un instant, ils ont gravi les hauteurs les plus escarpées, ils ont atteint la cime des arbres les plus élevés,

& delà, ils promènent au loin leurs regards perçans & égarés : quelquefois ils vont se tapir derrière des rochers : quelquefois ils s'enfoncent dans les cavernes les plus sombres, & comme les bêtes sauvages avec lesquelles ils les partagent, ils n'en sortent que de nuit pour piller, voler, détruire tout ce qui tombe sous leurs mains. Un jour ils bâtissent à la hâte une cabane informe ; ils allument un feu tout auprès ; le lendemain, ils éteignent l'un, ils renversent l'autre ; ils recommencent avec patience leur ouvrage dans un autre endroit pour le détruire peut-être encore ; & ils ne se fixent avec une certaine confiance, qu'après avoir essayé, par mille ruses, d'éluder les poursuites de leurs chefs.

Il en est qui se hasardent à rester aux environs des plantations

où ils travailloient; mais au premier indice qu'ils ont d'être reconnus, ils fuyent au loin dans les forêts, les montagnes, ou les possessions les plus éloignées.

Souvent ils entendent la voix de celui qui les poursuit : ils sautent alors sur le premier arbre qui se trouve près d'eux; ils restent immobiles au milieu de ses branches les plus couvertes de feuilles; ils voyent passer au-dessous d'eux le terrible surveillant, & ils n'osent respirer; ils le distinguent, ils frémissent en l'appercevant consulter les plus légers indices pour s'assurer de leur route, marcher avec une précaution, une agilité, qui leur donnent tout à craindre pour eux. Il est rare en effet qu'ils ne soyent pas découverts tôt ou tard; cela fait naitre quelquefois des combats sanglans,

mais, pour l'ordinaire, ils se rendent sans user de la moindre violence.

Le Nègre qui cause leurs alarmes ne cesse pas un instant de montrer une persévérance opiniâtre : un sommeil trop long ne retarde jamais sa course ; il se lève avec l'aurore & il entend les premiers cris des corneilles & des perroquets, comme les premières plaintes que profère tristement le pigeon. Il a le temps d'examiner les variétés que présente cette espèce d'oiseaux ; les uns ne font retentir les bois que de deux ou trois accens dans le mouvement le plus lent ; d'autres passent, par une suite de demi-tons, à un ton final extrêmement bas & profond ; quelques-uns ont un roulement plus précipité & moins triste ; le plus grand nombre semble ne chanter que par intervalles, & observer pour

ainſi dire des pauſes & des ſilences.

Tout en faiſant ſes remarques, le Nègre dont je ſuis la marche eſt loin de perdre de vue l'objet de ſes recherches; il découvre une hutte brûlée; il en remue les cendres; il y apperçoit des traces de feu, il redouble de courage, allume ſa pipe & croit déjà tenir ſa proie; il uſe de précautions toujours plus grandes; comme un habile chien de chaſſe, il eſſaye les différens ſentiers au milieu deſquels il eſt arrivé; il établit ſes conjectures ſur l'apparence des feuilles qui les recouvrent; il ne marche pas, il ſe gliſſe furtivement entre les buiſſons; il eſt bientôt auprès d'un feu encore allumé; tout auprès ſont des planches, de groſſes branches; c'étoient peut-être les ſièges des fugitifs; ils ne ſont pas loin: mais lui-même meurt de ſoif & de

fatigue; il ſe rafraîchit, il ſe repoſe un inſtant, & il reprend ſa courſe dans le plus profond ſilence.

Quelquefois il rencontre un parti de Nègres marrons; ils l'invitent à chaſſer avec eux au ſanglier, & lui promettent de l'aider enſuite à retrouver & à ſaiſir les déſerteurs. Il ne rejette point leurs offres, & ſe joint à eux. Il ſent moins, en leur compagnie, la chaleur brûlante qu'on éprouve ſur les ſommités des collines, ou la circulation gênée & interrompue de l'air dans les bois qu'ils parcourent enſemble: il ne penſe plus aux chemins impraticables, aux cailloux qui lui déchirent les piés, & il partage la gaieté & l'ardeur de ſes nouveaux compagnons.

La chaſſe.

Un ramier méditoit bien paiſiblement ſur un arbre écarté; l'un de nos chaſſeurs, habile à diſcerner les retraites de ces oiſeaux, l'ajuſte, & l'abat; il eſt fier de ce premier ſuccès, car il faut de l'expérience pour découvrir cette eſpèce de pigeons, qu'on feroit tenté de croire muets, tant il eſt rare de les entendre; c'eſt d'ailleurs le manger le plus délicat qu'il ſoit poſſible de ſe procurer.

Cependant les chiens ont fait lever le ſanglier: leurs aboyemens aigus & diſcordans retentiſſent dans les vallons & les rochers; les chaſſeurs les animent par leurs cris; les échos augmentent le bruit & le

vacarme. On court de tous côtés : l'un vient de lancer son épieu, mais il n'a fait qu'effleurer légérement l'animal, sans l'arrêter dans sa course inpétueuse : un autre lui a tiré un coup de fusil, mais il n'a pas porté ; un troisième, plus heureux, a blessé le sanglier à l'oreille ; à la vue de son sang, la bête furieuse écume de rage, grince des dents, mais redouble en même temps de vitesse, & se dérobe à la vue de ses persécuteurs.

Les chiens sont en défaut : ils se jettent dans un sentier ; ils reviennent avec rapidité ; ils s'élancent dans un autre ; ce n'est pas avec plus de succès ; ils sont découragés, éperdus, haletans . . . un cri se fait entendre ; il les ranime à l'instant ; ils découvrent les traces de l'animal qu'ils poursuivent : on les suit, & des acclamations bruyantes réson-

nent de nouveau dans les vallons & les collines ; bientôt les empreintes des pas difparoiffent & manquent ; mais les chiens courans guident avec fureté toute la troupe ; le fanglier eft fuivi de près ; tout d'un coup, il paroit derrière un rocher, il le franchit avec audace, il s'enfonce dans l'épaiffeur des bois, il gagne fa *repofée.* Il n'y eft pas long-temps tranquille ; il y eft *forcé*, mais il a repris toute fa vigueur ; il écarte avec violence les branches qui le couvroient, il brife celles qui réfiftent, & rien ne femble pouvoir arrêter fa courfe impétueufe. Les chiens vont l'affaillir avec intrépidité ; ils fe difpofent à l'aborder, le faifir..... Il s'arrête alors fiérement, il fe retourne avec rage ; il ne penfe plus à fuir, il va combattre. Il déchire le premier qui s'avance ; il en tue un

ſecond ; il va ſe jeter ſur les autres, mais un coup dirigé par une main habile, le perce à l'épaule ; au même moment il ſent le fer d'un large coutelas pénétrer juſqu'à ſon cœur ; ſes mugiſſemens profonds expriment ſes douleurs aiguës, il veut en vain ſe débattre, ſes forces l'abandonnent, il tombe, il pouſſe un long ſoupir, il expire.

Cette chaſſe eſt fatigante à l'excès ; un Européen y ſuccomberoit, s'il ſe laiſſoit aller à la faire ſouvent ; les Créoles mêmes trouvent que c'eſt un exercice trop violent pour eux ; mais ceux qui peuvent le ſupporter en parlent avec un vrai raviſſement, & y portent un degré d'enthouſiaſme, de paſſion, inconcevable.

L'épaule de ſanglier paſſe pour un morceau exquis à la Jamaïque. Les Nègres font ſécher cet animal,

ils le *fument* & en font un de leurs mets favoris. (*Jir ked hog.*)

Ces ſangliers ne ſont point comme ceux d'Europe ; ceux que j'ai vûs du moins me feroient préſumer qu'ils ont été produits par quelque cochon égaré dans les bois, & devenu ſauvage, ſans perdre pour cela le caractère de ſon eſpèce. Je n'ai apperçu ſur aucun les bandes, les rayes, les couleurs qui ſemblent diſtinguer les ſangliers d'Allemagne & des autres pays d'Europe.

Chargés de leurs dépouilles, brûlés d'une ſoif dévorante & accablés de fatigue, les chaſſeurs penſent à prendre quelques momens de repos ; mais ils n'en obſervent pas moins un certain ordre, de certaines précautions dans leur

marche, & ils la dirigent vers les retraites, les grottes dont l'expérience leur a indiqué la place. C'eſt alors que chacun raconte à l'envi ſes aventures, ſes dangers, qu'on exagère ſon habileté, ſa perſévérance, qu'on parle de ſes coups heureux, qu'on vante ſon mérite, ſa patience, ſon courage. Si l'on s'arrête ſur les incidens fâcheux de la journée, ce n'eſt que pour en revenir plus vîte aux ſuccès dont on ſe réjouit; ſi l'on ſe rappelle les périls où l'on s'eſt vu près de ſuccomber, ce n'eſt que pour ſentir plus vivement les plaiſirs qu'on a goûtés, & s'animer à de nouvelles courſes, de nouvelles entrepriſes, de nouveaux combats. La fatigue a diſpoſé tous les eſprits à jouir du repos & du calme; l'agitation & le bruit ont ſervi à doubler les charmes de la ſolitude &

de la fraîcheur. Un rocher que la nature a creusé elle-même en forme de caverne reçoit les chasseurs harassés. Des chouettes, des chauve-souris en font ordinairement leur asyle; l'entrée est un peu au-dessous du niveau de la clairière; deux pans de rochers en font les côtés; un lit de sable recouvre la pente douce & unie qui conduit au fond de la grotte; tout invite à s'y retirer pour jouir de la fraîcheur que promet l'obscurité de son enceinte.

Le jour est au moment de finir; les rayons du soleil ne colorent plus qu'à peine les feuilles des plus hautes branches; les masses d'ombre enveloppent déjà les régions inférieures; les rosées commencent à semer leurs perles; les pigeons, les ramiers, roucoulent plus foiblement; leurs sons se perdent, s'éteignent,

gnent; ils n'agitent plus les feuilles qui les entourent; ils placent délicatement leur bec ſous leur aile & ſe gardent de troubler le ſilence général. La nature entière, en ſuſpens, ſe recueille avec ivreſſe à l'approche des ſcènes ſublimes de la nuit.

Nos chaſſeurs ſongent pourtant au riche butin qu'ils ont fait; on allume un grand feu ſur le devant de la caverne, & chacun ſe met à dépécer l'animal dont on a fait la conquête.

Les flammes s'élèvent en ſpirale; on alimente le feu avec des branches, des brouſſailles; il éclaire déjà une partie de l'antre ténébreux, mais il eſt loin encore de pénétrer juſqu'au fond.

Pendant que le repas ſe prépare, on fume, on jaſe paiſiblement; le moment du bruit, de l'agitation,

du tumulte, n'exiſte plus; il a été remplacé par le calme le plus profond; en changeant de théâtre, les chaſſeurs ont changé, pour ainſi dire, d'eſprit & de diſpoſitions; la place bornée où ils ſont rétrécit la ſphère de leurs penſées, & devient le centre de leurs réflexions. La lune & les étoiles viennent argenter les feuilles mobiles des arbres, & leur donner un éclat plus doux, plus pur que brillant; de temps en temps les zéphyrs ſecouent avec légéreté ces feuilles humides de roſée, & il s'en échappe une pluie de diamans que recueillent les buiſſons & les arbuſtes d'alentour.

Des ſcènes de ce genre diſpoſent l'ame aux idées grandes & ſolemnelles: c'eſt dans ces momens qu'elle s'élève avec tranſport de la terre au ciel: c'eſt alors, ou jamais,

qu'elle ſe répand en actions de graces ; c'eſt dans cette extaſe délicieuſe que la voix s'efforce d'exprimer les hymnes que dicte le ſentiment.

Des idées moins aëriennes occupent à leur tour les eſprits ; le repas champêtre des chaſſeurs eſt prêt ; l'appétit en eſt le meilleur aſſaiſonnement ; la gaieté en fait le piquant ; la chaſſe eſt encore le ſujet d'une converſation fort animée ; on ne ceſſe que lorſque le ſommeil appeſantit toutes les paupières ; chacun s'y livre ſans regrets, & des ſonges bienfaiſans & agréables vont peut-être encore multiplier leurs jouiſſances, & prolonger en eux le ſentiment du bonheur.

Digreſſion ſur les inconvéniens attachés à l'état de Planteur.

Les plaiſirs de la chaſſe & ceux de la pêche, toutes les richeſſes que la nature étale à la Jamaïque, & tous les agrémens qu'elle prodigue à ſes habitans, ſont pourtant loin de compenſer les chances fatales qu'un planteur a tous les ans à y redouter.

La vie d'un fermier Anglois, toute laborieuſe qu'elle eſt, paroît un état d'aiſance & de bonheur tranquille, quand on la compare à celle du planteur. Avec peu de riſques à courir, il a des gains conſidérables à eſpérer. Il peut ſe plaindre d'une ſaiſon peu favora-

ble à ses intérêts, mais il ne conçoit seulement pas l'idée des terribles ouragans des tropiques, & de ces revers dont l'influence s'étend quelquefois sur une vie entière.

Le fermier doit payer une somme plus ou moins considérable au propriétaire du terrain qu'il cultive; ses travaux le mettent en état de remplir ses engagemens, & de songer à sa petite fortune. Le planteur occupe son propre terrain, lui seul répond à lui-même des pertes qu'il souffre, des malheurs qu'il éprouve; c'est même sur lui que tombe l'effet de la mauvaise conduite, ou de la perfidie, de ceux qui ont ses intérêts en main. De tous les agriculteurs, il est le plus dépendant, & le moins en sureté.

Un fermier a l'œil à tout ce qui se fait sous ses ordres; il voit les abus, il les corrige. Cette vigi-

lance eſt interdite au planteur ; elle entraîne du moins une multiplicité de ſoins dont l'homme n'eſt pas capable. Il faut auſſi qu'il feigne de ne pas s'appercevoir de bien des choſes qui deviendroient criminelles, s'il donnoit à leur égard des ordres précis.

Des eſclaves, ſoumis à toutes les infirmités de la nature humaine, ſont la partie la plus conſidérable des fonds du planteur. C'eſt un objet de tranſes & d'alarmes continuelles. La perte des Nègres de confiance devient ainſi doublement cruelle, & aux regrets de ſentiment qu'elle cauſe, ſe joignent encore ceux d'une diminution réelle de fortune.

The farmer views his waving crops of grain
Bend to the ſickle, and enrich his plain.
The golden sheaves in meet proportion ſtand,

Obedient to the hind's difpofing hand.
He counts his certain treafure, and, content,
Extolls the Pow'r that hath fuch bleffings fent.
The planter toils with fickneff and with care,
His fortune to augment, or loff repair;
But fees with weeping eyes and broken mind,
His hopes all funk, and fcatter'd by the wind;
Nor knows, alas! how patience can endure
Thofe bitter pangs which patience cannot cure;
And oh! t' increafe his heavy fufferings, thofe
Who should compaffionate, infult his woes.

Le fermier parcourt avec plaifir fes champs; il voit les blés qui les couvrent fe plier fous le poids des épis, & céder à la faucille du moiffonneur pour aller enrichir fes greniers, &c.

Objets de curiosité & d'admiration que présente la Jamaïque à l'observateur & au naturaliste, courses intéressantes, l'oiseau murmure, *pigeons, lézards, &c.*

ON peut passer à la Jamaïque des journées entières à parcourir les différentes parties de l'isle, & jouir dans ces promenades d'une succession continuelle d'objets nouveaux & piquans.

On ne quitte de vastes possessions où l'œil trouve à peine des bornes, que pour entrer dans d'autres où le charme des détails fixe, captive, entraîne seul; on en voit quelques-unes où l'on ne trouve que d'immenses plaines; plus loin, on en rencontre qui présentent tour à tour

des éminences, des gradins de collines, des montagnes.

Celles où l'on apperçoit beaucoup d'eau sont sans doute les plus agréables, les plus variées; sans eaux, un paysage peut être grand, étendu, il ne sera pas réellement parfait: & d'un autre côté, il pourra être borné, il pourra n'offrir aucun lointain, qu'il plaira encore, s'il présente à l'observateur quelque rivière, quelque lac, avec leurs accessoires simples, mais toujours agréables.

Sans la chaleur extrême du climat, il y auroit, à mon avis, peu d'endroits sur la terre où un observateur curieux fit des promenades plus délicieuses qu'à la Jamaïque; & dans toute l'isle, je ne crois pas qu'il trouvât de place où son admiration pût être émue avec plus d'empire, que dans celle où sont

mes poſſeſſions, & où j'ai vécu tant d'années. Un vrai amateur de la nature s'y occuperoit avec de tels transports des alternatives curieuſes de la lumière & des ombres, des réflexions biſarres & inattendues que ſouffrent les rayons lumineux, de la variété inconcevable qu'il remarqueroit dans les bois, dans les eaux, dans les rochers, les montagnes, les vallées, les plaines, qu'il parviendroit peut-être à oublier & la fatigue & l'ardeur brûlante du ſoleil. Il y a du moins toute la ſaiſon des pluies, où il ſe ſentiroit ranimé avec la nature d'une manière vraiment céleſte; il vivroit alors uniquement pour le monde paſtoral, qui étaleroit à ſes yeux ſes charmes & ſes attraits.

Mais avant que d'anticiper ſur la courſe du matin, je vais d'abord donner au lecteur une idée des ſen-

ſations qu'éprouve le voyageur à ſon lever. Un mouvement de curioſité bien naturel le porte à s'écarter de la maiſon de ſon hôte, peut-être à la diſtance de ſoixante à quatre-vingt pas; rien ne le preſſe tant que de reconnoître, pour ainſi dire, le ſol hoſpitalier où il s'eſt arrêté; il n'a pas de but fixe dans cette petite excurſion; il ne cherche pas à détailler les beautés qui l'entourent; il cède ſeulement au plaiſir d'en contempler l'enſemble; la ſurpriſe, l'admiration partagent tour à tour ſon ame; ſes yeux s'égarent ſur tout ce qui eſt à leur portée; ils ſe détachent avec peine d'un objet pour en conſidérer un autre, qu'ils ne quittent auſſi qu'à regret pour paſſer à un troiſième; il n'a jamais aſſez vû, mais il voudroit tout voir, tout diſtinguer, & la multitude de choſes qui com-

mandent son attention, lui font éprouver une sorte d'impatience, lui donnent une agitation réelle, dont il n'est pas le maître. Bientôt l'imposant aspect des montagnes le frappe & l'occupe tout entier; il voit sur leurs sommets les premiers rayons du soleil changer en un instant la décoration du grand théâtre qu'il admire; il suit les effets de leur lumière sur les sombres forêts qu'ils détachent de l'obscurité des ombres; il se laisse aller au plaisir enfantin de monter sur chaque petite éminence qu'il apperçoit; il sent enfin qu'il s'écarte trop de la demeure de son hôte, il a découvert une plaine dont les bornes se perdoient dans l'horison; il reprend la route de l'habitation, mais en se promettant bien d'éprouver l'indulgence de l'obligeant planteur, & de le prendre pour guide

dans les promenades qu'il médite.

Ils partent en effet ensemble ; ils parcourent d'abord les détours variés & tortueux d'un chemin que de hautes haies de Campêche défendent des feux du soleil ; ils n'en sortent que pour se trouver dans une immense plaine qui se déploie tout d'un coup à leurs regards. Surpris & charmé, le voyageur s'arrête avec le sentiment du plaisir & du calme le plus heureux ; il voudroit se laisser pénétrer dans tout son être par la fraîcheur du matin ; il en saisit la source bienfaisante dans les montagnes voisines ; il voit les vapeurs se disperser sur leurs flancs escarpés, les rochers dont elles sont composées se dorer successivement, & les arbres qui les parent étaler les richesses de leur verdure.

Il suit la marche lente & majes-

tueuſe des beſtiaux qui ſe répandent dans la campagne; il aime entendre leurs mugiſſemens, il y joint des idées d'impatience ou de contentement; il y trouve un degré de plaiſir plus piquant encore, quand il s'y mêle le bêlement confus d'une peuplade de brebis; il s'amuſe à les voir ſecouer leurs toiſons humides de roſée, & s'acheminer en troupes paiſibles vers de gras pâturages.

Plus il s'avance, plus il éprouve de ſenſations agréables & variées; le roucoulement langoureux des différentes eſpèces de ramiers, le chant du roſſignol, les cris particuliers de la foule d'oiſeaux qui ſollicitent à l'envi ſon attention, lui font trouver à chaque pas des ſujets nouveaux d'obſervation & de plaiſir.

L'oiſeau *murmure* lui ſemble un

chef-d'œuvre de la nature; il ne se lasse pas d'admirer sa petitesse, sa délicatesse, la beauté de son plumage; il le découvre au bourdonnement qu'il produit par le mouvement continuel de ses aîles, il le voit lancer son bec effilé dans les fleurs parfumées des orangers & des limoniers, pour en exprimer un instant le suc & l'essence; il l'apperçoit ailleurs, au-dessus des campêches en fleurs; à le voir suspendu dans les airs & immobile, il le suppose enivré des parfums qui s'exhalent, puis il le voit tout-à-coup prendre son vol avec la rapidité de l'éclair, pour revenir, peu de momens après, savourer de nouveau de délicieuses odeurs; & déployer dans toutes ses courses un plumage magnifique, où brillent les plus riches nuances de bleu, de verd, de pourpre & d'or.

On eſt étonné de l'eſpèce de bruit que produit un oiſeau auſſi petit que le *murmure* : car des trois eſpèces que l'on en connoit, il en eſt une dont les individus ne ſont pas plus gros qu'une abeille. — La couleur qui domine dans leur plumage eſt celle d'un verd doré; elle eſt tout-à-fait dans le genre de celle qui nuance ſi richement la queue du paon expoſée au ſoleil.

Le *murmure* fait ſon nid avec un art & un ſoin particulier. C'eſt un ouvrage d'un travail ingénieux, & fini d'une manière rare; tout y eſt proportionné avec la plus grande juſteſſe à l'aimable oiſeau qui en fait ſa demeure.

L'œuf du *murmure* reſſemble plus à une belle perle oblongue, qu'à tout autre objet; il eſt plus blanc, même, & d'une plus grande délicateſſe.

Le *murmure* préfère établir ſon nid ſur les tamarins, les orangers, les cèdres bâtards & en général les arbres d'un feuillage épais & touffu. Il le place ſur quelque petite branche, preſque toujours à la cime de l'arbre. Il le recouvre d'une feuille qui lui ſert de voile pour le tenir à l'abri de la pluie, de la chaleur, ou des regards de ſes ennemis. Il eſt en effet très-difficile de le découvrir; l'inſtinct que la nature a accordé à cet oiſeau ſemble être en raiſon inverſe de la petiteſſe de ſon corps.

Le *murmure* de la plus petite eſpèce a les plumes de la queue beaucoup plus courtes que celui des deux autres eſpèces; ceux-ci les ont de trois à quatre pouces de longueur; mais ils ſont loin, à mon avis, d'être auſſi beaux, auſſi brillans, auſſi intéreſſans que

les autres. Un de mes amuſemens favoris étoit d'obſerver ces jolies petites créatures; j'en ai quelquefois vu ſept ou huit à la fois, murmurant, avec une harmonie réelle, ſur la même branche de tamarin; j'ai ſuivi des femelles dans leurs nids, & j'ai été attendri de leurs ſoins maternels; j'en ai vu d'autres voltiger avec l'inquiétude la plus cruelle au-deſſus de ma tête, pendant que d'un œil téméraire je contemplois leurs tréſors; mais l'inſtinct faiſoit bientôt taire la crainte dans leur ſein; l'oiſeau effrayé n'étoit plus qu'une mère éperdue & paſſionnée; elle s'élançoit avec intrépidité ſur ſes œufs, les couvroit de ſon corps, & ſembloit me fixer avec un air de confiance affectée. Un vent léger agitoit doucement les branches, il communiquoit au *murmure* un mouvement

qui ajoutoit encore aux charmes du tableau. Qu'il m'auroit parû cruel, infenfible, féroce, l'homme qui n'auroit pas été touché de la tendre follicitude de cet oifeau! Comme j'aurois été révolté à la moindre idée de profiter de ma fupériorité, pour enlever à fes petits cette mére dévouée, ou la priver elle-même de ce qu'elle avoit de plus cher & de plus précieux.

Les petits *pigeons-de-terre* font une autre forte d'oifeau affez commun à la Jamaïque : ce font fans comparaifon les plus petits de tous les pigeons connus : à chaque pas, pour ainfi dire, on en fait lever devant foi. Leur roucoulement eft d'une force & d'une mélancolie particulière ; le mâle femble toujours inquiet, & tourmenté par l'idée de perdre l'affection de fa compagne ; celle-ci paroît n'être

que légéreté & coquetterie ; ſans ceſſe en avant ou en arrière, elle ſe fait un jeu de la tendreſſe ſérieuſe du mâle ; elle traverſe rapidement le chemin où il l'appelle d'un ton plaintif ; elle ſaute de branche en branche auprès de lui ; elle déploye toutes les graces, tout le manége ſéducteur d'une amante qui craint d'être facile ; puis, lors même qu'elle veut lui montrer toute ſa tendreſſe, elle paroît encore ne céder qu'à moitié ; elle ſe retire furtivement dans les buiſſons épais qui s'étendent auprès d'elle ; eux ſeuls ſont les myſtérieux témoins de ſes amours & de ſes careſſes.

L'épagneul eſt plus actif que partout ailleurs ; il bat les chemins, les foſſés avec une célérité inconcevable ; ſouvent il pourſuit les bécaſſines à qui il a fait prendre l'eſſor, ou les poules d'eau qu'il a

débufquées ; celles-ci fe dérobent gauchement à fes efforts ; on les voit dans leur vol lourd & pefant rafer, les piés étendus, la furface de leurs marais, fe plonger à grands cris dans leurs eaux, & fe cacher avec précipitation dans les joncs & les rofeaux.

Les terres baffes de la Jamaïque font peuplées d'oifeaux aquatiques; c'eft un bruit continuel; leur cri n'eft pas mélodieux, mais on n'en aime pas moins à les rencontrer ; ce font des créatures qui ont leur place dans l'échelle des êtres, & le naturalifte qui voit dans le moindre individu le doigt du créateur, & fes foins admirables, eft loin d'une fauffe & ridicule délicateffe, qui lui feroit négliger mille fources d'inftruction.

Le nombre des lézards & des ferpens eft inconcevable; mais je

n'en ai pu diſtinguer à la vue ſimple que trois eſpèces differentes; & de ces trois eſpèces, il n'en eſt qu'une que je ne regarde pas comme mal-faiſante. On ne ſe défie pas aſſez d'un petit ſerpent brun aſſez commun; je puis pourtant aſſurer qu'il eſt très-dangereux. L'un de ces reptiles s'entortilla un jour autour de ma jambe; je le ſecouai fortement, & il ſe détacha ſans me faire aucun mal; dans mon premier mouvement, je lui marchai deſſus, ſans le vouloir; il me mordit alors au pié à deux ou trois repriſes, avec une fureur dont j'éprouvai de funeſtes effets; je ſentis à l'inſtant des douleurs aiguës, je ne pouvois appuyer ma jambe ſur le terrein, & mon viſage commençoit à noircir, quand je fus ſoulagé par des frictions réitérées d'huile douce & de laudanum.

Les ſcorpions ſont plus gros à la Jamaïque que tous ceux que j'ai pû voir dans d'autres pays ; leur piqûre eſt douloureuſe, mais je n'ai jamais entendu parler d'accident fatal qu'on leur eût attribué.

Les mille-piés ſont d'une groſſeur étonnante; on les croit très-venimeux; peu de temps avant mon départ, on en prit un, à Kingſton, qui avoit treize pouces de longueur.

L'aiguillon des guêpes eſt auſſi terrible que celui d'aucun autre inſecte, & malheureuſement il y a peu de perſonnes qui puiſſent ſe vanter de ne pas le connoître.

Le goulu de mer eſt un animal dangereux & redoutable, mais il mérite moins l'attention & il excite moins l'étonnement que l'*alligator*; celui-ci tire une partie de ſes forces de l'habillement même dont la

nature l'a revêtu ; à le voir immobile ſur la ſurface de l'eau, on diroit que c'eſt un tronc d'arbre, une pièce de bois, une vieille ſouche, qui ſurnage, tant ſa forme, & la couleur de ſes écailles contribuent à entretenir l'illuſion ; l'animal n'en eſt pas moins attentif à guetter ſa proie ; il la voit s'avancer ſans crainte, ſans défiance ; alors il ſaute deſſus, & l'entraîne dans le fond des eaux.

On parle beaucoup de l'audace des Africains dans leurs combats avec les crocodiles, & de la manière dont ils les tuent à coups de couteau. Je trouve plus d'intrépidité & d'adreſſe dans la chaſſe que donnent à l'alligator les Nègres de la Jamaïque. Sans armes, ſans moyens de défenſe, ils s'approchent du perfide animal, le ſaiſiſſent avec force dans leurs bras, & l'entraînent

traînent ainſi ſur le rivage, ſans donner le moindre ſigne d'effroi.

L'alligator habite les eaux dormantes, & dévore tout ce qu'il peut ſaiſir ſur les bords; les chiens qui viennent y boire, les mules, les Nègres mêmes, quelquefois, ne peuvent ſe ſouſtraire à ſa voracité : on en a eû entr'autres un triſte exemple dans la ville de *Blackriver*.

On m'avoit donné deux de ces poiſſons; l'un étoit de trois piés, l'autre de ſix à ſept. Je me plaiſois quelquefois à mettre celui-ci aux priſes avec mon épagneul, & j'étois ſurpris de la ſoupleſſe qu'il mettoit dans tous ſes mouvemens. Je lui touchois à peine la queue avec un bâton, qu'il le ſaiſiſſoit auſſitôt avec les dents; je remarquai ſeulement que la plus légère fatigue lui laiſſoit échapper des

émanations mufquées, qu'on fentoit à une affez grande diftance.

L'étrange voracité de cet animal femble éteinte quand on le tire de fon élément; il ne paroit plus vivre que d'air; j'en ai apporté un en Angleterre, & pendant toute la durée du paffage, je n'ai pû le furprendre une feule fois occupé à manger. Il ne vécut pas long-temps dans la rivière où je le mis à mon arrivée, mais je ne puis rendre raifon du phénomène bifarre que je viens de rapporter.

M. *de la Condamine*, dans fon voyage à la rivière des Amazones, dit en avoir vû qui paffoient la journée entière étendus dans la vafe, expofés au foleil; mais cela n'éclaircit pas encore le fait. — Quant à la groffeur de cette efpèce de crocodile, elle varie extrêmement; le phyficien que je viens de

citer en a vû de plus de trente piés de longueur.

Un phénomène bien analogue à celui que j'ai cité, eſt celui que préſentent les *tortues :* on ſait en général que, même hors de l'eau, elles peuvent vivre long-temps ſans boire ni manger ; j'en apportai quelques-unes à mon retour en Angleterre ; j'étois sûr qu'elles n'avoient pris aucune nourriture pendant la traverſée, je les peſai après le voyage ; leur poids étoit beaucoup plus conſidérable qu'au moment du départ.

Nous en avions un grand nombre à bord ; comme les tonneaux nous manquoient, on mit la plupart de ces tortues ſur le dos, & elles reſtèrent pluſieurs jours dans cette poſture ; quelques unes ayant parû ſouffrir de divers accidens, on les mit dans des barriques d'eau ;

les plus groffes pouvoient à peine s'y tourner, mais elles y éprouvoient un degré de bien-être fenfible & étonnant.

Tous les matins on les tiroit de leur retraite, on leur effuyoit les yeux, on renouvelloit l'eau de leurs barriques; à l'inftant même qu'on les y replaçoit, elles fembloient renaître, & elles y montroient une force, une vigueur, une vivacité dont on auroit eu lieu d'être furpris.

Il y a un figne certain de langueur & de dépériffement dans les tortues; c'eft lorfqu'on les voit flotter à fleur d'eau dans leurs réfervoirs; quand elles fe portent bien, elles fe tiennent prefque conftamment au fond.

J'ai crû remarquer une différence fenfible dans leur manière de refpirer, fuivant les circonftances où

elles ſe trouvent. Dans leur état naturel, elles viennent quelquefois ſur la ſurface de la mer; tout annonce que c'eſt alors un vrai plaiſir pour elles que de reſpirer l'air; le jeu de leurs organes ſemble n'avoir rien que d'aiſé, de facile; leurs mouvemens ne donnent aucune idée de gêne, de contrainte; c'eſt tout autre choſe, quand elles ſont couchées ſur le dos; elles ne reſpirent plus, elles ſoupirent réellement, & de manière à affecter profondément tout homme ſenſible; à voir leurs yeux remplis de larmes, on ne peut s'empêcher un inſtant de croire qu'elles connoiſſent leur ſort, & qu'elles en gémiſſent; on leur prête le ſentiment déchirant de la perſpective d'une mort aſſurée; on leur donne les ſoupirs & les pleurs d'une lente agonie; & dans cette illuſion, que

prolonge une humanité exaltée, on ne fait pas penser de sang-froid aux êtres insoucians qui font ainsi mourir mille fois l'animal qu'ils veulent faire figurer dans leurs repas. Quelles sensations cruelles auroit l'honnête Bramine, témoin de ces tortures inventées par le luxe! Quelles réflexions douloureuses n'exciteroit pas, dans l'ame du bon philosophe Pythagoricien, un exemple si revoltant du despotisme de la sensualité, & de son triomphe sur la charité naturelle!

Les tortues ne peuvent pas résister à un froid piquant & subit; il en périt souvent un grand nombre, en une seule nuit froide, sur les rives des terres nouvellement découvertes. On a même remarqué qu'elles ne pouvoient supporter sans inconvénient l'eau qu'on introduisoit dans leurs réservoirs, quand

elle étoit d'une température trop différente de celle où elles vivoient.

Les meilleures tortues se prennent sur les plages voisines de la Jamaïque; celles du port Antonio dans l'isle de Cuba sont plus grosses, mais elles sont très-inférieures aux premières en délicatesse & en finesse de goût. On préfère en général les tortues du poids de quatre-vingt à cent cinquante livres; mais on ne trouve guères d'œufs dans celles qui pèsent moins de trois cens livres; & ce sont les œufs surtout qui sont délicieux à manger.

Les pêcheurs de tortues m'ont assuré qu'à un certain âge, les organes sexuels de ces poissons perdoient leur caractère distinctif, & devenoient très-difficiles à reconnoître; si ce fait est réel, voilà encore une nouvelle source de dé-

couvertes & de recherches qui se présente aux physiciens.

Les tortues offrent un autre phénomène plus attesté que celui-là, & intéressant par lui-même. Elles vivent tout aussi bien dans des eaux douces que dans les mers où on les a pêchées. Elles y prennent leur accroissement, & y jouissent d'un état de santé parfait, tout comme dans leur élément habituel. J'en ai conservé plusieurs en Angleterre dans des étangs ; je les voyois souvent chasser les petits poissons dont ils étoient remplis, & je ne doute pas qu'elles n'en fissent leur nourriture habituelle.

La tortue *à bec de faucon* (Hawk's-bill) est assez grosse ; mais sa chair est dure, sèche, & insipide ; ses écailles sont plus estimées que celles de la tortue verte, & on en fait,

en plusieurs endroits, un objet de commerce.

La tortue *de terre* passe à la Jamaïque pour une des choses les plus exquises à manger; c'est une chair succulente, nourrissante, & qu'on regarde en général comme supérieure à celle de toutes les autres espèces de tortues. — Cette dernière sorte est extrêmement grasse, & les femelles sont très-souvent pleines d'œufs.

Je laisse pour le moment les autres productions de la Jamaïque: je reviens au planteur & à son hôte; ils sont arrivés dans les possessions du premier, l'inspecteur des esclaves les a joints; il les accompagne dans les différentes pièces qu'ils parcourent; il leur en fait remarquer la situation plus ou moins

avantageuſe; il leur apprend le moment où il commencera la récolte; il leur parle de ſes eſpérances, de ſes calculs; il les mène dans les bâtimens où ſe font les travaux du ſucre; il leur détaille l'uſage des diverſes chaudières; il rend compte à ſon maître des ouvrages qu'ont entrepris les charpentiers, les faiſeurs de roues, & tous les ouvriers qu'il emploie; il l'aſſure, en un mot, que tout ſera prêt au moment convenable, & que peu de ſemaines avant Noël on commencera la moiſſon.

Le planteur fait enſuite amener devant lui ſes nombreux troupeaux; il en fait la revue avec ſoin; il s'informe de leur âge, il les examine d'un œil attentif; il ſépare des autres les individus eſtropiés ou trop épuiſés; il renvoye aux pâturages ceux que les forces aban-

donnent; il fait une attention particulière à ceux dont on peut dissiper la foiblesse; il prend garde qu'on ne néglige pas ses mules; il fait panser celles qui sont malades, conduire à la montagne la plus voisine celles qui ont besoin de changer d'air & de régime; il ne s'occupe en un mot qu'à rappeler dans ses domaines la force, la vigueur, la santé, pour remédier d'avance à tous les inconvéniens fâcheux qui peuvent accompagner sa récolte.

Pour faire diversion à cette suite d'occupations accumulées, l'inspecteur invite le colon à se rafraîchir sur quelque pelouse, ou à se promener quelques momens dans les jardins, sans parler de choses sérieuses; mais il ne reste pas long-temps dans cette inaction; il se mêle dans ses troupeaux de moutons; il exa-

mine ſes chèvres; il va plus loin, il gravit la montagne, & va examiner la ſituation des terrains cultivés par ſes Nègres : puis, s'il retourne vers ſes champs de cannes, ce n'eſt que pour examiner celles qu'on coupera les premières, & inférer de là quel pourra être le produit total de ſes récoltes & de ſes moiſſons.

Il ſe trouve ici une lacune; les travaux n'offrent rien de pittoreſque depuis ce moment-ci juſqu'au commencement de la récolte. Je profiterai de cette pauſe, pour revenir un inſtant aux Nègres; je les ſuivrai à la pourſuite d'un timide & malheureux eſclave, qui s'eſt échappé ſans prévoir tous les tourmens que lui prép roient, dans ſa fuite, la fatigue & l'agitation continuelle où ſes tranſes & ſes alarmes le mettront.

Les rayons du ſoleil viennent tirer les forêts du ſilence de l'obſcurité ; le vent du matin agite déjà les feuilles des arbres, & ſecoue les gouttes de roſée dont elles ſont couvertes. Un trait de lumière du pourpre le plus éclatant joue à l'entrée de la grotte ; il en dore d'abord le faîte ; il en parcourt enſuite les murailles de mouſſe ; il arrive ſur les Nègres, & leur donne le ſignal de la marche ; auſſitôt ils ſe lèvent, ils allument leurs pipes, & recommencent à pourſuivre le malheureux qu'on a dénoncé à la juſtice de ſon maître ; cet infortuné a eû des torts ſans doute ; il en porte des traces de ſang ſur tout ſon corps ; ſon cou & ſes jambes portent l'empreinte des fers dont il s'eſt vû chargé ; la faim exerce ſur lui ſa fureur dévorante ; une maladie lente achève

peut être de consumer ses forces, & la terreur du moins l'empêche de jouir des premiers instans de liberté qu'il a conquis.

La fatigue semble avoir enchaîné ses piés, tant ils sont déchirés par les cailloux, les quartiers de roc, les buissons sur lesquels il a été obligé de passer; il succombe enfin à l'épuisement & au besoin de dormir; il veut résister, mais il chancelle à chaque pas; il se laisse tomber sur la première pierre qui lui offre un coussin officieux pour reposer sa tête; abîmé dans ses réflexions, il mêle ses soupirs aux vents qui soufflent autour de lui, & ses larmes à la rosée qui le rafraîchit en vain; peu-à-peu il sent le baume du sommeil appesantir ses paupières brûlantes; ce seul instant d'abandon devient celui de sa ruine; à son réveil, il retrouve le poids

affreux de ſes chaînes, & l'horreur de ſon ſort ; & le peu de vigueur qu'il avoit obtenu du repos, il faut qu'il l'employe à gagner d'un pas accéléré le ſéjour où l'attend une vengeance proportionnée à ſon audace.

Après avoir paſſé par toutes les gradations les plus douloureuſes des inſultes & de l'opprobre, il eſt précipité dans quelque priſon éloignée, où on l'aſſujettit à un travail forcé & ſans relâche ; il s'y voit même à tout moment menacé des agonies de l'anéantiſſement ; tant il y a peu d'exactitude dans la manière dont on pourvoit à ſes beſoins. Quelquefois encore il eſt jeté dans quelque cachot obſcur & mal-ſain ; là, négligé, oublié, & en proie au déſeſpoir le plus ſombre, il n'a d'autre perſpective que celle d'en être tiré pour ſubir

un châtiment rigoureux, tant l'idée de clémence a de peine à trouver accès dans ſon eſprit.

Un petit nombre de Nègres déſerteurs échappe avec peine à ces chances terribles : ils parviennent quelquefois à quitter l'isle ; d'autres ſe réuniſſent aux Nègres marons, ou aux mulâtres libres, qui habitent quelques endroits de la Jamaïque, ſans reconnoître aucun frein, aucune diſcipline ; d'autres enfin ſe joignent aux blancs qui, par une ſuite naturelle de leur pareſſe & de leur immoralité, ne ſe font aucun ſcrupule de donner un aſile aux fugitifs qu'ils peuvent ſéduire, & qui s'enrichiſſent ainſi aux dépens de leurs frères, ſans qu'on oſe les attaquer dans leurs repaires.

Au reſte, ce tableau eſt un peu fortement prononcé ; peu à peu le ſyſtême de douceur devient

le ſeul qu'on écoute dans nos Isles; un eſclave qui n'a fui que par caprice, & qui revient chez ſon maître, eſt sûr de l'impunité pour l'ordinaire; mais de fréquentes récidives méritent une punition; le bon ordre l'exige, & l'humanité vient encore en adoucir la rigueur.

On a gagné de toute manière dans nos colonies; les Nègres ont plus de ſubordination, les inſpecteurs montrent plus fréquemment des principes de morale; tout annonce que les anciennes idées de cruauté & de deſpotiſme diſparoiſſent & cédent à l'influence bienfaiſante du caractère noble & ſenſible de la nation Angloiſe; on ne peut ſurtout s'empêcher d'y voir en particulier l'effet de la perſévérante philanthropie d'un corps bien reſpectable, celui des Quakers; & le nom de M. Granville

Sharp ſe préſentera toujours avec honneur dans l'hiſtoire d'une révolution morale opérée par la vertu.

Mes tableaux, mes remarques, mes réflexions viennent d'amener mon lecteur à l'époque de ces ſolemnités où notre religion preſcrit une ceſſation de travaux; ce moment de l'année étoit intéreſſant jadis; la confiance, l'amitié, la bienfaiſance en conſacroient le ſouvenir, la vertu s'y déployoit avec une aimable ſimplicité, jamais avec oſtentation. Les amis, ſéparés depuis long-temps, ſe réuniſſoient pour l'ordinaire dans ce moment heureux; les familles nombreuſes ſe raſſembloient ſous les yeux de leurs chefs vénérables; ces patriarches croyoient revivre dans leurs fils, leurs petits-fils; ils ſentoient encore le feu de l'ambition & du

défir pour leur poftérité naiffante ; ils s'égaroient dans les myftères de l'avenir pour prévoir leur deftin.

L'hofpitalité la plus noble s'exerçoit dans toute l'isle. Toutes les portes étoient ouvertes ; l'étranger étoit accueilli, fêté, comme un frère ; une phyfionomie honnête & douce étoit un titre facré ; on l'introduifoit dans la maifon ; on lui donnoit une place au milieu des convives heureux dont il devenoit l'ami, &c. L'idée des *fêtes de Noël* revenoit fréquemment dans le difcours ; elle réveilloit tant de fouvenirs agréables, qu'elle avoit paffé en proverbe ; on l'employoit dans la plupart des falutations, des vœux, pour exprimer la plus tendre bienveuillance.

Les mœurs ont bien changé ; le luxe, l'orgueil, le froid des cérémonies ont fuccedé à la douce cor-

dialité de nos pères; l'ennui qu'on éprouve dans les capitales au moment des fêtes religieuſes s'eſt fait ſentir dans les provinces; il a gagné les isles mêmes; il a traîné à ſa ſuite les excès par leſquels on cherche à s'étourdir ſur l'oubli de ſes devoirs; on célèbre toujours la fête de Noël, mais c'eſt de manière à en altérer complettement le but; les Blancs ſe font des viſites mutuelles, mais c'eſt pour ſe plonger à l'envi dans l'ivreſſe, & s'ôter tout moyen de veiller au bien de leurs plantations.

Les Nègres ſont tous en mouvement; ils s'agitent, ils ſe preſſent, ils veulent jouir & craignent de perdre le moindre inſtant en projets d'amuſement; ils voyoient s'approcher les fêtes avec une impatience ſans bornes; ils ſentent avec effroi la rapidité du temps; ils

n'ofent la mefurer en s'occupant; j'en ai vû plufieurs s'abandouner à une inertie totale, & ne laiffer paroître nulle envie d'en fortir.

Le premier jour des fêtes, les Nègres fe répandent pour l'ordinaire fur les montagnes, pour y recueillir des provifions, des fruits; quelquefois auffi ils vont à la ville voifine, dépenfer leur argent à des achats de babioles, de colifichets; les plus opulens y vont vendre des volailles; d'autres prennent ce moment pour tuer un cochon, & leur calcul n'eft pas mal raifonné; ils ont enfin entr'eux des repas & de vrais bals de *foufcription.*

Les mulâtres ont auffi leurs bals publics; ils mettent tous leurs foins à y paroître avec éclat; on ne peut imaginer à quel point de dépenfes montent alors leurs ornemens, leurs parures; à force de vou-

loir imiter les modes de l'Europe, ils les rendent ridicules, & se défigurent eux-mêmes en devenant des *caricatures*. Cet excès de mauvais goût est d'autant plus fâcheux, que leur manière ordinaire de se vétir est élégante & pittoresque; en général, les jeunes femmes de la Jamaïque ont mille graces, & les plus belles proportions; leurs danses semblent toutes calculées pour faire ressortir leur beauté avec le plus grand avantage; un peintre ne sauroit se mêler à leurs jeux sans être entraîné à chaque instant par des attitudes ravissantes, des mouvemens d'une mollesse délicieuse, une souplesse, une légéreté qu'on voit rarement.

Les Nègres se divisent en plusieurs partis; ils forment des espèces de détachemens, chacun se distingue par les couleurs favorites du

plus grand nombre ; cette ſorte d'*uniforme* dont ils ſe parent eſt tout-à-fait au ton de gaîté de la colonie. Le grand événement du jour c'eſt la viſite à faire au maître de la plantation. Tous les Nègres occupés à travailler pour le même Colon ſe réuniſſent dans leur coſtume de fête ; ils ſe mettent en marche au ſon des inſtrumens, ils les accompagnent de chants & de cris de joie ; toute l'isle ſemble le théâtre du bonheur, graces à ces nombreuſes proceſſions ; elles ſe croiſent, ſe détachent, ſe rejoignent, & paroiſſent toutes animées du même eſprit. Chaque troupe arrive plus tôt ou plus tard au but de ſa courſe ; le moins timide de la bande parle au nom de tous ; il exprime au maître les ſentimens dont il eſt l'interprête ; puis tous ſe mettent à chanter, & l'on finit par une

ali

danſe générale. Les enfans donnent toujours la première impulſion de mouvement; les ſons du *cotter* (je décrirai cet inſtrument) agiſſent ſur tous leurs organes; à peine commencent-ils à marcher qu'ils s'y montrent ſenſibles; leurs petits coudes s'agitent, leurs pieds s'ébranlent, le mouvement ſe communique à tout le corps, ils ne tiennent plus à la terre. Pourquoi ce ſentiment de la muſique eſt-il plus vif, plus profond, chez les enfans Nègres que chez les enfans des colons de la Jamaïque? Je l'ai ſouvent remarqué, ſans pouvoir m'en rendre raiſon; l'éducation ne peut expliquer cette différence; elle eſt preſque la même dans les premières années; les enfans Créoles ne ſont que trop ſouvent avec ceux des Nègres; ils jouent avec eux, ils copient leurs geſtes, leurs manières, ils

ils prennent ſurtout leurs défauts & leurs vices.

L'obſervateur le moins fin contemplera avec plaiſir, dans ce jour de fête publique, les groupes de Nègres raſſemblés ſous les arbres des prairies. Il ne ſe plaindra point de la monotonie des couleurs & des traits ; il y diſtinguera ſans peine des nuances, des caractères, une diverſité piquante.

Quelques Nègres paſſent le jour de Noël à chanter, à danſer ; d'autres l'employent à s'enivrer juſqu'au dernier inſtant ; j'en ai vû, faire dix ou douze milles pour ſe rendre à un de leurs ſpectacles, ou plutôt à une de leurs aſſemblées, y boire toute la nuit, revenir de grand matin à leur hutte, partir avec les autres travailleurs, & ſe mettre à l'ouvrage comme eux.

On peut aiſément ſuppoſer com-

bien peu de ces malheureux ſurvivent à l'action combinée de l'ivreſſe, des veilles & de la fatigue.

Je termine cette quatrième partie de mon ouvrage par une légère eſquiſſe des diſpoſitions d'eſprit où ſe trouve le planteur au moment où nous l'avons laiſſé.

Un orage peut détruire les plus grandes eſpérances; auſſi les mois d'Août, de Septembre & d'Octobre ſe paſſent dans une angoiſſe continuelle; la plus légère variation de température, l'apparence plus ou moins ſiniſtre du ciel, les changemens fréquens de temps, tout conſpire à remplir de crainte, de terreur l'eſprit inquiet du colon; ſon imagination lui fait voir dans chaque nuage le principe d'un déluge; dans le zéphir le plus inno-

cent l'avant-coureur d'une tempête.

Il eſt vrai qu'on ne peut s'empêcher de frémir à l'idée ſeule d'un ouragan; ce fléau n'eſt que trop ſouvent accompagné de la ruine totale des poſſeſſions qu'il viſite, pour ne pas glacer d'épouvante tout homme qui calcule les chances dont il eſt menacé.

Quelle eſt ſublime à la fois & terrible l'idée du Tout-Puiſſant, quand on ſe le peint armé de ſes foudres, & déployant ſur notre globe toutes les horreurs des tempêtes! comme le friſſon de l'épouvante vient glacer le cultivateur, quand il voit l'auteur de la nature oublier, pour ainſi dire, ſon ouvrage, le défigurer, le détruire, & replonger tout dans le cahos!

When God defcends in vengeance on mankind,
Un floods the deluge, and unchains the wind;
Bares his red arm, and dreadful in his ire,
Heaves the ftrong bolt, and throws the blafting fire;
O'er heaven's broad pavement bids the thunder roll,
And shakes with heavy peals the trembling pole,
Makes from their central bafe the hills to shake,

Il eft inutile de vouloir traduire cette poéfie brillante & pompeufe; chaque mot fait image, chaque idée offre un tableau à admirer; on ne peut en donner qu'un foible apperçu dans notre langue; je me contenterai d'en efquiffer les traits principaux. —

Le maitre de la terre ne retient plus fon courroux; il verfe à flots les torrens fur fes ingrates créatures, il déchaîne tous les vents; il étend fon bras vengeur, & les feux étincellent de toute part; le tonnerre retentit avec fracas dans les voûtes céleftes; les pôles femblent céder à la fecouffe générale; les collines ne font plus immobiles fur leur bafe, les bois

The woods to tremble, and the rocks to quake;
Or bids the ſurges of the Ocean roar,
Riſe into mountains, and o'erwhelme the shore;
What mortal shall abide theſe dread alarms
Of dread Omnipotence, ſevere in arms,
With ſtorms and famine in his awful train?
Who shall abide, who shall his wrath reſtrain?

Quelle douceur n'éprouve-t-on pas en réfléchiſſant qu'il eſt un tiers au moins des habitans de notre globe qui vit en paix, à l'abri des calamités dont j'ai parlé? qu'ils ſont reconnoiſſans, ces heureux & paiſibles individus, quand ils comparent leur ſort à celui des habitans

---

dont elles ſont couvertes tiennent à peine à leurs racines profondes; les rochers s'écroulent; les ondes de l'Océan ſe ſoulèvent avec d'affreux mugiſſemens, ce ſont bientôt des montagnes énormes qui veulent engloutir le rivage.... Quel mortel pourroit réſiſter à de ſi terribles allarmes? Quel mortel pourroit ſoutenir le poids de la vengeance céleſte?

des Tropiques ! Comme ce doit être touchant de les entendre bénir le Dieu qui les plaça dans des régions plus tempérées, leur donna une atmosphère plus salubre, & se plût à ne les entourer que du bonheur & de la paix !

Such is Britannia's sea-encircled isle,
Where plenty blooms, and harmless pleasures smile;
Where all is quiet, happy, mild, serene:
A verdant carpet clothes each rural scene;
And temp'rate breezes, wheresoe'er they sail,

Telle est la situation de l'Angleterre ; l'abondance y éclate de toute part, le plaisir s'y montre sous ses formes les plus simples & les plus naïves ; tout y respire le calme, la douceur, la sérénité du bonheur : un gazon immortel y fait le fonds délicieux du paysage : les vents mêmes ne semblent s'élever que pour agiter l'air d'une manière voluptueuse ; ils seconent doucement leurs aîles humides de rosée, & répandent autour d'eux une fraîcheur odoriférante. On ne connoît jamais dans ce

From dewy wings disperse the fragrant gale.
There, safe from winds, the lowly hamlet stands,
And plenteous harvests bless the reaper's hands;
While in their wattled folds the shepherds keep,
Nor dread the sweeping storm, their fleecy sheep;
The patient herds, beneath the hauthorn bow'r,
No deluge fear, but calmly wait the show'r.
No vertic sun that happy region burns,

---

beau pays leur fureur, leur rage, leurs écarts; la plus humble chaumière est un objet intéressant qu'ils respectent avec complaisance: le cultivateur voit d'abondantes récoltes couronner ses travaux; le berger garde ses troupeaux dans de vastes enclos, la crainte de l'orage ne trouble jamais sa tranquillité: on voit même, à l'insouciance de ses brebis, dans le moment des ondées les plus fortes, que les sensations que donnent les tempêtes leur furent toujours étrangères, & que leur instinct est muet à cet égard.

Un soleil vertical ne brûle point cette terre favorisée du ciel; le signe de la Vierge n'y ramène point l'ouragan; une régularité admi-

No hurricane with virgo there returns;
But equal seasons every year divide
The peasant's labour, and his wants provide!

Il semble que le sentiment d'un Anglois devroit être celui de la reconnoissance; mais il n'est que trop vrai que les murmures, le chagrin, les plaintes sont de l'essence de la nature humaine; trop souvent on oublie les biens qu'un Dieu de bonté nous distribue en commun, & on se désespère, on se révolte contre ses décrets au moindre accident personnel.

---

rable y accompagne les saisons, elle donne au laboureur la facilité de mettre de l'ordre dans ses occupations, & de pourvoir à tous les besoins de l'année.

Voilà l'esprit de la vraie philosophie & du seul patriotisme utile : en s'attachant ainsi à saisir les avantages naturels de sa partie, qu'on est loin de toute idée contraire à sa prospérité & à sa gloire! *Note du Traducteur.*

Fin de la IVe. Part. & du II Volume.

